

(Richard Horacio Edgar Freeman)

LA CHÂTELAINE D'ASCOT

(The Lady of Ascot)

Traduction : Pierre Cobore

1939 (1930)

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

La curiosité étant l'un des péchés mignons de John Morlay, il ne put s'empêcher, ce matin-là, de s'arrêter devant la propriété de Little Lodge pour être témoin des fiévreux travaux qui s'y poursuivaient. Il lança un regard intéressé à travers la grille, suffisamment large pour lui permettre de voir à son aise le jardin et la maison, mais nettement trop étroite pour les déménageurs qui tentaient d'y introduire une vaste armoire rustique, à grand renfort de jurons sonores.

Le spectacle qui s'offrait aux yeux du curieux observateur n'avait pourtant rien de sensationnel. Derrière la grille s'étendait une pelouse tondue, à droite quelque chose qui semblait être un bassin aux nénuphars et, au fond, un pavillon de dimensions plus que réduites.

C'était une villa de style pseudo-Reine-Anne, mais si petite qu'elle semblait avoir été construite par quelque magnat de la finance à l'intention d'une fille gâtée qui se serait mis en tête d'avoir une vraie maison de poupée. Les murs étaient peints en rouge, les portes surmontées de lanternes de fer et les fenêtres étroites garnies de rideaux fleuris.

Situé tout à fait à l'écart, Little Lodge ne risquait d'être découvert que par des explorateurs qui, comme John Morlay, préféraient les petits chemins de traverse pleins de mystère aux grandes routes bruyantes à l'odeur de goudron. À vrai dire, le chemin sur lequel donnait Little Lodge était à peine digne de ce

nom, puisque c'était un petit sentier en cul-de-sac, ramification modeste d'une route peu fréquentée, mélancolique allée qui ne menait nulle part, comme on en trouve aux environs d'Ascot.

Selon toute évidence, un nouveau propriétaire transportait ses pénates à Little Lodge. John Morlay suivait les déménageurs qui, chargés de leur fardeau, avançaient en trébuchant sur l'allée récemment couverte de gravier. Le bassin aux nénuphars était plein d'une eau ridiculement claire et transparente. Un jardinier occupé à actionner une tondeuse mécanique s'arrêta à la vue du visiteur, passa la main sur son front d'un geste machinal et salua John Morlay, avec ce mélange de respect et de nonchalance que les serviteurs qui ne connaissent pas encore leurs nouveaux maîtres adoptent à l'égard de tout étranger susceptible d'être l'un de ceux-ci, mais qui, dans l'avenir, peut tout aussi bien s'avérer ne pas mériter même d'être appelé « Monsieur ».

« Il y avait sept millions de têtards dans ce bassin », dit-il de but en blanc.

Cette déclaration extravagante ne parut nullement déconcerter John Morlay.

« Je n'en ai compté que six millions, répondit-il avec à-propos. Mais si vous voulez, coupons la poire en deux. Mettons qu'il y en avait six millions et demi et n'en parlons plus.

– Quand je suis venu ici, l'herbe était haute comme cela, reprit le jardinier, tandis que sa main esquissait un vague mouvement entre ses genoux et sa taille.

– Seulement ? s'étonna John Morlay. Moi, quand je me promène dans mon jardin, l'herbe me chatouille le cou. Mais, dites donc, quels sont ces gens-là ? De nouveaux locataires ?

– Non, dit le jardinier en tournant la tête vers la maison. Ce ne sont pas des locataires, mais les nouveaux propriétaires. Ils ont acheté la maison à la vieille Lady Culson, vous savez, celle

qui portait toujours des chapeaux verts pour les courses d'Ascot… Vous vous rappelez ?

– Non, répondit John Morlay sans honte. Elle devait en avoir une fameuse collection de ses chapeaux verts…

– C'est à une comtesse, maintenant…

– Quoi ? Les chapeaux verts ? fit John. Ah ! pardon, vous voulez sans doute parler de la maison.

– Elle est toute jeune, la comtesse, reprit le jardinier. Je ne l'ai pas encore vue, mais il paraît qu'elle sort de pension. Elle fait venir ici une femme de chambre, une cuisinière et une femme de journée. Quant à moi, je suis en extra…

– Ah ! fit John.

– On m'a engagé pour deux jours par semaine. Comme si l'on pouvait venir à bout de tout ce travail en venant deux fois par semaine, dit-il d'un air navré. Pour mettre un peu d'ordre dans ce fouillis, il y aurait de quoi s'occuper du matin au soir tous les jours de la semaine. Il n'y a même pas de serre… Alors, pour l'hiver, il faudra les dépoter toutes…

– Toutes quoi ?…

– Les fleurs, parbleu ! »

John Morlay jeta un regard autour de lui.

« Quelles fleurs ? »

Le jardinier respira profondément, puis récita une litanie de noms comme on en trouve dans les dictionnaires spécialisés ou dans les catalogues des marchands de graines. Lorsqu'il eut fini, il était tout essoufflé. John Morlay émit alors la ridicule prétention de compléter cette liste par des boutons d'or. Le jardinier lui lança un regard méprisant et se remit sans mot dire à

sa tondeuse mécanique avec l'air de quelqu'un qui n'a interrompu son occupation que pour se moucher.

Le visiteur se dirigea vers la maison et jeta un coup d'œil par la porte ouverte. Une odeur de peinture fraîche se dégageait du vestibule, détail que justifiait amplement la présence, à l'intérieur, d'un ouvrier en salopette blanche et muni d'un pinceau.

John Morlay se mit à contourner la maison de sa démarche de flâneur invétéré. Décidément, ce château lilliputien le séduisait. Ainsi donc, c'était une comtesse qui venait s'installer entre ses murs. Une comtesse... John Morlay passa mentalement en revue toutes les nobles dames détentrices de ce titre qu'il connaissait personnellement ou par ouï-dire.

Tout à coup, il se rendit compte qu'il n'était pas le seul visiteur, dans ce jardin. L'autre intrus était un homme de grande taille, robuste, hirsute, de mise minable et d'aspect plutôt rébarbatif. Il s'était arrêté à quelques pas de la grille, comme quelqu'un qui s'attend à être mis à la porte d'un moment à l'autre, et contemplait la maison. Lui aussi, il avait remarqué John et il se dirigea vers lui d'une démarche peu assurée.

« Y a-t-il moyen de trouver du travail par ici, patron ? » demanda-t-il.

Sa voix était rauque et ses intonations grossières.

John Morlay l'examina avec curiosité. Il portait, en bandoulière, sur sa veste râpée, une musette de soldat ; ses souliers, apparemment trop grands, étaient éculés et son pantalon complètement transparent aux genoux. Sa chemise ouverte laissait entrevoir une poitrine bronzée. Un coup d'œil suffit à John Morlay pour constater que ce costume n'avait certainement pas été usé par son porteur actuel.

« Je regrette, dit-il sans sourciller. Je n'ai pas de travail pour vous, mon ami. Depuis combien de temps êtes-vous sorti ?… »

L'homme leva sur son interlocuteur un regard ébahi.

« Hein ?

– Je vous demande depuis combien de temps vous êtes en liberté ? ».

L'homme détourna les yeux et promena son regard sur la maison, le jardin, le ciel même, mais évita soigneusement de rencontrer celui de John Morlay.

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, grogna-t-il.

– Je m'informe simplement s'il y a longtemps que vous avez quitté la prison ?

– Cela me regarde, répondit l'homme avec humeur. J'ai purgé ma peine jusqu'au bout, et je n'ai de compte à rendre à personne, à vous moins qu'à quiconque. »

À ce moment, deux déménageurs passèrent près d'eux chargés d'une énorme toile peinte. John Morlay n'était pas assez bien placé pour pouvoir se faire une idée de la valeur artistique du tableau. Vaguement, il vit qu'il représentait une jeune fille vêtue de bleu. Ses cheveux étaient d'un blond fade, et il y avait un bouquet de fleurs quelque part près de sa main.

L'ancien détenu était maintenant pressé de partir, mais habitué sans doute aux interminables interrogatoires, il n'osait pas prendre l'initiative de ce geste. John Morlay comprit son hésitation, le congédia d'un signe de main, puis partit dans la direction de l'entrée de la maison. Là, il sembla s'assurer d'un regard de la bonne marche des travaux, puis s'approcha du jardinier.

« Comtesse comment ? demanda-t-il, enchaînant sans plus de façon la conversation interrompue.

– Vous m'en demandez trop, répondit le jardinier. C'est un nom étranger… italien, je crois. Ça commence par un M, si je ne me trompe pas.

– Merci de la précision de vos renseignements », dit John Morlay.

Il gagna la grille, s'écarta un instant pour laisser passer les déménageurs qui véhiculaient, cette fois, une commode et se retrouva dans le sentier. À une dizaine de mètres stationnait un camion de déménagement qu'il avait déjà aperçu en arrivant. Il s'avançait dans cette direction, lorsqu'une autre voiture arriva et vint se ranger derrière le camion. Une femme en descendit. C'était une personne entre deux âges, bien en chair et qui avait tout l'air d'une gouvernante. Pourtant, le jardinier n'avait pas annoncé l'arrivée d'une de ces respectables matrones. Quoi qu'il en fût, la curiosité de John Morlay ne s'étendait pas aux questions d'office.

D'un pas lent, il se dirigea vers la route, et lorsqu'il l'eut atteinte, il chercha autour de lui « Pois Vert » du regard. L'ayant aperçu, il alla à sa rencontre, tout en pensant à la jeune châtelaine qui l'intriguait. Elle allait apporter une note romantique à Ascot, mènerait une vie mondaine et, pendant les courses, inviterait probablement chez elle le gratin de la société londonienne. Puis, la saison terminée, elle ferait clore stores et persiennes, et irait à Deauville ou au Lido, jusqu'au jour où sa maison de poupée reprendrait un air de fête pour la recevoir.

« Pois Vert » vint le ramener brusquement à la réalité.

Ce jeune sous-inspecteur de Scotland Yard n'était pas précisément fier de son surnom légumineux, mais le portait avec résignation et philosophie, d'autant plus que son vrai nom, qui était Pickles, ne valait guère mieux. Ce nom, homonyme de ces

légumes conservés dans du vinaigre, dont ses compatriotes sont si friands, avait suivi un chemin assez détourné pour aboutir à ce sobriquet un tantinet ridicule. Comme les « pickles » sont toujours associés, dans l'esprit d'un Anglais, à la moutarde, et que la couleur des cheveux du jeune policier rappelait quelque peu ce condiment, il avait d'abord été surnommé « Mr. Moutarde ». Mais les choses n'en étaient pas restées là. Mr. Pickles ayant la réputation d'un homme extrêmement caustique et passablement dangereux, on se mit bientôt à faire allusion, à son sujet, au vieux dicton anglais, selon lequel « la moutarde brûle comme les pois verts au feu ». Puis, enfin, on en vint à l'appeler « Pois Vert ».

C'était une banale affaire de vol qui avait incité la police de Berkshire à envoyer le sous-inspecteur Pickles au village d'Ascot, en procurant ainsi à son ami, John Morlay, l'occasion de découvrir le château lilliputien. En effet, « Pois Vert » se faisait volontiers accompagner dans ses déplacements par son ami, dont il appréciait non pas tant la curiosité incoercible et les dons d'observation que la confortable voiture.

La saison d'Ascot ne devait commencer que quelques semaines plus tard, mais d'ores et déjà quelques personnalités importantes s'étaient installées dans ces parages fameux dans l'histoire du turf et dans celle de la vie mondaine. C'est ainsi qu'un beau jour était arrivé à Ascot un comte, dont la jeune épouse avait un faible pour les saphirs. Elle possédait un nombre incroyable de bagues, colliers et bracelets ornés de ses pierres de prédilection, dont elle ne se séparait pas, même en voyage.

Un soir, pendant une réception, quelque artiste de la cambriole, s'aidant d'une échelle, avait pénétré par la fenêtre dans la chambre à coucher, défoncé le coffre-fort qui se trouvait à droite du lit, et emporté trois écrins renfermant les fameux bijoux. Il allait partir en emportant son butin lorsque la femme de chambre était entrée dans la pièce. À la vue de l'homme masqué

d'un foulard noir, elle avait ouvert la bouche pour crier, mais une « main de fer » – selon sa propre expression – lui avait serré le cou « et le cri s'était étranglé dans sa gorge ».

La brave fille se nourrissait de romans d'épouvante, et connaissait par cœur tous les clichés affectionnés par les auteurs de ces ouvrages. Elle affirmait qu'ensuite « tout s'était obscurci à ses yeux, et qu'elle avait « sombré dans le néant », ce qui, traduit en langage courant, signifiait, de toute évidence, qu'elle s'était évanouie. Rien de déshonorant à cela, d'ailleurs, puisque neuf jeunes filles sur dix auraient eu à sa place la même réaction.

En décrivant « Pois Vert » comme un « jeune policier », nous ne faisions allusion qu'à son aspect. En réalité, il avait dépassé la quarantaine, mais il ne portait pas son âge, et pouvait fort bien passer pour un « moins de trente ans ». Cependant, sa jeunesse apparente n'avait pas suffi à racheter aux yeux de la domestique son impardonnable indiscrétion. Elle s'était plainte à ses patrons des « mauvaises manières » du policier qui, au lieu de s'occuper de l'affaire du cambriolage, avait tenu à s'informer de ses fréquentations, et avait réclamé des détails sur ses « cousins et son fiancé ».

« Ma femme de chambre est une personne tout à fait respectable, avait affirmé la dame aux saphirs.

– Personne n'est respectable », avait cyniquement riposté « Pois Vert ».

Seul avec son ami Morlay, il avait donné libre cours à son amertume.

« Il s'agit d'un vulgaire cambriolage avec la complicité d'une domestique, et j'estime honteux de m'avoir dérangé pour une telle vétille. Hélas ! Scotland Yard ne sait pas encore employer les talents mis à son service.

– D’où vient cette soudaine modestie ? Le terme de génie vous paraît-il donc maintenant exagéré pour qualifier vos aptitudes exceptionnelles ? » suggéra John Morlay d’un ton mi-sérieux, mi-ironique.

« Pois Vert », habitué aux railleries de son ami, ne s’en formalisa pas, et se contenta de hausser les épaules, comme un être voué à rester incompris sa vie durant.

John Morlay n’avait jamais pu deviner si les éternelles allusions du sous-inspecteur Pickles à ses talents de policier constituaient à ses yeux de fines plaisanteries ou si « Pois Vert » croyait réellement que la nature, en façonnant la matière grise de son cerveau, s’était montrée exceptionnellement prodigue. Toujours est-il que la vanité ostentatoire de « Pois Vert » n’incommodait point John Morlay, comme c’était le cas pour bien des inspecteurs de Scotland Yard, moins doués que lui du sens de l’humour.

« Un enfant en bas âge débrouillerait cette misérable affaire, continua « Pois Vert », tandis qu’ils gagnaient le garage où les attendait la confortable Ford de Morlay. Il suffit de jeter un coup d’œil sur la liste des personnages déjà titulaires de quelques condamnations et qui ont l’habitude d’opérer dans ces parages.

– À propos de personnages de ce genre, intervint John Morlay, j’ai rencontré tout à l’heure un homme qui sort de prison. Il m’a tout l’air d’y avoir fait un assez long séjour.

– Ce n’est pas lui, déclara « Pois Vert » d’un ton catégorique. S’il sort de prison, il n’a pas encore eu le temps de nouer des relations… Or, j’ai la conviction que ce cambriolage est l’œuvre d’une bande… Mais ne vous torturez pas les méninges. L’affaire est dans le sac. Je connais Ascot sur le bout des doigts. »

« Pois Vert » prétendait connaître « sur le bout des doigts » tous les coins d'Angleterre où le hasard ou le caprice de ses chefs l'envoyaient. Aussi John Morlay n'attachait-il généralement que peu d'importance à ce genre de déclarations. Pourtant, cette fois, il le prit au mot.

« Et cette jeune comtesse qui vient d'acquérir le petit pavillon de Lady Culson, la connaissez-vous aussi ?

– La comtesse Fioli ? Bien sûr. »

John Morlay conduisait fort bien, mais il avait la fâcheuse habitude de communiquer immédiatement ses émotions au volant. Aussi la Ford fit-elle un bond que « Pois Vert » trouva peu à son goût.

« Je ne suis pas trop mal sur ces coussins, mais j'aime autant mourir dans mon lit, grogna-t-il.

– Si vous renonciez une minute à commencer toutes vos phrases par « je » ? suggéra John Morlay. Que savez-vous de la comtesse Fioli ?

– Elle est toute jeunette, une gosse presque. Elle quitte la pension sans attendre la fin de l'année scolaire, ce qui n'est pas tout à fait à son honneur… Elle arrive ici la semaine prochaine et elle permettra sans doute ainsi aux amateurs de diamants et de saphirs d'élargir le champ de leur activité… en mettant en même temps, du pain sur la planche des lumières de Scotland Yard.

– J'ai l'impression que cette métaphore vise mon illustre compagnon, railla John Morlay.

– Hé ! hé ! la perspicacité est contagieuse ! dit « Pois Vert » en se rengorgeant. Vous devriez vous spécialiser… dans les mots croisés. »

CHAPITRE II

Il n'était pas rare de voir s'égarer dans le bureau des Frères Morlay des personnes soupçonneuses – dont les soupçons étaient d'ailleurs souvent fondés – et désireuses d'être renseignées exactement sur les faits et gestes d'autres personnes, le plus souvent dans une intention de vengeance. John Morlay les écoutait d'habitude patiemment, mais dès que le récit de ces visiteurs abordait le chapitre de la vie privée, il coupait court aux explications et dissipait tout malentendu.

C'est que les Frères Morlay, malgré leur qualité de détectives privés, ne s'occupaient, à l'inverse de la plupart de leurs collègues, que de questions commerciales et financières et ne menaient leurs enquêtes qu'entre dix heures du matin et six heures du soir, c'est-à-dire en dehors des heures où se traitent généralement les affaires passionnelles. Leurs clients ordinaires étaient des actionnaires dupés, des victimes des pirates de l'industrie ou autres escrocs sans romanesque. À vrai dire, les frères Morlay, à qui l'agence devait sa raison sociale, étaient morts depuis longtemps, et c'était le petit-fils de l'un d'eux, John Morlay, qui continuait seul à exercer, sous cette enseigne, ses talents dans cette branche plutôt morne et ingrate de la police privée.

Ce matin-là, John Morlay était assis dans son bureau, dont les fenêtres avaient vue sur Hanover Square, et ses pensées étaient à cent lieues du paisible village d'Ascot et de la châtelaine de Little Lodge, lorsque Selford, qu'il appelait poétique-

ment « le gardien des méditations », et qui remplissait les fonctions d'huissier et de garçon de courses, apparût sur le seuil.

« Mr. Lester demande si vous voulez le recevoir ? » dit-il.

S'il avait été franc, John Morlay aurait répondu « Non ». Mais il se borna à manifester son manque d'enthousiasme par une moue et dit :

« Faites-le entrer. »

Si John Morlay recevait son visiteur à contrecœur, ce n'est point que celui-ci lui fût antipathique. Au contraire, ce personnage toujours tiré à quatre épingles et s'exprimant avec préciosité l'amusait prodigieusement.

Julian Lester fit son entrée, plus élégant et plus solennel que jamais. Il portait un costume d'une coupe impeccable et sa cravate s'ornait d'une grosse perle. Il tenait à la main son chapeau clair qu'il posa sur la table avec le geste de quelqu'un qui place dans une vitrine un objet rare et précieux.

John Morlay jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Dans dix minutes, je le mettrai à la porte », se promit-il.

Cependant, le visiteur retirait ses gants avec componction. Il formait un vif contraste avec le maître des lieux. John Morlay, avec sa belle prestance, son visage glabre, son teint hâlé et ses yeux bleus, pouvait certainement prétendre au titre de « beau garçon ». Son visiteur était également doué d'un physique avantageux, mais d'un type tout à fait différent. Mince et élancé, il avait le teint olivâtre, les yeux noirs et sa lèvre supérieure s'ornait d'une fine moustache de jais d'une ligne soigneusement étudiée.

« Asseyez-vous, dit John. Quel bon vent vous amène ? »

Julian prit place dans le fauteuil désigné par John et s'assit en relevant son pantalon pour en ménager le pli impeccable. Il

intercepta le sourire que cette opération amena sur les lèvres du détective, et soupira :

« Vous pouvez rire, John. Vous êtes riche et les notes de tailleur ne vous font pas peur, tandis que moi… »

John sortit d'un tiroir de son bureau un coffret dont il souleva le couvercle pour le présenter à son visiteur.

« Non, merci, mon cher, je ne fume jamais de cigares. Mais, si vous permettez, je vais allumer une de mes cigarettes. »

Chaque geste, chaque mot de Julian Lester semblait calculé, étudié à l'avance. John l'observait, à moitié agacé, à moitié amusé, tandis qu'il tirait de sa poche un étui en argent et un fume-cigarettes en ambre dans lequel il plaça sa cigarette avec des soins infinis.

« Vous m'intriguez, Julian, dit enfin John Morlay. Vous ici, dans ce coin prosaïque de Londres, alors que mille réunions mondaines sollicitent votre présence…

– Réservez vos sarcasmes pour de meilleures occasions, répondit Julian Lester en rejetant d'une chiquenaude une imperceptible poussière de tabac tombée sur son pantalon. Je viens vous parler d'affaires.

– D'affaires ? Ai-je bien entendu ? s'exclama John Morlay.

– Parfaitement, confirma Julian. C'est une affaire confidentielle, et j'aimerais connaître votre tarif…

– Laissons cela, je vous prie, dit John. Mais je vous préviens que les affaires de divorces et d'espionnage ne sont pas de mon rayon. »

Julian leva la tête et envoya vers le plafond une série de ronds de fumée parfaitement réguliers.

« Il ne s'agit pas de cela. Je suis célibataire et célibataire prudent. De plus, je trouve la vie déjà assez compliquée pour ne pas la compliquer davantage par les affaires auxquelles vous faites allusion. »

Il tirait consciencieusement des bouffées de fumée de sa cigarette, les yeux fixés maintenant sur la pomme d'Adam de son interlocuteur.

« Vous connaissez la comtesse Marie Fioli, n'est-ce pas ? » dit-il à brûle-pourpoint.

John le regarda, stupéfait.

« C'est-à-dire... je ne la connais pas, ou plutôt je ne la connais que de nom, car je ne l'ai jamais rencontrée.

Julian Lester sourit.

« Mais si ! mais si ! C'est moi-même qui vous ai présenté à elle. Vous ne vous rappelez plus ? Voyons, l'avant-veille de Noël, dans un salon de thé...

– Ah ! cette petite ! s'écria John Morlay dont le visage s'illumina. Mais c'est une enfant !

– Elle vient d'avoir dix-huit ans, bien qu'elle ne les paraisse pas. Elle quitte son pensionnat dans deux jours. »

Il tira une nouvelle bouffée de fumée de sa cigarette et reprit :

« Ma mère, Dieu ait son âme, s'est mariée à dix-sept ans. Mon père avait dix-huit ans lorsqu'il l'a conduite à l'autel. Les mariages précoces sont fréquents dans notre famille...

– Et vous avez conçu l'idée de faire suivre à Marie Fioli l'exemple de votre mère et des autres membres de votre famille ? » lit John Morlay.

Julian Lester fit un geste vague de la main.

« Je n'ai pas encore pris de décision à ce sujet, déclara-t-il d'un ton parfaitement sérieux. Il y a d'abord plusieurs questions à tirer au clair. En tout cas, la petite est charmante.

– Oui, elle est très jolie », dit John pensif. Puis, en revenant à la réalité : « Ce n'est pas pour me parler d'elle, que vous êtes venu me voir, je suppose ?

– Si, répondit Julian, imperturbable. Vous n'ignorez pas que ma situation matérielle est des plus précaires. Mes rentes s'élèvent exactement à trois cents livres par an, et les articles que je publie de temps en temps dans les revues mondaines ne me rapportent pas grand-chose. Je n'ai pas de famille qui puisse se charger de me trouver un parti convenable et surtout de recueillir tous les renseignements utiles en pareille circonstance. »

John se renversa dans son fauteuil et partit d'un rire sonore.

« Je commence à comprendre, dit-il. Vous voudriez que je remplace votre famille et que je fasse une petite enquête pour savoir si la fortune de la jeune personne justifie l'intérêt que vous lui portez. »

À sa grande surprise, son visiteur secoua négativement la tête.

« Ce n'est pas l'importance de sa fortune qui m'intéresse le plus, dit Julian. Je sais qu'elle est riche et que, malgré le sans-gêne de son entourage, son avenir est assuré…

– … ainsi que celui de son futur époux, acheva John Morlay. Mais qu'entendez-vous par ce sans-gêne de son entourage ? Voulez-vous dire qu'on la prend pour une vache à lait ?…

– Exactement, bien que l'image ne convienne guère à Marie. »

Julian se leva et alla à la fenêtre. Les mains dans ses poches, il se plongea dans la contemplation de Hanover Square.

« Tout cela est peu clair, poursuivit-il. La vieille dame lui a acheté une propriété aux environs d'Ascot pour cinq mille livres. Je dis « lui a acheté », mais comme je n'ai pas vu l'acte d'achat, j'ignore si l'acquéreur officiel est la dame elle-même ou sa pupille.

– Quelle est donc cette dame ? s'enquit John.

– Mrs. Carawood, propriétaire d'une entreprise de confection qui possède des succursales dans tous les quartiers de Londres ? Vous devez la connaître de nom. »

Le détective privé acquiesça de la tête.

« Eh bien, cette Mrs. Carawood était autrefois nourrice chez la comtesse Fioli, une veuve qui possédait un hôtel particulier à Burnemouth et qui descendait d'une très grande famille. Or, la veuve mourut sans laisser de testament, du moins que je sache, car, soit dit entre parenthèses, je me suis livré à une petite enquête, ajouta-t-il d'un ton presque d'excuse. En tout cas, Mrs. Carawood, qui continue à s'occuper de l'orpheline, devint riche comme par miracle. Quatre ans après la mort de la comtesse, elle ouvrait une boutique qui a fait des petits, si j'ose m'exprimer ainsi, puisque Londres est maintenant couvert du réseau de ses filiales. Cette affaire lui rapporte gros.

– C'est navrant, observa John Morlay. Et l'enfant ?

– Je dois reconnaître qu'elle n'a pas négligé Marie, dit Julian Lester un peu à contrecœur. Dès que la petite en a eu l'âge, elle a été placée dans une excellente institution pour jeunes filles, une des meilleures d'Angleterre. Il semble que la vieille soit très dévouée à l'enfant de son ancienne maîtresse. Entre nous soit dit, c'est bien la moindre des choses, vu le profit qu'elle a tiré de toute évidence…

– Pourquoi de toute évidence ? Après tout, il n'est pas impossible qu'elle ait ouvert sa première boutique grâce à des économies réalisées sur ses gages, surtout si, comme vous le dites,

elle a commencé à faire des affaires sur une petite échelle. Ce ne serait pas la première fois qu'une échoppe de marchande à la toilette serait devenue un grand magasin moderne. On a déjà vu des précédents.

– Je sais, mais ce n'est certainement pas le cas de Mrs. Carawood, déclara Julian d'un ton catégorique. Elle est illettrée, ou presque, incapable, en un mot, d'arriver par ses propres moyens. »

Un bref silence se fit.

« Admettons qu'il en soit ainsi, dit John Morlay, que voulez-vous que j'y fasse ? »

Julian parut hésiter.

« Je ne sais pas trop bien moi-même… J'aimerais avoir des renseignements, des renseignements plus précis que ceux que j'ai pu recueillir moi-même, notamment sur les affaires dans lesquelles l'argent de la petite est investi… On ne prend pas une résolution de cette gravité sans être fixé sur…

– … les possibilités matérielles qu'elle offre. Non, mon cher Lester, décidément vous vous êtes trompé d'adresse. »

Julian haussa les épaules et se dirigea vers la petite table où il avait posé son chapeau et ses gants.

« Je le craignais, dit-il, d'un air déçu. Toutefois, je tiens à dissiper le malentendu qui s'est créé dans votre esprit. Marie est une jeune fille charmante et, de toute façon, je désire l'épouser… mais il me semble que ce serait lui rendre un bien mauvais service que de l'épouser sans avoir la certitude absolue que son avenir est assuré, et quant à moi…

– Bref, le mobile de votre démarche est purement altruiste », dit John en dissimulant un sourire.

Resté seul, John essaya de consacrer toute son attention aux trois connaissements faisant partie du dossier d'une affaire en cours qu'il s'était proposé d'examiner en détail. Malgré lui, ses pensées ne cessaient de tourner autour d'une jeune comtesse, d'une maison miniature et d'une vieille dame à la tête de multiples magasins de confection. Il se surprit tout à coup en train d'ouvrir l'annuaire des téléphones à la lettre C et de chercher le nom de Carawood. Il le trouva accompagné de l'indication : magasin de confection. L'adresse était 47, Penton Street, dans le quartier de Pimlico. C'était là, sans doute, le quartier général de l'ancienne nourrice.

En quittant son bureau, à six heures, il n'avait pas la moindre intention de se rendre à Penton Street où nulle affaire ne réclamait sa présence. Pourtant, à peine dans la rue, il héla un taxi et jeta au chauffeur l'adresse du magasin de Mrs. Carawood.

Il s'attendait à trouver une grande boutique aux vitrines tapageuses et encombrées et fut agréablement surpris de se trouver devant un magasin arrangé avec goût et n'offrant à l'attention des passants que deux ou trois modèles d'une élégance discrète.

Une jeune vendeuse en noir lui déclara que Mrs. Carawood était sortie, et elle ajouta :

« Si c'est pour une affaire personnelle, je vais appeler Mr. Herman. »

Et avant que John Morlay ait eu le temps de répondre, elle disparut dans l'arrière-boutique d'où surgit aussitôt un homme jeune et grand dont le pantalon était protégé par un tablier vert. Une tignasse rousse et des lunettes à monture d'acier lui donnaient un air de clown.

« Vous désirez parler à Mrs. Carawood ? s'informa-t-il. Elle n'est pas chez elle en ce moment. Elle est allée à Cheltenham pour voir Mademoiselle la Comtesse. »

Il avait prononcé ce titre d'un air digne et plein d'orgueil, comme si un peu de la gloire de la pupille de Mrs. Carawood rejaillissait naturellement sur lui.

John Morlay jeta un regard circulaire. L'intérieur de la boutique ne démentait pas le bon goût de la vitrine.

« Voulez-vous passer dans le bureau ? » demanda Herman en désignant une tenture qui isolait un coin du magasin.

Le « bureau » était un petit cagibi meublé d'un secrétaire, de deux sièges et de quelques rayons chargés de dossiers, de papiers de toutes sortes, mais aussi d'une bonne provision de romans populaires, ce qui prouvait du moins que la maîtresse de céans n'était pas totalement illettrée.

Herman désigna une chaise au visiteur, et s'assit sur celle qui restait vacante.

« Comme je viens de vous le dire, Mrs. Carawood est partie voir la directrice du pensionnat pour lui annoncer le prochain départ de Mademoiselle la Comtesse.

– C'est bien de la Comtesse Fioli qu'il s'agit ? » demanda John Morlay.

Herman acquiesça énergiquement de la tête.

« Vous êtes… de ses amis ? demanda-t-il.

– Ami, c'est trop dire, répondit John, mais je la connais un peu.

– Oh ! je sais, Mademoiselle la Comtesse ne se familiarise pas facilement, et ce vieux Fenner a certainement tort…

– Qui est Fenner ? » demanda John un peu surpris de la loquacité de son interlocuteur. Ce n'est que plus tard qu'il apprit que, pour le factotum de Mrs. Carawood, l'amabilité envers les amis et connaissances de « Mademoiselle la Comtesse » était une règle absolue.

– Vous ne connaissez pas Fenner ? Eh bien ! c'est un révolté, dit Herman avec une moue méprisante. Il a de l'instruction, évidemment, mais c'est une mauvaise langue, et il n'a de respect pour personne.

– Se permettrait-il de médire de la Comtesse Fioli ? s'enquit John Morlay.

– Oh non ! Il n'est pas allé jusque-là. Il dit du mal des rois, des lords, mais, il faut le reconnaître, il n'a jamais prononcé une parole désobligeante à l'adresse de Mademoiselle la Comtesse. »

Habilement, le visiteur amena Herman à parler des affaires de sa patronne. Il apprit que cinq ou six de ses magasins « marchaient » très bien et qu'en général elle n'avait pas lieu de se plaindre.

« Je vois que Mrs. Carawood est une lectrice passionnée », observa John Morlay en désignant la collection des romans à bon marché.

Herman eut un large sourire.

« Je vous crois. Elle les a tous lus, sans sauter une ligne. Il y en a qui sont rudement beaux !

– Vous les avez lus, vous aussi ?

– C'est-à-dire… que je ne sais pas lire, moi. Mais Mrs. Carawood me les lit à haute voix, le soir, après la fermeture.

– Et qu'en pense Mr. Fenner ? risqua John Morlay.

– On ne lui a pas demandé son avis, déclara Herman. Lui, il trouve que ces romans, ça vous donne des drôles d'idées. Et puis après ? Tout le monde est libre d'avoir les idées qui lui plaisent, pas vrai ? »

Après avoir pris congé de l'amateur de romans au tablier vert, le détective privé, pensif, se dirigea vers une station de taxis. Il se fit conduire chez lui, jeta quelques objets dans son nécessaire de voyage, et se rendit à la gare pour prendre le train de Cheltenham. Il avait singulièrement hâte de faire la connaissance de Mrs. Carawood, ou peut-être de « Mademoiselle la Comtesse ».

CHAPITRE III

Mrs. Carawood passa sous la voûte grise du « Cheltenham Ladies College » et se dirigea vers les escaliers en pierre à gauche de l'entrée.

Les pensionnaires arrivaient déjà des divers pavillons dans lesquels elles logeaient, toutes vêtues de bleu et cravatées de rouge, aux couleurs de l'institut.

Elle croisa le portier qui la reconnut et la salua cordialement.

« Bonjour, Mrs. Carawood. Avez-vous vu Mademoiselle ?

– Pas encore, Mr. Bell, répondit la femme. Je suis arrivée hier soir, par le dernier train. Comment va-t-elle ?

– Elle se porte comme un charme », répondit le portier.

Il avait de la sympathie pour Mrs. Carawood, encore qu'il la jugeât un peu vulgaire, surtout pour la tutrice d'une comtesse.

Au sommet de l'escalier qui menait au vaste réfectoire du collège, une pensionnaire de garde désigna à Mrs. Carawood une place dans la galerie qui surplombait la salle. Celle-ci se remplissait peu à peu de jupes bleues et de corsages blancs. La pensionnaire de garde s'approcha de la maîtresse, lui chuchota quelques mots et s'éloigna.

Mrs. Carawood scruta l'océan des têtes brunes et blondes et tout à coup son visage s'illumina.

Quelques minutes après, Marie se tenait devant elle, un peu rouge d'émotion. Elles se serrèrent la main, puis s'embrassèrent. Un son d'orgue retentit : la prière du matin commençait.

De la galerie opposée, John Morlay observait les deux femmes. Il avait été l'un des premiers à pénétrer dans le réfectoire et à occuper silencieusement une place dans un coin isolé.

Il reconnut sans peine la femme âgée. C'était celle-là même qu'il avait vue descendre d'une voiture devant le petit château d'Ascot. Elle devait friser la cinquantaine et bien qu'encombrée d'un embonpoint excessif, elle n'était pas désagréable à voir. Son teint bronzé et ses cheveux noirs où brillaient des fils blancs lui donnaient un peu l'air d'une Mauresque. Ses traits étaient réguliers et, à distance, lorsqu'on n'apercevait pas ses rides, elle paraissait franchement jolie.

Quant à la jeune fille, sa vue coupa littéralement l'haleine de John Morlay. De leur fugitive rencontre remontant à plusieurs mois, il avait conservé le souvenir d'une enfant dégingandée, aux allures garçonnières et un peu gauches. La jeune fille qu'il contemplait maintenant était une femme, et John Morlay évoqua malgré lui la métaphore usagée qui compare cette brusque métamorphose des jeunes filles à la transformation de la chrysalide en papillon. La gaucherie adolescente avait fait place à une grâce infinie et le visage délicat avait pris de l'expression et de la profondeur.

Pendant la brève prière qui suivit, John Morlay ne put détacher son regard de cette ravissante apparition. La proposition de Julian Lester lui paraissait maintenant sacrilège. Il y avait sans doute quelque chose de communicatif dans la pureté de la jeune comtesse, car John Morlay se sentit soulevé de dégoût en

pensant aux démarches qu'on avait prétendu lui imposer au sujet de cette enfant délicieuse.

À la fin de la prière, malgré l'extase dont la remplissait la présence de sa pupille, Mrs. Carawood se rendit compte qu'un jeune homme se tenait près d'elle.

« Comtesse Fioli, n'est-ce pas ? » demanda John Morlay en s'inclinant courtoisement.

La jeune fille, étonnée, ouvrit de grands yeux.

« Mr. Morlay, je crois ? dit-elle enfin. Je me souviens de vous !

– Je vous ai été présenté par Mr. Lester.

– Mais je me rappelle fort bien.

Mrs. Carawood poussa un soupir de soulagement qui n'échappa pas à l'attention de John.

Ils se dirigèrent tous trois vers la sortie où, après avoir échangé un baiser hâtif avec Mrs. Carawood et lancé un sourire à John Morlay, la jeune fille s'éloigna.

Pendant un moment, ce fut le silence puis, levant les yeux, John Morlay vit que la vieille dame suivait sa pupille du regard, avec une expression de tendresse fanatique. Ce regard ne mentait pas ; Mrs. Carawood était sincèrement émue et les sentiments qu'elle nourrissait à l'égard de la jeune comtesse n'étaient certainement pas feints.

« Vous aimez beaucoup Mlle Fioli ? » dit-il doucement.

Elle se tourna brusquement vers lui.

« Peut-on ne pas l'aimer ? répondit-elle. Et d'ailleurs, elle est un peu mon enfant.

– J’ai entendu dire qu’elle allait quitter le collège, est-ce exact ?

– Oui, la semaine prochaine. Elle s’installe dans sa propriété.

John Morlay réfléchit un instant.

« N’est-elle pas encore un peu jeune pour assumer les soucis d’une maîtresse de maison ? suggéra-t-il. N’ira-t-elle pas d’abord faire un voyage en Italie ? Elle doit y avoir de la famille…

– Non, répondit la vieille dame catégoriquement. Je ne sais pas encore ce que je ferai d’elle. Évidemment, elle est très jeune…

– Trop jeune pour se marier », se risqua à observer John.

Cette réflexion n’était pas précisément favorable à la cause de son client, mais John Morlay n’en avait cure. Ce qu’il voulait connaître, c’était l’attitude de la tutrice vis-à-vis des projets de Julian Lester, et cette réponse, il la lut effectivement dans le regard rembruni de la vieille dame.

« Oh ! oui, beaucoup trop jeune, dit-elle avec emphase. D’ailleurs, Marie est bien décidée à ne pas me quitter. »

John Morlay n’avait aucun prétexte plausible pour prolonger cette conversation. Il souleva donc son chapeau et s’éloigna.

Lorsqu’il eut disparu, Mrs. Carawood se tourna vers le portier.

« Pouvez-vous me dire, Mr. Bell, quel est ce Monsieur à qui je viens de parler ? demanda-t-elle.

– C’est Mr. Morlay, répondit le portier en souriant. Il est déjà venu ici, il y a deux ans, pour une affaire de vol. C’est un détective privé… »

Mrs. Carawood devint verte et ses mains se mirent à trembler.

« Un détective ? répéta-t-elle terrifiée. Un détective ? »

Si John Morlay avait pu assister à cette scène, l'effroi de l'ex-nourrice de la Comtesse Fioli lui aurait certainement donné à réfléchir.

CHAPITRE IV

John Morlay passa une heure à flâner dans les larges avenues de Cheltenham, bordées d'ormes, où des boutiques coquettes mettaient une note moderne. Mais il ne voyait rien de tout cela. L'image de Marie Fioli ne le quittait pas. Les questions sentimentales ne jouaient pas grand rôle dans sa vie que sa profession et la pratique des sports parvenaient à remplir. Cependant la beauté de la collégienne l'avait profondément impressionné, et lorsqu'il comprit la raison de son trouble, il se sentit furieux contre lui-même.

« Quelle folie d'être venu ici ! » grogna-t-il.

Ce monologue parvint à l'oreille d'une respectable bourgeoise qu'il croisait à ce moment. Le prenant sans doute pour un fou, elle traversa la rue, prudemment.

Pendant le retour, John ne cessa de penser à la mission dont Julian Lester l'avait chargé. Il se piquait, non sans raison, d'être fin psychologue, et la brève entrevue qu'il venait d'avoir avec Mrs. Carawood avait suffi pour lui donner de sa probité une opinion absolument favorable. Après tout, rien ne prouvait que sa mère eût légué à Marie une fortune considérable ?

Il était déjà fort tard lorsqu'il arriva à Londres. Comme il avait dîné dans le wagon-restaurant, il décida de rester chez lui. Ayant endossé une vieille veste d'appartement et chaussé des

escarpins, il se cala confortablement dans un fauteuil, un livre à la main, dans l'intention de terminer ainsi la soirée.

Mais le roman ne parvenait pas à fixer son attention. Il posa donc le livre et essaya de classer dans son esprit les faits qu'il avait pu établir concernant Mrs. Carawood et sa pupille. Ce travail préliminaire fut interrompu par la sonnette de la porte d'entrée. L'instant d'après, son valet vint annoncer Julian Lester.

« Je suis navré de troubler votre repos, cher ami », dit le candidat à la main de la Comtesse Fioli.

Il était vêtu d'un admirable smoking et sa silhouette semblait découpée dans un journal de modes. Il tint à s'excuser de cette élégance.

« Je viens de dîner avec les Weirs, dit-il. Je vous ai même téléphoné pour vous prier d'être des nôtres, mais vous n'étiez pas chez vous. Comment, déjà dix heures ? » s'étonna-t-il en jetant un regard sur la pendule.

Il posa soigneusement son pardessus sur le bras d'un fauteuil et s'installa sur le siège le plus confortable de la pièce.

« Il paraît que vous avez fait un tour à Cheltenham. Je savais que je pouvais compter sur vous. Vous faites des manières, mon cher, mais au fond vous êtes un excellent garçon, toujours prêt à rendre service à un ami. Comme quoi, il ne faut pas se fier aux apparences.

– Très juste. Aussi avez-vous tort de croire, sur la foi des apparences, que je me suis chargé de votre affaire. »

Lester fronça les sourcils.

« Comment ? Vous refusez… ? demanda-t-il.

– Oui, mais je vais tout de même vous fournir un précieux renseignement. Mrs. Carawood est la femme la plus honnête de

la terre et s'il est vrai que la Comtesse Fioli possède de la fortune, celle-ci est en bonnes mains et sous bonne garde aussi sûrement que si elle était enfermée dans les coffres de la Banque d'Angleterre…

– Vraiment, dit Julian en souriant, pour un homme de votre expérience…

– Et surtout avec ma connaissance de la nature humaine et mes dons de psychologue, acheva John Morlay, je n'ai pas de peine à distinguer une fripouille d'une personne honnête. Or, je mettrais ma main au feu que Mrs. Carawood n'a absolument rien à se reprocher en ce qui concerne la gestion de la fortune de sa pupille.

– L'avez-vous interrogée ? » demanda Julian.

John Morlay se mit à bourrer sa pipe.

« Bien sûr, répondit-il avec flegme. Je lui ai arraché les aveux selon toutes les règles de l'art. Passage à tabac, tortures, brodequins, etc… Bref, puisque je vous dis que c'est une brave femme, cela ne vous suffit-il pas ? »

Lester haussa les épaules.

« Et Marie ? L'avez-vous vue ?

– Oui, répondit John d'un air sombre.

– Eh bien ?…

– Eh bien, fit John en hésitant. Eh bien, elle mérite vraiment mieux que vous, Julian ! »

Lester prit cette réflexion avec philosophie. Il avait l'habitude d'avaler les couleuvres.

« C'est fort possible, répondit-il en riant… Mais votre tâche n'est pas tant de constater sa supériorité…

– Je n'ai assumé aucune tâche, je vous le rappelle, mon cher Julian. Je vous ai dit que je ne me chargeais pas de votre affaire, et si je suis allé à Cheltenham, c'est uniquement pour mon plaisir. »

Lester poussa un long soupir :

« Eh bien, vous m'obligez à m'adresser à l'un de vos collègues, dit-il d'un air froissé. Je ne vous cache pas, John, que je suis déçu, très déçu. Pour vous, qui avez l'habitude de ce genre d'enquêtes, c'est un jeu d'enfant, et vous auriez pu me rendre un très grand service. D'ailleurs, je ne vous demande pas de le faire à titre d'ami, et si c'est la question d'honoraires qui vous arrête…

– Non, je vous répète que cela n'a rien à voir à mon refus, répondit John calmement. C'est une question de principe et non d'argent. Ce genre d'affaires n'est pas dans mes cordes… et puis, voyez-vous, il ne me plairait pas d'espionner des dames respectables et leurs pupilles. Pourquoi n'allez-vous pas trouver simplement Mrs. Carawood pour lui demander dans quelle affaire elle a investi la fortune de la Comtesse ?

– Parce qu'elle ne me répondrait pas la vérité, et qu'ainsi j'éveillerais ses soupçons. Votre idée est tout à fait saugrenue.

– Peut-être… dit John pensif.

– Alors… c'est non ?

– C'est non, fit John, catégorique.

– Si vous étiez un homme à femmes, je vous soupçonnerais d'être amoureux de Marie, observa Julian railleur.

– Mais je ne suis pas homme à femmes, voilà », conclut John en ouvrant la porte devant son visiteur.

CHAPITRE V

Un mot obsédait Mrs. Carawood jour et nuit : détective ! Dans la solitude de sa chambre, située au-dessus de son magasin de Penton Street, elle essayait de trouver la clef de l'énigme. Elle n'avait pas encore surmonté entièrement le désarroi où l'avait plongée sa découverte, mais maintenant elle était au moins capable de réfléchir. Une chose était certaine : ce jeune homme devait être gagné à tout prix à sa cause. Mais comment y parvenir ?

Marie lui plaisait, c'était évident. Mrs. Carawood avait surpris le regard admiratif qu'il avait posé sur la jeune fille. Son visage ouvert lui inspirait confiance, et pourtant la chose ne faisait pas de doute : il était venu à Cheltenham tout exprès pour voir Marie. Pour le compte de qui travaillait-il ? Marie était l'unique représentante de la famille Fioli... Peut-être, pourtant, avait-elle des parents qui se seraient soudain souvenus ?... Cette pensée fit tressaillir Mrs. Carawood.

Puisque d'autres payaient un détective pour percer son secret, pourquoi n'en ferait-elle pas autant pour le préserver ? Lundi dernier, son homme d'affaires avait fait incidemment allusion à l'agence des Frères Morlay et s'était exprimé en termes très élogieux quant à l'intégrité de son directeur. Décidément, c'était l'homme qu'il lui fallait. Sa décision fut vite prise. Elle n'hésiterait pas à entrer dans l'antre du lion, afin de prendre en quelque sorte les devants.

Dire que John Morlay éprouva une vive surprise lorsque son domestique lui remit la carte de visite de Mrs. Carawood, serait donner de son sentiment une idée tout à fait insuffisante. Il repoussa brusquement le dossier qu'il était en train de compulser et se leva pour aller à la rencontre de sa visiteuse.

« Quelle charmante surprise ! » dit-il en serrant la main que la vieille dame lui tendait.

Les lèvres de Mrs. Carawood étaient sèches. Pendant un long moment, elle se sentit incapable de prononcer la moindre parole.

« Je… je suis venue vous voir… pour une affaire, bredouilla-t-elle.

– Oh ! fit John en riant, tout en avançant un siège. Je le regrette pour vous, car cela m'autorise à croire que vous êtes victime d'une escroquerie, comme tous mes clients.

– Non, dit-elle en secouant négativement la tête. Je me flatte de savoir me défendre contre les escrocs. »

Le ton quelque peu vaniteux sur lequel elle venait de faire cette déclaration montrait qu'elle était fière de son sens des affaires.

« Non, reprit-elle, je suis venue pour vous parler de… »

Elle s'interrompit un instant, puis termina :

« … de Mademoiselle.

– De la Comtesse Fioli ? »

Mrs. Carawood acquiesça de la tête.

« J'espère qu'elle n'a pas de graves ennuis ? » interrogea John.

La vieille dame sembla réfléchir un instant, puis dit posément :

« Voyez-vous, je suis la tutrice de la Comtesse Marie Fioli. Elle avait quelques semaines quand sa mère est morte…

– Vous êtes veuve, je crois ?

– Oui, je suis veuve. Je n'ai personne à qui je puisse confier ce que je vais vous dire, Monsieur Morlay. Je viens tout à coup de me rendre compte qu'une femme seule a besoin d'être soutenue… »

Elle se tut à nouveau. Elle s'était préparée à cette entrevue, mais les paroles ne venaient pas. Les arguments qu'elle avait rassemblés lui paraissaient maintenant inconsistants…

« Je… j'ai besoin de quelqu'un pour surveiller, défendre ses intérêts, dit-elle dans un souffle. Quelqu'un à qui je puisse demander conseil au besoin… Et j'ai pensé à vous. »

John Morlay en resta tout abasourdi. Cette proposition était bien la dernière qu'il aurait imaginée.

« Je ne vous comprends pas très bien, dit-il en dissimulant son étonnement.

– Si, vous me comprenez, protesta Mrs. Carawood avec obstination. Du moment que d'autres vous paient pour venir enquêter sur elle…

– Je vous demande bien pardon, dit John en l'interrompant. Personne ne m'a jamais payé pour cela. Simplement, ma curiosité a été excitée par certains bruits… »

Douée d'une intuition très aiguë, Mrs. Carawood devina tout de suite la vérité : une telle proposition avait dû être faite à John Morlay, mais il l'avait sans doute repoussée.

« Je me suis mal exprimée, excusez-moi. Voyez-vous, je ne suis qu'une femme simple, sans instruction. Cependant je ne pense pas que ce que je vous demande de faire soit indigne d'un gentleman. J'ai peut-être tort de me faire toutes ces idées, mais je me connais : quand j'ai quelque chose en tête, je n'ai pas de répit avant d'obtenir ce que je veux. Or, je me suis mis en tête de donner un protecteur à ma pupille… Je peux payer, Monsieur Morlay… Je ne suis pas sans moyens. »

John Morlay se renversa dans son fauteuil pour mieux observer son interlocutrice.

« Je crois que cette fois je commence à vous comprendre, dit-il lentement. Malheureusement, la tâche que vous voulez m'assigner n'est pas précisément dans mes cordes. Je sais que d'autres détectives se chargent de ce genre de missions, mais quant à moi, je me suis spécialisé dans une branche différente. »

Il vit qu'elle pâlissait, mais il poursuivit imperturbable :

« Par contre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, et si cela n'est pas désagréable à la Comtesse Fioli, je serais heureux de pouvoir lui servir de protecteur honoraire, pour ainsi dire.

– Autrement dit, vous voulez bien faire ce que je vous demande, mais à condition de n'être pas payé.

– Exactement », convint John Morlay en souriant.

Mrs. Carawood secoua la tête d'un air résolu.

« Non, cela n'est pas possible. Je ne peux absolument pas vous demander de travailler pour moi gratuitement. Cela me donnerait l'impression que… »

Elle ne trouva pas les mots pour exprimer sa pensée.

« … que vous n'êtes pas maîtresse de la situation, suggéra John. Enfantillages ! Croyez-vous qu'il serait agréable à la Comtesse Fioli d'avoir un ami à gages ? »

Cet argument prit Mrs. Carawood un peu au dépourvu.

« Marie n'en sera pas contrariée, du moment que j'y tiens, moi. Eh bien, Monsieur Morlay, refusez-vous encore ? »

John Morlay aurait eu bien du mal à expliquer ce qui le poussa à accepter cette mission extravagante, car les dons de persuasion de Mrs. Carawood ne jouèrent certainement, en la circonstance, qu'un rôle secondaire. Toujours est-il qu'à sa propre surprise le détective s'entendit dire :

« Non, je ne refuse pas. Voulez-vous me dire en quoi consistera au juste ma tâche ? »

Sur ce point, Mrs. Carawood était bien fixée.

« Marie va aller habiter sa maison d'Ascot pendant quelques mois. Évidemment, elle ne sera pas cloîtrée chez elle et ira souvent à Londres. Je voudrais vous demander de l'accompagner dans ces déplacements. Voyez-vous, j'ai le pressentiment – un pressentiment stupide peut-être – que des ennuis se préparent pour la petite Marie. Et je ne serai tranquille que si je sais qu'un homme digne de confiance veille sur elle. »

La proposition était étrange. En somme, on ne lui demandait rien de moins que de chaperonner une jeune fille qu'il connaissait à peine. Il y avait là de quoi révolter un détective sérieux. Néanmoins John Morlay accepta avec empressement de se prêter à ce plan extravagant.

La satisfaction de Mrs. Carawood, après qu'elle eut pris congé de John Morlay, était mitigée par un vague malaise. En tout cas, elle n'était pas mécontente d'avoir reculé, au moins pour un temps, le danger que son secret soit dévoilé et de s'être fait un allié d'un probable ennemi.

Arrivée à son magasin de Penton Street, Mrs. Carawood y trouva Fenner engagé dans une violente discussion avec Herman.

Fenner était le menuisier de la maison. C'était un homme trapu, dont les cheveux noirs se séparaient en deux masses juste au-dessus du front comme une vague sombre vient se briser contre les rocs nus d'une falaise. Son regard farouche lui donnait un air assez patibulaire, qui s'harmonisait fort bien avec ses convictions anarchistes. Il se lançait volontiers dans les discours enflammés où il vouait aux gémonies, les nobles et autres puissants de ce monde, avec une sincérité que certains mettaient parfois en doute. Le soir, il exerçait généralement ses talents d'orateur démagogue dans des réunions publiques, ou encore il improvisait un discours en plein air, selon la coutume du pays. Il ne dédaignait pas non plus de prendre pour tribune l'arrière-boutique de Penton Street. Depuis que Mrs. Carawood l'avait chargé de poser des boiseries dans son magasin, on pouvait le voir quotidiennement dans ce temple de la mode à bon compte, et sa victime de prédilection était Herman, le bras droit de la patronne.

« Bonjour, Mrs. Carawood, dit Fenner. Vous arrivez en retard, et c'est dommage. Je viens justement de prouver à Herman, noir sur blanc, que tous les gens riches, c'est crapule et compagnie. La richesse contient un ferment de putréfaction morale…

– Vous feriez mieux de laisser Herman tranquille, dit Mrs. Carawood. Et en ce qui concerne la richesse, je me suis laissé dire que vous aviez six cents livres à votre compte en banque. Ce n'est pas mal pour un commencement.

– C'est autant d'arraché aux vrais rupins, et je m'en flatte. Et puis, chez moi, il ne s'agit pas de richesse, mais d'économies.

– Hou ! Hou ! » fit Herman en riant d'une voix sépulcrale.

Fenner le foudroya du regard, mais n'ajouta rien.

CHAPITRE VI

Le lendemain soir, John Morlay passa devant la boutique de Penton Street. Il serait sans doute reparti sans s'arrêter, si un rayon de lumière filtrant à travers les stores baissés ne l'avait incité à sonner. Mrs. Carawood, un livre à la main, vint lui ouvrir la porte. Selon toute évidence, elle venait de se procurer la suite d'un de ces romans aux multiples épisodes qui constituent la nourriture spirituelle de tant de femmes du peuple.

Un peu surprise de l'arrivée de ce visiteur inattendu, elle posa son roman sur un rayon.

« Je vois, Madame, que vous êtes une lectrice passionnée. Comme je vous comprends !

– Oh ! fit-elle, troublée, nous ne lisons certainement pas les mêmes livres…

– Il ne faut jurer de rien, Madame. J'adore les romans d'aventures… et les aventures tout court. »

À vrai dire, la visite de John Morlay n'avait pas de but précis, sinon le désir à moitié inconscient de voir Marie. Mais il se garda de nommer la jeune fille et la vieille dame ne fit rien pour l'y encourager. Sur ces entrefaites, Herman surgit sur le seuil, chargé d'un plateau avec les ustensiles à thé.

« Je prends du thé à toute heure », dit-elle sur un ton d'excuse.

John s'empressa d'affirmer que cette boisson lui paraissait convenir à toutes les circonstances. Il se décida enfin à poser à Mrs. Carawood une question concrète.

« Avez-vous des projets précis concernant l'avenir de votre pupille ? »

Elle secoua la tête, visiblement gênée.

« Non… et cela me tourmente. Il faut que je trouve une occupation à la Comtesse Fioli, le désœuvrement ne vaut rien aux jeunes filles… Surtout quand on est douée comme elle l'est. Je suis sûre qu'elle pourrait faire des romans, être « littératrice ».

– La carrière de femme de lettres tenterait-elle Mlle Fioli ?

Mrs. Carawood eut honte de n'avoir pas trouvé d'elle-même le terme de « femme de lettres » qui lui parut infiniment plus beau que celui dont elle s'ôtait servie et elle rougit. Comme tous ceux qui manquent d'instruction et qui le regrettent, elle attribuait à tous ses interlocuteurs des allusions blessantes à son infériorité intellectuelle.

Dès qu'il s'agissait de sa pupille, sa réticence faisait place à une grande volubilité. Elle adorait évoquer l'enfance de Marie et les succès qu'elle obtenait auprès des passants qui ne manquaient jamais de se retourner sur son passage.

« Vous auriez dû la voir, avec ses boucles et son gros nœud blanc dans les cheveux ! On aurait dit un petit ange ! Elle avait un landau qui avait coûté vingt livres, tout doublé de cuir de Russie, sauf la capote, qui était doublée de soie rose, d'abord parce que pour les petites filles, ça se fait toujours en rose, ensuite parce que… »

Elle continua à bavarder d'un air attendri et John Morlay l'écoutait avec un intérêt qui ne faiblissait pas. Tout ce qui concernait la jeune pensionnaire, dont la beauté pure l'avait si vivement impressionné, le passionnait.

« Êtes-vous marié ? lui demanda à brûle-pourpoint Mrs. Carawood.

– Non. Pourquoi ? Cela vous gêne-t-il que je sois célibataire ?

– C'est-à-dire… Enfin, quand on a affaire à un gentleman, cela n'a pas beaucoup d'importance. Évidemment, de mauvaises langues pourraient trouver quelque chose à redire à cette combinaison… donner pour compagnon à une jeune fille un jeune célibataire… mais, comme je viens de dire, par bonheur vous êtes un gentleman.

– Si je comprends bien, il n'entre pas précisément dans mes attributions de tomber amoureux de Mlle Fioli », dit John Morlay en se forçant à sourire.

Mrs. Carawood hocha la tête sans répondre.

« Eh bien, c'est entendu, si cet accident devait m'arriver, je vous le dirais franchement. Mais il n'y a pas de danger, je tâcherai de me rappeler toujours que Mlle Fioli est ma… cliente. »

Mrs. Carawood poussa un profond soupir.

Cette question lui tenait à cœur, mais elle n'avait pu se décider à l'aborder lors de sa première conversation avec le détective. À ses yeux, il était inévitable que sa pupille rende amoureux tous les jeunes gens et le détective ne pouvait échapper à la règle.

John Morlay quitta la boutique de Penton Street avec un vague sentiment d'avoir commis une fraude. Mais il eut vite fait d'étouffer la voix de sa conscience. Le destin avait dirigé sa barque sans l'avoir consulté ; il en était un peu vexé, mais un peu seulement puisque, par ce brusque coup de gouvernail, il avait mis le cap sur une étoile brillante qui avait nom Marie Fioli.

CHAPITRE VII

En quittant pour toujours le collège de Cheltenham, Marie Fioli ne put se défendre d'un sentiment de tristesse. Certes, elle abandonnait sans regret excessif la vie monotone et laborieuse qu'elle avait menée dans cette respectable institution, mais elle redoutait un peu l'avenir.

Assise dans un coin de son compartiment de première classe, elle se mit à feuilleter distraitement les magazines dont elle s'était munie pour le voyage. Puis elle tira de son sac une lettre qu'elle avait reçue juste avant son départ de Cheltenham. Elle l'avait parcourue dans la hâte du départ, et éprouvait maintenant le désir de la relire. La signature évoquait dans son esprit une silhouette masculine sur laquelle son regard s'était déjà posé à deux reprises. John Morlay n'était pas un homme que les jeunes filles oublient facilement. Ce n'était certes pas ce qu'on appelle couramment un séducteur, mais il séduisait d'autant plus sûrement. Son apparition dans le réfectoire du collège avait beaucoup étonné Marie. Cette lettre lui apportait maintenant la clef de l'énigme. Elle la lut, les joues un peu colorées par l'émotion.

« Chère Mademoiselle,

« À moins que Mrs. Carawood ne m'ait devancé, il faut que je vous annonce une nouvelle, qui vous fera sourire ou froncer les sourcils, selon votre humeur. Je viens d'avoir l'insigne honneur et le grand plaisir d'être nommé votre ange gardien ou votre ami « officiel », le choix du terme pour désigner mes fonctions étant abandonné à votre initiative.

« J'entre en service dès aujourd'hui et ma première action en cette qualité consistera à vous attendre à la gare de Passington, à votre arrivée à Londres. Ensuite, je serai votre ombre, pendant votre séjour à Ascot, une ombre discrète et peu encombrante, je l'espère. J'aurai également à vous accompagner dans le monde, au bal, etc., bien que je n'aie pas encore tout à fait l'âge d'un chaperon pour jeunes filles. Mais je me flatte de savoir me vieillir à volonté et j'espère être à la hauteur de ma tâche. En somme, il est peut-être préférable que je n'atteigne l'âge respectable que par intermittence puisqu'ainsi je pourrai vous servir de danseur, au cas où vous manqueriez de cavalier, hypothèse d'ailleurs invraisemblable. Néanmoins, afin d'être prêt à toute éventualité, je m'initie d'ores et déjà aux pas à la mode avec une chaise pour cavalière. Je vous laisse imaginer la consternation de mon domestique qui suit mes évolutions maladroites par le trou de la serrure !

« Puisque j'en suis aux confidences, je vais vous faire un grave aveu : je suis détective. Et comme il s'attache à ce mot un sens quelque peu romanesque, je tiens à vous détromper au cas où vous me prendriez pour un de ces héros modernes, successeurs en ligne directe des chevaliers du Moyen Âge. Je ne découvre pas d'assassins en analysant des cendres de cigarettes et je ne déjoue pas de complots internationaux. Je suis le représentant le plus banal de la police privée, et mon principal collaborateur n'est pas un médecin légiste mais un expert comptable. Oui, Mademoiselle, je l'avoue tout rouge de honte, je suis un détective « commercial ».

« Mrs. Carawood a pensé que vous aviez besoin d'être protégée. Il ne m'appartient pas de juger du bien-fondé de cette opinion. Vous serez donc protégée. Surtout n'ayez pas peur de moi. Car s'il m'arrive un jour de prendre votre main, ce ne sera point pour en fixer les empreintes digitales mais pour y poser un baiser respectueux, comme je le fais à l'avance en pensée.

« Votre dévoué,

« John Morlay. »

Marie lut et relut la lettre dont le ton enjoué l'amusait. La décision de sa tutrice ne la surprenait pas. Elle la savait d'une prudence exagérée pour tout ce qui la concernait. Et quant à son choix, elle ne pouvait que l'approuver. John Morlay était un jeune homme charmant, un compagnon idéal.

À sa descente de train, la première personne qu'elle vit fut John Morlay.

« Pas de tentative de kidnapping, pendant le voyage ? s'informa-t-il d'un air grave.

– Non, et c'est dommage, répondit la jeune fille en riant. J'ai peur de ne point vous offrir la possibilité d'exercer vos talents. Personne ne se soucie de m'enlever.

– C'est ce qui vous trompe, observa le détective sans se départir de son air digne. Vous allez être enlevée séance tenante et conduite de force… dans un salon de thé.

– Je n'oppose aucune résistance », répondit Marie, amusée.

Ils prirent place dans la Ford du détective et vingt minutes plus tard ils dégustaient une orangeade dans un accueillant établissement de verdure en plein Hyde Park.

« Vous êtes un grand ami de Mrs. Carawood, n'est-ce pas ? demanda la jeune fille.

– Par moments, je la prends pour ma propre sœur répondit John avec humour.

– Non, sérieusement, protesta Marie, il faut que vous vous connaissiez très bien pour qu'elle vous ait confié une mission aussi importante ?

– Mais non ! Pourquoi ? Mrs. Carawood est un psychologue averti, elle voit tout de suite à qui elle a affaire…

– … et elle a compris que vous étiez prédestiné à jouer les garde-de-corps auprès de jeunes filles sans défense.

– C'est cela. Pour tout dire, elle m'a ouvert les yeux sur ma véritable vocation.

Malgré son ton badin, John se sentait un peu nerveux. Il continuait à n'être pas à l'aise avec sa conscience.

« Connaissez-vous Julian Lester ? » demanda-t-il sans transition.

Elle leva sur lui un regard étonné.

« Bien sûr. Pourquoi ? Vous le savez bien d'ailleurs, puisque c'est lui qui nous a présentés. Il est cousin d'une amie à moi. C'est un gentil garçon, n'est-ce pas ?

– Très, dit John Morlay sans conviction. Vous êtes en correspondance ? »

Il s'étonna aussitôt de sa propre hardiesse. Le regard surpris de Marie lui montra d'ailleurs combien sa question était déplacée.

« Par qui cette question m'est-elle posée ? demanda-t-elle. Par mon ami John ou par le détective Morlay ?

– Par votre protecteur officiel, Marie, si vous me permettez de vous appeler ainsi. L'une de mes attributions doit consister en effet à vous guider dans le choix de vos amis, tâche délicate entre toutes. »

Il ne parvenait pas à détacher son regard de la jeune fille, dont la beauté le subjuguait. Ses cheveux, ses yeux bleus, son teint de pêche, sa bouche frémissante et humide, tout cela le plongeait dans un état d'émerveillement qui paralysait son sens critique.

Marie se mit à lui parler de la pension, de ses professeurs, des potins du réfectoire et de ses succès scolaires. Renonçant à lutter contre la fascination qu'elle exerçait sur lui, il l'écoutait ou plutôt rêvait au son de sa voix bien timbrée mais aux intonations encore enfantines.

C'est à contrecœur qu'il se leva enfin et se décida à conduire sa compagne à Penton Street.

« Sans plaisanterie, dites-moi si vous connaissez bien Nounou ? insista Marie.

– Mrs. Carawood ? Franchement, non… Je l'ai vue pour la première fois, l'autre jour, à Cheltenham.

La jeune fille poussa un soupir.

« Elle est très gentille, mais elle ne peut pas se figurer que je ne suis plus un enfant. C'est tout juste si elle admet que je peux marcher toute seule ! Mais vraiment, j'ai tort de me plaindre. Elle a toujours été si bonne pour moi. Vous ne savez pas ce que je lui dois ! Car, voyez-vous, Monsieur Morlay…

– Appelez-moi John, simplement.

– Eh bien, John, vous ne pouvez pas deviner tout ce qu'elle a fait pour moi… J'ai l'impression que je ne suis pas aussi riche que certains le croient…

– Qu'est-ce qui vous fait penser qu'on vous croit riche ?

– Je ne sais pas… Je me suis aperçue depuis quelque temps qu'on m'attribuait je ne sais quelle fortune. Julian notamment m'a demandé l'autre jour si je savais dans quelle affaire on avait investi mon capital. Il m'a même recommandé vivement les actions de… je ne me souviens plus du nom.

– Et qu'est-ce qui vous fait croire que vous n'êtes pas riche ?

– Parce que si je l'étais, Nounou me l'aurait certainement dit. Oh ! je suis bien tranquille. C'est grâce à sa générosité que je n'ai manqué de rien jusqu'ici.

Sa voix tremblait un peu. John l'écoutait en silence.

« Cela vous ennuie-t-il beaucoup de n'être pas riche ?

– Un peu. Mais seulement parce que cela me met dans l'impossibilité de payer ma dette de reconnaissance envers Nounou. Tenez elle vient d'acheter pour moi une villa à Ascot. C'est une très grosse dépense ! Oh ! je suis sûre que, sans moi, elle aurait pu se retirer à la campagne au lieu de s'occuper de tous ces magasins. Car n'allez pas vous imaginer que son commerce soit une sinécure.

– Avez-vous essayé de lui en parler ?

– Une fois, mais j'ai eu l'impression de l'avoir froissée. On dirait qu'elle met un point d'honneur à me faire paraître riche. Cela a-t-il donc tant d'importance dans la vie ?

– Plus que vous ne le croyez, dit John Morlay. Du moins pour certains de vos amis… »

Une vive surprise se peignit sur les traits de la jeune fille. Elle avait compris à qui John faisait allusion.

Le digne représentant de l'agence de police privée Morlay Frères, honteux de ce qu'il venait de dire, piqua alors un fard comme un collégien pris en faute.

CHAPITRE VIII

Même pour ses familiers, Mrs. Carawood était un véritable sphinx. Personne, par exemple, ne savait au juste pourquoi elle avait établi son quartier général dans la modeste boutique de Penton Street, alors qu'elle dirigeait des magasins bien plus élégants, dans des quartiers mieux cotés.

Mrs. Carawood semblait s'être donné pour mission de mettre le chic et la mode à la portée des jeunes filles de modeste condition. Grâce à elle, les serveuses, les demoiselles de magasins et les petites ouvrières pouvaient arborer de fidèles copies des chefs-d'œuvre de la haute couture que leurs sœurs plus fortunées portaient aux réunions mondaines. Cette œuvre hautement philanthropique était également une excellente affaire, et Mrs. Carawood avait même acquis, au cours de sa longue carrière, la conviction que la clientèle dans laquelle elle s'était spécialisée valait mieux, à tous les égards, que celle des femmes du monde, mauvaises payeuses et difficiles à contenter. Les jeunes filles dont elle parait la beauté la croyaient sur parole, ne demandaient pas à voir cent modèles avant d'en choisir un et surtout payaient rubis sur l'ongle.

Le succès des établissements de Mrs. Carawood était dû en partie à ses prix soigneusement calculés et battant tous les records du bon marché. Vendre trois livres une robe qui en valait quinze dans un magasin de Bond Street était une véritable gageure. Mrs. Carawood la tenait, grâce à d'âpres marchandages

avec ses fournisseurs et à une comptabilité extrêmement précise qu'elle contrôlait elle-même.

Tout le monde reconnaissait à Mrs. Carawood des dons de femme d'affaires de premier ordre, mais personne ne pouvait se flatter d'avoir franchi le mur de sa vie privée. En avait-elle seulement une ?

Herman était peut-être le seul être au monde qui aurait pu fournir quelques indications sur ce qu'était l'existence de Mrs. Carawood en dehors de son activité professionnelle. Ainsi, il savait qu'elle « consommait » des romans d'aventures et d'amour à une cadence impressionnante et qu'elle se livrait volontiers à la rêverie. Il lui arrivait de passer une heure entière dans son fauteuil, dans un état qui n'était pas encore celui du sommeil et qui n'était plus tout à fait celui de la veille. On voyait alors ses lèvres remuer, mais comme aucun son n'accompagnait cette mimique, Herman lui-même ignorait le sens des interminables monologues qu'elle débitait au cours de ses rêveries. Mais il ne doutait pas que, même pendant ces transes, sa patronne demeurait une créature d'exception. Car il convient de dire qu'aux yeux d'Herman, Mrs. Carawood n'avait son égal ni parmi les vivants ni parmi les morts.

Depuis que Marie avait quitté le collège, il ne s'agissait pas d'ailleurs pour Mrs. Carawood de rêver. La question des modèles d'automne, pour ses magasins, passait elle-même au second plan. Faisant exception à la règle, elle avait abandonné toute initiative aux gérantes de ses succursales, pour mieux se consacrer à l'installation de sa pupille.

Celle-ci avait pris l'arrangement conclu avec John Morlay avec beaucoup de philosophie.

« Puisque cela te fait plaisir, Nounou, je veux bien. Mais croyez-vous donc que je sois en danger ? Que quelqu'un cherche à me nuire ?

– Non, répondit laconiquement la vieille dame.

– Vous ne me connaissez pas d'ennemis ? » poursuivit la jeune fille.

Mrs. Carawood devint écarlate.

« Quelle question, Marie ! Qui t'a donné des idées pareilles ?

– Personne, je plaisante. Pour ce qui est de Mr. Morlay, vraiment je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il me tienne compagnie. C'est un garçon charmant… plus charmant même que Julian, qui manque décidément de sel. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre d'être protégée par un jeune homme aussi plein de qualités diverses et dont les manières sont si… paternelles ! »

Elle se tut un instant, puis, sans transition, demanda :

« Nounou, comment était-il, mon père ?

– Ton père, Marie… ? fit Mrs. Carawood un peu troublée… Eh bien… Quelle question bizarre !

– Pourquoi bizarre ? Est-il donc si étonnant que l'on s'intéresse à son propre père ? As-tu une photographie de lui ? »

Assise sur le bras d'un fauteuil, Marie laissait errer son regard sur la rue ensoleillée.

« Je pense souvent à lui… Il ne savait pas parler anglais, n'est-ce pas ? C'est bien à Rome qu'il est né ? Quelquefois j'essaie d'imaginer la maison de mes ancêtres. Quelque demeure vétuste et délabrée, pleine d'antiques armures…

– En tout cas, elle ne ressemblait certainement en rien à votre petite villa d'Ascot », observa Mrs. Carawood pour faire dévier la conversation.

Marie ignorait que sa tutrice avait la réputation d'une personne extraordinairement réticente, sans quoi elle aurait sans

doute été frappée par la manière dont elle éludait ses questions concernant son passé. Mrs. Carawood ne lui parlait jamais non plus de ses affaires ni de sa situation financière. D'ailleurs Marie ne manquait pas d'argent et possédait même un compte en banque personnel, régulièrement alimenté par Mrs. Carawood.

Les rapports entre la tutrice et la pupille étaient très affectueux. Dans l'intimité, Mrs. Carawood appelait la jeune fille par son nom, mais en présence de tiers elle faisait sonner son titre de comtesse. Elle avait toujours fait preuve d'une indulgence sans bornes pour les caprices de Marie et ne l'avait grondée qu'une seule fois.

Cet épisode se déroula quelques jours après le retour de Marie de Cheltenham. Toutes deux avaient passé leur après-midi à courir les magasins et étaient rentrées fort tard à Penton Street, harassées. Herman reçut de sa patronne la permission de sortir et il en profita pour aller au cinéma. Après le dîner, Mrs. Carawood monta dans la chambre de Marie pour inspecter sa garde-robe, tandis que la jeune fille s'installait dans le bureau attenant à la boutique pour écrire à ses amies de collège. Elle était là depuis quelques minutes quand la sonnerie de la porte de l'arrière-boutique retentit. Mrs. Carawood l'avait bien prévenue qu'en pareil cas elle n'aurait qu'à l'appeler, mais sur le coup, Marie n'y pensa pas. Elle alla à la porte et l'ouvrit. Un homme se tenait sur le seuil, une lettre à la main.

« C'est vous, Mrs. Carawood ? demanda-t-il à voix basse, d'un ton mystérieux. Il a laissé ça ce soir et il demande la réponse pour demain matin. Je repasserai à huit heures.

– Je ne suis pas Mrs. Carawood, répondit Marie, mais je vais faire la commission. »

L'homme parut désagréablement surpris.

« C'est bien, dit-il. Mais n'oubliez pas de lui remettre cela et de lui répéter exactement ce que je viens de vous dire. »

Marie referma la porte derrière l'étrange visiteur et jeta un coup d'œil sur l'enveloppe. L'adresse portait le nom de Mrs. Hood et était tracée d'une main inexperte. Dans un coin, elle lut le mot. « urjent » avec un *j* !

Mrs. Hood ? L'homme avait dû se tromper d'adresse. Marie courut à la porte, la rouvrit, mais le messager avait déjà disparu. Peut-être cette enveloppe en contenait-elle une autre avec l'adresse exacte ? Marie était en train de décacheter la missive quand Mrs. Carawood survint.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle d'un ton que sa pupille ne lui connaissait pas.

Et sans attendre la réponse, elle arracha la lettre de la main de la jeune fille qui en resta tout abasourdie. Elle vit l'adresse et devint rouge de colère.

« Marie, je vous défends d'ouvrir les lettres qui ne vous sont pas adressées. Ne recommencez plus, plus jamais ! »

Et elle monta en hâte les escaliers, emportant la lettre adressée à Mrs. Hood.

CHAPITRE IX

L'inspecteur Pickles était l'homme le plus inexact du monde. Il n'arrivait jamais à temps à ses rendez-vous et, même convoqué par ses supérieurs, il se présentait à eux avec un retard considérable. Mais s'il posait souvent des lapins à ses amis, il croyait se racheter à leurs yeux en venant les surprendre chez eux, au hasard de ses loisirs, et c'est-à-dire à des moments tout à fait inopportuns.

Ce jour-là, John Morlay était occupé, dans son bureau, à compulser l'almanach de Gotha quand la visite intempestive de son ami de Scotland Yard vint interrompre cette étude généalogique des personnalités bien nées du Continent.

« Pois Vert » jeta un regard sur l'ouvrage qui retenait l'attention du détective privé.

« Si vous cherchez le nom du propriétaire du gagnant possible des courses d'Ascot, je puis vous épargner cette peine. Je connais les vedettes du turf sur le bout du doigt.

– Comme les vedettes de la pègre, sans doute », fit John Morlay en fermant l'almanach.

« Pois Vert » était un partisan ardent de l'encouragement de la race chevaline au moyen des compétitions mondaines et lecteur assidu de tous les journaux spécialisés dans cette branche particulière du sport. C'était chez lui une véritable passion, ce qui ne l'empêchait pas de tirer d'importants profits de

sa connaissance des chevaux, en dépit de l'interdiction de faire des paris dont sont l'objet les membres de la police.

Sans attendre d'y être invité, « Pois Vert » s'installa dans un fauteuil et prit une cigarette dans le coffret placé sur le bureau.

« On a failli le pincer la nuit dernière, dit-il.

– Qui ? demanda John en bourrant sa pipe.

– Le type que les journaux appellent le « Chat Solitaire », solitaire autant à cause de son habitude d'opérer seul qu'en raison de son faible pour les diamants et autres cailloux analogues, et chat à cause de son talent tout particulier à se laisser glisser le long des gouttières.

– Ah ! Vous parlez de ce cambrioleur d'Ascot. Mais comment pouvez-vous être sûr qu'il s'agit du « Chat » ? Il y a bien une douzaine de voleurs qui ont pu faire le coup.

– Non, il n'y en a que trois, dont l'un est à l'hôpital et un autre à l'ombre. Nous avons écarté toutes les autres possibilités grâce au processus de l'élimination.

– J'aime bien ce terme docte », observa John.

« Pois Vert » lançait des ronds de fumée au plafond, d'un air inspiré.

« Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'il s'agisse d'une femme, dit-il.

– Tiens ! comment cela ?

– Le cambrioleur a failli être pris par le gardien de nuit de la Maison Cretcher, de Bond Street. Surpris, il a poussé un cri…

– Et ce n'était pas une voix d'homme ?

– Si, dit « Pois Vert ». Mais le gardien jure ses grands dieux que ce personnage sentait le parfum.

– Il y a des hommes qui se parfument, observa John.

– C'est ce que j'ai dit tout de suite, fit l'inspecteur. D'une manière générale, mon vieux, ne vous creusez pas les méninges, toutes les suggestions que vous pourriez faire ont déjà été formulées.

– Rassurez-vous, je ne prétends pas faire concurrence au plus célèbre limier de Scotland Yard qui m'honore de son amitié, plaisanta John.

– Vous n'y arriveriez pas, dit « Pois Vert » d'un air supérieur. Toujours est-il que notre oiseau s'est échappé en se glissant le long de la gouttière. D'abord on a cru qu'il n'avait eu le temps de rien emporter, mais, ce matin, le propriétaire a constaté la disparition d'un gros saphir exposé dans une des vitrines.

– Une paille ! dit John.

– L'opinion publique s'impatiente. Pourtant les journaux ont bien spécifié que j'étais sur l'affaire et on peut tout de même me faire confiance, à moi. Je ne suis pas le premier venu. S'il y avait eu la moindre possibilité de l'arrêter, il serait déjà sous les verrous. Il y a toujours des gens qui se refusent à se rendre à l'évidence, et un imbécile a même intitulé son article, dans un journal du matin : « On se demande à quoi sert la police. » Il se croit très fort en publiant la liste des cambriolages « classés ». À propos, connaissez-vous Mrs. Carawood ? »

John Morlay le regarda, abasourdi.

« Mrs. Carawood ? Bien sûr que je la connais. C'est... comment dirais-je ? ma cliente.

– Elle est à la tête d'une coquette fortune, dit « Pois Vert ». Ou du moins, il devrait logiquement en être ainsi.

– Qu'est-ce que vous me racontez là ? Est-ce que par hasard vous soupçonneriez Mrs. Carawood d'être une « Chatte » ? »

À sa grande surprise, la réponse de « Pois Vert » ne fut pas une dénégation catégorique.

« Le fait est qu'elle a beaucoup d'argent, plus que n'en peut rapporter le commerce des robes à bon marché. Elle doit avoir un « violon d'Ingres » plus lucratif.

– Vous ne voulez tout de même pas insinuer que ce violon d'Ingres soit la cambriole ! protesta John indigné.

– Je n'insinue rien. Seulement, il me semble tout de même bizarre qu'elle se rende à Anvers deux fois par an. La respectable ville d'Anvers n'a jamais passé pour le centre de la mode, par contre elle a toujours été la capitale des diamantaires.

– Vous divaguez, mon vieux Pickles, dit John. Je ne sais pas si Mrs. Carawood fait des voyages à Anvers, mais s'il en est ainsi, c'est qu'elle a sans doute d'excellentes raisons pour cela. Vos soupçons sont tout simplement grotesques.

– Ce ne sont pas des soupçons, répondit l'inspecteur de Scotland Yard avec dignité, mais une simple hypothèse, un produit spontané de mes ondes cérébrales. Vous oubliez, John, que c'est par de tels traits fulgurants que se manifeste le véritable génie. Évidemment Mrs. Carawood ne correspond pas à l'idée que l'on se fait couramment d'un cambrioleur. Et puis après ? Le malfaiteur le plus endurci que j'ai rencontré au cours de ma carrière, déjà longue, était une criminelle, une jeune femme blonde au regard angélique, qui empoisonna d'abord son frère, puis son mari, et s'embarqua ensuite pour l'Argentine sans même être inquiétée. Les apparences, mon vieux John… Mrs. Carawood n'est, aux yeux du monde entier, que l'active directrice de plusieurs maisons de confection. Elle vit simplement, avec un petit imbécile nommé Herman qui est en quelque sorte

son fils adoptif… Mais à propos, il serait curieux de découvrir comment elle est arrivée à mettre la main sur la Comtesse Fioli.

– « Mettre la main » ? s'indigna John. Mais elle est sa tutrice, voyons. C'est la mère de Marie Fioli qui l'a confiée à cette femme. »

« Pois Vert » prit un air dubitatif.

« Tout cela ne m'intéresse pas, dit-il, néanmoins avouez que c'est assez bizarre. La jeune comtesse est d'ailleurs fort gentille, je pense que vous ne me contredirez pas à en juger par la façon dont vous la regardiez l'autre jour, à la gare de Paddington.

– Vous y étiez aussi ? s'étonna John.

– Je suis partout et nulle part, déclara « Pois Vert » avec emphase. La maison d'Ascot coûtera à Mrs. Carawood quelques billets par mois, pour ne rien dire du prix d'achat.

– Mais pour revenir à cette histoire de cambriolage, dit John, avez-vous un indice quelconque ?

– J'ai plus qu'un indice, j'ai une piste, fit l'inspecteur. Mais je me garde bien d'aller le crier sur les toits. Si mon instinct ne me trompe pas, la chose est si simple que personne n'y pensera. »

Il eut un sourire plein de fatuité. Voir « Pois Vert » sourire était un spectacle si rare que John Morlay le dévisagea avec stupéfaction.

« Vous allez à cette petite fête ? demanda sans transition le sous-inspecteur.

– Quelle fête ?

– Mais à Ascot, voyons. On va y pendre la crémaillère. Vous êtes sur la liste des invités.

– Comment diable pouvez-vous le savoir ?

– Croyez-vous donc qu'il se passe beaucoup de choses sans que je le sache ? »

Le lendemain matin, John reçut un coup de téléphone de Mrs. Carawood. Elle lui demandait de les accompagner, sa pupille et elle, à Ascot. Le jeune homme apprit par la même occasion qu'une petite fête serait en effet donnée dans la villa, le dernier samedi avant l'inauguration des courses d'Ascot.

John prit donc rendez-vous avec les deux dames et celles-ci l'entraînèrent dans un grand magasin où il dut se résigner à assister au choix de la porcelaine et autres ustensiles de ménage. John remarqua avec plaisir que Mrs. Carawood ne lésinait pas sur le prix et qu'elle tenait volontiers compte des goûts et des préférences de sa pupille.

Entre deux achats, le groupe rencontra « par hasard » Julian Lester. Le jeune homme déclara qu'il quittait à l'instant son éditeur et John se rappela en effet que Lester avait entrepris, quelque temps auparavant, d'écrire un ouvrage sur un sujet un peu particulier qu'il ne se rappelait plus exactement.

Si John faisait assez piètre figure en tant que conseiller des dames au cours de leurs graves décisions, Julian, lui, semblait tout à fait dans son élément. Il était suffisamment efféminé pour éprouver un réel plaisir à fouiller parmi les objets proposés à la convoitise des acheteuses, et suffisamment esthète pour prendre l'initiative du choix. Dès lors, John Morlay ne fut plus qu'une ombre muette et docile. Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'il put enfin prendre congé du groupe, à l'heure du lunch. Marie avait bien tenté de l'emmener avec eux, mais il avait refusé net.

Au club où il alla déjeuner, John rencontra l'éditeur de Julian.

« Vous êtes sur le point de sortir l'œuvre de Mr. Lester ? demanda John.

– L'œuvre, c'est beaucoup dire. J'ai l'impression que l'auteur en est à la dixième page de son manuscrit. Entre nous soit dit, cette affaire lui coûtera cher. Il a déjà dépensé plus d'argent à recueillir sa documentation qu'il ne pourra jamais en retirer de son livre.

– Mais quel en est au juste le sujet ? L'histoire de la mode ?

– Que le diable m'emporte si je le sais moi-même. Cela a commencé par être une histoire des châteaux anglais. La dernière fois il m'a parlé de ses découvertes renversantes concernant des donjons, et je crois même qu'il s'intéresse tout spécialement aux prisons médiévales. À vrai dire, je ne lui demande pas trop de renseignements, puisque, de son côté, il ne me demande pas d'argent. Discrétion pour discrétion, hé ! hé !

– Pourtant, il en aurait besoin d'argent, suggéra John.

– Vous voulez rire ! répliqua l'éditeur. Mr. Lester ne vit pas, heureusement pour lui, sur ses droits d'auteur. Il est riche, encore qu'affreusement avare. Dans le dernier krach de la bourse américaine, il n'a pas perdu moins de trente mille livres. Or, je n'ai pas besoin de vous dire que pour se permettre le luxe de perdre pareille somme, il faut posséder une belle fortune. D'ailleurs, si celle-ci est un peu exsangue, Lester fera le nécessaire pour lui rendre des couleurs. Il paraît qu'il va épouser une jeune fille avec dot et très belle par-dessus le marché. Êtes-vous au courant ?

– Non, grogna John. Je connais bien une jeune fille très belle avec dot, mais ce n'est pas Lester qui va l'épouser.

– Dans ce cas, ce n'est pas la même », conclut l'éditeur.

John Morlay devait avoir une nouvelle preuve de l'avarice de Julian Lester quelques jours plus tard. C'était le samedi, date

à laquelle Marie Fioli devait pendre la crémaillère de sa villa d'Ascot, en compagnie de quelques amis. Julian vint le voir le matin à son bureau, arborant un costume flambant neuf.

« Vous m'emmenez à Ascot ? dit-il. Mon chauffeur a deux jours de congé par semaine, le samedi et le dimanche. En échange de cette faveur, il se contente de la moitié des gages habituels. Et un homme dans ma position n'a pas le droit d'hésiter. Bref, je viens vous demander l'hospitalité dans votre Ford. Cela ne vous coûtera rien, et moi, cela m'épargnera le prix de la course. »

Quelques minutes plus tard, ils prenaient place dans la Ford du détective.

« Pour pouvoir sortir mon livre, je suis obligé d'économiser sur les bouts de chandelles, soupira Julian tout en se calant confortablement sur les coussins.

– Le livre sur les donjons ? demanda John avec un sourire imperceptible.

– Je vois que Kent ne sait pas tenir sa langue. Non, il n'y est pas question de donjons, mais il n'en sera pas moins intéressant pour cela. La postérité me saura gré de cet ouvrage de valeur. »

Un embouteillage, qui réclama toute l'attention du conducteur, interrompit leur conversation pendant quelques minutes. Puis Julian reprit :

« Dommage que vous ayez repoussé mon offre. J'avais compté sur vous comme sur un frère. Peut-être votre aide aurait-elle été tout à fait inutile et Mrs. Carawood est-elle la personne la plus sincère du monde, mais j'aurais préféré en avoir une preuve formelle. Remarquez bien que ce n'est pas pour son argent que je vais épouser Marie.

– Vous ne l’épouserez pas le moins du monde, marmonna John, de fort mauvaise humeur. Ne vous faites pas d’illusions sur les sentiments que vous lui inspirez et contentez-vous de vos succès littéraires. »

Pour toute réponse, Julian eut le sourire indulgent de quelqu’un qui est sûr de son fait.

L’aménagement intérieur de la villa d’Ascot correspondait bien à son aspect extérieur. Les pièces, sauf le salon, étaient de dimensions extrêmement réduites. Marie reçut les deux visiteurs avec beaucoup de gentillesse et de cordialité. Son nouveau rôle de châtelaine lui conférait, aux yeux de John, un charme insoupçonné. Sa maison semblait l’amuser comme un jouet neuf. Avec une fierté légitime, elle fit visiter aux jeunes gens tout ce qui était digne d’être vu dans ce royaume de poupée, y compris la cuisine avec son installation moderne.

« Et je vais avoir un jardin superbe ! conclut-elle avec orgueil.

– Vous habiterez cette maison… toute seule ? » demanda John calmement.

Le visage de la jeune fille s’assombrit et John regretta aussitôt sa question.

« Je ne sais pas… J’en ai parlé ce matin à Mrs. Carawood, mais elle est d’avis que je ne devrais venir ici que pour la belle saison. Évidemment, il faut que j’apprenne un métier…

– Mrs. Carawood partage-t-elle votre opinion ? demanda John.

– Oh ! elle ne veut pas en entendre parler. Il paraît que je n’ai pas besoin de travailler. »

Ils passèrent sur un petit balcon qui donnait sur le jardin, et, au-delà, à travers une trouée dans le bois de sapins qui bordait l’autre côté du sentier, sur des champs s’étendant à perte de

vue. L'air était vivifiant, tout saturé de l'odeur balsamique de la résine et de l'herbe fraîchement coupée.

« Évidemment, le cadre est enchanteur, dit John, mais vous auriez tort de vous contenter de ce doux farniente. Vous êtes faite pour une existence plus active. »

La jeune fille poussa un léger soupir.

« Je sais et j'envisage plusieurs choses. Mais j'hésite. Pourriez-vous me conseiller ?

– Mon Dieu, il y a bien des métiers qui s'offrent à vous. Par exemple, vous pourriez aider Mrs. Carawood dans son commerce, apprendre la couture…

– Je le lui ai proposé, mais cela l'a scandalisée. Non, je crois que Mrs. Carawood n'admettrait qu'une seule solution : me marier. Qu'en pensez-vous ? »

À ce moment, Mrs. Carawood introduisit Julian, dispensant John de répondre à cette question embarrassante.

Comme à son habitude, Julian semblait la mode et le chic faits homme… Sa chemise de soie blanche était éblouissante et son smoking de drap blanc était l'œuvre d'un grand artiste. À côté de lui, John se sentait toujours un peu gauche et débraillé. D'habitude, cette sensation ne lui était pas désagréable, car elle lui donnait l'impression de faire figure de bohème, mais ce jour-là, il en éprouva comme un sentiment d'infériorité.

La conversation de Julian était un peu comme sa mise : brillante, irréprochable, mais sans originalité. Il connaissait le tout-Londres et contait volontiers des anecdotes et des bons mots à propos de vedettes de la vie mondaine.

Pendant le repas, il ne resta à John Morlay d'autre parti que de se taire. C'est ce qu'il fit, d'assez mauvaise grâce d'ailleurs. Mrs. Carawood, consciente de son manque d'éducation, trouva également plus prudent de se contenter de

répondre par monosyllabes, si bien que Julian et Marie furent les seuls à faire les frais de la conversation.

John décida cependant d'éclairer un point qui l'intriguait depuis sa dernière conversation avec « Pois Vert ». Rompant son mutisme, il se mit à parler de la récente Exposition Internationale qui avait eu lieu à Bruxelles, puis des autres grandes villes belges.

« Connaissez-vous Anvers, Mrs. Carawood ? » demanda-t-il.

Elle sembla hésiter un instant, puis répondit :

« Oui, j'y suis allée plusieurs fois.

– Tu es allée à Anvers, Nounou ? fit Marie, étonnée.

– Oui, ma chérie, c'étaient des voyages d'affaires, naturellement. Il y a là une maison de confection qui vend en gros d'excellentes copies des modèles parisiens, à des prix vraiment raisonnables.

– Voilà qui est bien curieux, observa Julian avec candeur, Anvers faisant concurrence à la Ville-Lumière pour la mode !

– Il ne s'agit pas de faire concurrence à Paris, répliqua Mrs. Carawood un peu troublée, mais de s'inspirer de ses créations. »

La conversation se mit à languir. Les têtes de Julian et de Marie s'étaient rapprochées. Ils se parlaient maintenant à voix basse, d'une façon très intime. John Morlay cessa soudain de s'intéresser à Mrs. Carawood et à ses mystérieux voyages en Belgique.

Enfin, la jeune fille leva la tête et se tournant vers sa tutrice :

« Nounou, puis-je accepter un cadeau de Julian ? »

Mrs. Carawood fronça les sourcils.

« Cela dépend… commença-t-elle en lançant à Julian un regard que John trouva peu amical.

– Il s'agit d'une bague, reprit Marie. Oh ! c'est un bijou tout à fait modeste. Je l'ai vu l'autre jour dans une Vitrine de Bond Street, chez Cratcher's – vous savez, là où il y a eu un cambriolage – et j'ai dit à Julian qu'elle me plaisait beaucoup.

– À vrai dire, observa Mrs. Carawood, il n'y a guère de motifs en ce moment de faire des présents à Marie. Sa fête a eu lieu il y a trois mois…

– Elle n'aurait pas pu porter ce bijou à la pension », objecta Julian.

La vieille dame regarda John comme pour l'appeler à son aide. Mais celui-ci jugea qu'il n'avait aucun titre à intervenir dans le débat.

« Si vous voulez connaître mon avis… balbutia Mrs. Carawood, je n'aime pas beaucoup que les jeunes filles portent des bijoux… Mais évidemment, si c'est une bague sans prétention…

– Rassure-toi, Nounou, ce ne sera pas une bague de fiançailles, dit la jeune fille en riant. Julian, je vous permets de prendre la mesure. »

Et elle présenta son annulaire au jeune homme.

« J'adore les émeraudes, dit-elle encore.

– Oh ! ce n'est pas une émeraude véritable, fit Julian d'un ton d'excuse.

– C'est donc, cette fois, une copie des chefs-d'œuvre d'Anvers, observa John. Vous pourrez l'accepter sans scrupules, Mademoiselle Fioli, les copies ne sont pas ruineuses, n'est-ce pas, Mrs. Carawood ? »

Julian lança à son ami un regard foudroyant.

« Comme c'est drôle », dit-il en se forçant à sourire.

CHAPITRE X

Le séjour de John à la villa d'Ascot fut interrompu par un télégramme de New York. Il s'agissait d'une affaire importante qui rendait nécessaire son retour immédiat à Londres. Il promit de retourner à Ascot le samedi matin, mais son travail le retint dans la capitale jusqu'à une heure très avancée de l'après-midi, et lorsqu'il l'eut terminé il jugea qu'il était trop tard pour partir.

Rester seul pour la soirée du samedi est une terrible épreuve à Londres. Aussi John téléphona-t-il à l'inspecteur Pickles qui était de garde à Scotland Yard. Le policier l'invita à venir lui rendre visite à son bureau et John accepta.

Le détective trouva son ami en bras de chemise, occupé à disposer des cartes sur sa table de travail. John crut d'abord qu'il faisait une réussite, mais en s'approchant il vit que ce qu'il avait pris pour des cartes à jouer étaient des photographies. La plupart de celles-ci représentaient des hommes à l'aspect rébarbatif. C'est que le photographe attaché à la prison possède l'art de saisir l'aspect farouche de la physionomie la plus falote.

« Une belle collection de cambrioleurs, hein ? dit l'inspecteur. Celui-ci, fit-il en désignant un portrait, est titulaire de six condamnations. Il est à l'ombre en ce moment.

– Vous cherchez toujours le « Chat solitaire » ? demanda John.

« Pois Vert » acquiesça de la tête.

« Oui, je le recherche ainsi que son receleur. Ce dernier personnage a également droit à notre curiosité. Scotland Yard possède la liste des principaux receleurs du Royaume-Uni. Malheureusement, les preuves manquent contre la plupart d'entre eux, et d'ailleurs il est peut-être plus politique de les laisser en liberté. Il y en a qui s'en doutent et ils en concluent qu'ils sont si utiles à la police qu'ils ne risquent rien. Ce qui est absolument idiot. »

John Morlay n'était pas au courant de toutes ces combinaisons de la police.

« Dans quelle classe de la population se recrutent les receleurs ? demanda-t-il, désireux de s'instruire. Ce sont sans doute des commerçants…

– Oui, quelques joailliers s'occupent du recel, déclara « Pois Vert », deux ou trois possèdent des boutiques fort achalandées et sont même honorablement connus. Ils mènent une double existence, comme on dit. Mais il y en a d'autres… Ainsi je connais une personne qui est dans la confection… »

John éclata de rire.

« Alors maintenant, c'est une receleuse ?

– Je ne parle pas de Mrs. Carawood, fit l'inspecteur Pickles, froissé. Mais à propos, nous avons fait une enquête sur ses voyages à Anvers. Elle y va pour y acheter des robes et des tissus. La douane l'a confirmé. »

Il ramassa les photographies et les glissa dans un élastique.

« Dans ce cas, vous ne la soupçonnez plus ? demanda John Morlay.

– Plus que jamais ! » fit Pickles, énigmatique.

Il consulta sa montre et pressa un bouton sur son bureau.

« On viendra me relayer dans dix minutes. Voulez-vous voir à l'œuvre un véritable policier et quand je dis « véritable », j'entends un « limier hors de pair ».

– Autrement dit, l'inspecteur Pickles, précisa John Morlay.

– Précisément. »

En réponse au coup de sonnette, un agent de service entra et Pickles lui remit le paquet de photographies. Après quoi, le sous-inspecteur téléphona à quelqu'un qu'il appelait Arty et qui devait être son collègue chargé de le relayer. Enfin, il décrocha son pardessus pendu à la patère, prit son chapeau, et ils sortirent tous deux dans le brouillard épais qui régnait sur les quais de la Tamise.

« Le mystère Carawood ne tardera pas à être éclairci, déclara Pickles, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'ouest. Le jeune homme qui lui sert de factotum est un simple d'esprit, mais un honnête garçon. Fenner, qui depuis quelque temps est l'habitué de la maison, ressemble à ces chiens qui aboient beaucoup mais ne mordent jamais. Ne trouvez-vous pas curieux que la tutrice d'une comtesse s'entoure exclusivement de gens de cette catégorie ?

– Où allons-nous ? demanda John sans daigner répondre à la question purement rhétorique de son compagnon.

– Nous allons à Penton Street. Je vais essayer de faire parler un peu le jeune homme.

– Je vous accompagnerai jusqu'à la porte, déclara John, mais je crains fort de n'avoir point l'occasion de voir ce soir à l'œuvre l'as de la police. Je ne pourrais me résoudre à assister à cet interrogatoire.

– Oh ! je ne compte pas beaucoup sur cette conversation, car le jeune homme se tiendra certainement sur ses gardes. Néanmoins, il pourrait trahir des détails susceptibles de

m’aiguiller. Je crois qu’il sait plus de choses sur sa patronne qu’il n’a bien voulu le reconnaître jusqu’à présent.

– Vous lui avez déjà parlé ? demanda John étonné.

– Une demi-douzaine de fois », admit « Pois Vert ».

John Morlay n’avait pas soupçonné jusque-là que Mrs. Carawood pût intéresser à ce point Scotland Yard. Mais il se dit que cette respectable institution s’amusait souvent à se faire la main en menant des enquêtes sur des personnes innocentes comme des nouveau-nés.

La nuit était déjà tombée quand ils arrivèrent à Penton Street. La rue était à peu près déserte. Ils s’arrêtèrent en face du magasin.

« Je crois que je vais vous laisser à vos passionnantes investigations et que je vais rentrer chez moi, dit John. De toute façon ce jeune homme ne vous révélera rien de sensationnel sur Mrs. Carawood. »

« Pois Vert » s’apprêtait à traverser la rue quand une petite voiture surgit du tournant et vint stopper devant le magasin. Une femme en descendit dans laquelle John Morlay reconnut immédiatement Mrs. Carawood. Un coup d’œil lui apprit qu’il n’y avait pas de chauffeur au volant.

« Tiens ! Tiens ! fit « Pois Vert », elle a une voiture et la conduit elle-même. C’est intéressant ! »

La femme se dirigea vers une porte latérale qu’Herman vint lui ouvrir. Le jeune homme sortit, monta dans la voiture et débraya.

« Et voilà pour votre entretien intime avec Herman », dit John railleur.

En lui-même, John n’en revenait pas. Mrs. Carawood, qu’il avait laissée à Ascot où, logiquement, elle devait encore se trou-

ver, circulait en voiture en plein Londres. Et cette auto ? Sans doute la gardait-elle dans quelque garage des faubourgs. Marie en ignorait certainement l'existence.

Un quart d'heure s'écoula ; Herman ne revenait toujours pas. « Pois Vert » était sur le point d'exprimer son étonnement quand il vit la porte dérobée s'ouvrir et une femme en sortir, après avoir soigneusement inspecté la rue à droite et à gauche. Elle n'avait pas dû apercevoir les deux témoins de la scène grâce au clair de lune qui inondait le trottoir du magasin, laissant l'autre dans l'ombre.

John la contemplait, ahuri.

Un quart d'heure auparavant, il avait vu entrer dans le magasin une personne bien mise. Or, celle qui en sortait était vêtue comme une mendiante, d'une jupe loqueteuse balayant le trottoir et d'un misérable caraco, la tête enveloppée d'une sorte de coiffe.

La femme se dirigea d'un pas rapide vers le tournant de la rue et bientôt disparut.

« Eh bien, qu'en dites-vous ? demanda « Pois Vert ». Enfoncés, les romans d'aventures ! À moins qu'elle ne se rende à un bal masqué déguisée en chiffonnière ? »

John hochait la tête sans mot dire.

« Eh bien, mon cher, êtes-vous toujours décidé à rentrer vous coucher ?

– Non, grogna le détective. Je vous accompagne. »

À leur tour, les deux hommes s'engagèrent dans la rue étroite que la femme venait d'emprunter. Grâce au double éclairage de la lune et des réverbères ils purent, de loin, examiner en détail son étrange costume.

« Elle présente tous les signes extérieurs d'une personne qui s'apprête à passer la nuit sous les ponts ou dans les couloirs du métropolitain. »

Ayant débouché dans une artère plus large, la femme héla un taxi. Celui-ci était déjà hors de vue quand les deux amis en trouvèrent un autre. Ils rejoignirent le premier au niveau de Hyde Park Corner, et le suivirent le long de Piccadilly. Arrivé dans le faubourg de Rotherhithe, le taxi de Mrs. Carawood s'arrêta. La voyageuse régla sa course et s'engagea dans une ruelle étroite pour s'engouffrer enfin dans une des maisons qui la bordaient.

Qualifier cette rue de coupe-gorge et cette maison de sordide masure eût certainement exagéré. C'était une de ces impasses misérables qui s'intitulent quelquefois « villas » et les maisons, de dimensions très modestes, étaient des habitations ouvrières du type courant. Celle dans laquelle Mrs. Carawood était entrée portait le numéro 17, détail que l'inspecteur de Scotland Yard nota scrupuleusement.

Revenus sur leurs pas, les deux hommes découvrirent que le taxi qui avait amené Mrs. Carawood, après avoir contourné un pâté de maisons, était venu stopper du côté opposé de la rue. Mais un autre détail encore sollicita leur attention. Juste derrière le taxi stationnait une splendide limousine.

« À qui appartient cette voiture ? demanda « Pois Vert » au chauffeur.

– À Sir George Horbin. »

Sir George Horbin était un médecin bien connu à Londres. « Pois Vert » poursuivit son interrogatoire.

– Que fait-il dans ce quartier ?

– Il est venu voir un malade », répondit le chauffeur d'un ton négligent.

Soudain, il jeta le bout de sa cigarette, sauta de son siège et ouvrit la portière. Un homme venait de s'approcher de la voiture.

« À la maison ! lança-t-il au chauffeur en s'enfonçant dans l'auto.

– Ils se paient de bons toubibs, à Rotherhithe », observa « Pois Vert ».

Il jeta un regard alentour, essayant de se rappeler s'il n'y avait pas un hôpital ou un dispensaire quelconque dans les environs, mais selon toute apparence cette partie de Londres était dépourvue de toute institution sanitaire de ce genre.

Ils retournèrent à l'impasse juste à temps pour voir Mrs. Carawood surgir du n° 17. Elle s'arrêta un instant pour parler à un homme, puis se dirigea à pas pressés vers la rue où le taxi l'attendait.

John Morlay et l'inspecteur Pickles raccompagnèrent Mrs. Carawood à son magasin de Penton Street, et se mirent à faire le guet après qu'elle fût rentrée.

Leur attente ne devait pas se prolonger. Au bout de dix minutes Mrs. Carawood sortit de nouveau, ayant revêtu sa mise habituelle. Herman venait justement d'arriver au volant de la petite voiture.

« Le garage ne doit pas être bien loin, observa « Pois Vert ». Le jeune homme a attendu qu'elle lui téléphone. J'ai l'impression qu'il n'est pas au courant de tous ces déguisements. »

Ils attendirent que l'auto emportant Mrs. Carawood eût disparu.

« J'ai changé d'avis, déclara « Pois Vert ». Je ne parlerai pas ce soir à Herman. Je préfère me rendre à Rotherhithe, et si je ne résous pas l'énigme de la dame en haillons, je donnerai ma

démission à Scotland Yard et je me mettrai à écrire des romans policiers. »

John se rendit à Ascot dès le mardi matin. C'était l'ouverture des courses. Il savait que Mrs. Carawood avait retenu une loge et avait pris soin d'adopter une mise de circonstance complétée par un chapeau haut de forme dont il n'était pas peu fier.

Jusqu'au moment où il se trouva en face de Julian Lester, John Morlay crut avoir atteint au sommet de l'élégance. Mais un coup d'œil sur son ami lui suffit pour revenir sur cette flatteuse appréciation.

« Regardez-le comme il est chic ! dit Marie. Depuis deux heures je ne me lasse pas de le contempler. L'art de s'habiller n'a pas de secrets pour lui !

– Je suis tout à fait de votre avis », dit John Morlay.

Julian accueillit les compliments avec beaucoup de dignité.

Quand ils furent seuls, Julian apprit à son ami que, pendant son séjour à Ascot, il était parvenu à une « entente » avec Marie.

« Autrement dit, vous êtes fiancés ? demanda John.

– Pas tout à fait, fit Julian. Par « entente » je veux dire seulement que notre attitude vis-à-vis des principaux problèmes de la vie est la même.

– Hmmmm ! » fit John.

Et se rappelant son aventure de la nuit de samedi :

« Mrs. Carawood était-elle allée en ville ?

– Non. Elle est seulement allée voir une fois des amis qui habitent quelque part par ici. »

Puis, il revint au sujet qui le préoccupait :

« Je vous assure que la situation est très sérieuse, pour Marie s'entend. Savez-vous que la pauvre enfant ignore absolument si elle a de l'argent et où il est placé. Elle se figure même être pauvre et vivre de la charité de son ancienne nourrice.

– Et si cela était ! fit John. Pourquoi vous préoccupez-vous tellement de sa fortune ? Vous êtes assez riche pour deux. »

Julian sursauta.

« Riche, moi ? Je ne possède rien. Ceux qui m'attribuent de la fortune se trompent lourdement. »

Sa voix tremblait. On eût dit qu'il voyait une insulte dans toute allusion à sa richesse.

« Du diable si je vous comprends ! dit John. Enfin peu m'importe que vous soyez Crésus ou Job. En quoi consiste donc cette fameuse « entente » entre vous et Marie ?

– Ce n'est pas la peine de prendre ce ton moqueur, John. Nous avons beaucoup de points communs… des affinités… »

John éclata d'un rire sonore.

« Qu'y a-t-il de risible dans ce que je viens de dire ?

– Dans ce que vous venez de dire, rien, mais dans votre conduite beaucoup. Puisque vous êtes décidé à épouser Marie, pourquoi n'allez-vous pas trouver Mrs. Carawood pour lui demander de vous renseigner exactement sur l'importance de la dot de sa pupille ?

– Je ne vous aurais pas cru si trivial », dit Julian en poussant un soupir.

Si John s'était promis de tirer beaucoup de plaisir de ces journées passées à Ascot, il dut vite déchanter. Certes, Ascot à l'époque des courses offre un spectacle brillant, avec sa foule

élégante, et les émotions ne manquent pas pendant les rencontres hippiques, mais la présence de Julian parvenait à tout gâter. Très versé dans les questions du turf, il jouait volontiers les mentors auprès des deux dames. Il était membre du Jockey-Club et, en cette qualité, il arborait un brassard qui lui donnait le droit de pénétrer dans l'Enceinte Royale, partie réservée du pesage. Et Julian accomplit le miracle de se procurer un brassard pareil pour Marie, dès le deuxième jour des courses.

John Morlay n'appréciait pas beaucoup ce genre de privilèges et le spectacle du champ des courses, vu de sa place de simple mortel, ne lui paraissait pas moins attrayant que contemplé de l'enceinte du Jockey-Club. Avec quelques démarches, il aurait pu, lui aussi, accéder à cette dignité, mais il ne s'en était jamais donné la peine.

John ne se faisait pas d'illusions sur la nature de l'intérêt que Julian portait à Marie Fioli. Il le savait cupide et extrêmement sensible à l'attrait de l'argent.

Le jeudi soir, Marie dit à John :

« Julian vient de partir pour Londres. Il m'a laissé son présent, mais je n'ouvrirai pas le paquet avant demain, date présumée de mon anniversaire.

– Ah ! dit John. La bague avec la simili-émeraude !

– Vous êtes méchant de vous moquer de Julian. Je suis persuadée que tout ce qu'il choisit est toujours très beau. Il a un goût parfait. Pauvre Nounou ! Je lui fais de la peine en acceptant ce cadeau. Elle serait heureuse si le paquet disparaissait par miracle. Pourtant, Julian est si gentil que je ne voudrais pas non plus le peiner.

– Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas, Marie ?

– Oh ! c'est un charmant garçon. Je m'amuse follement en sa compagnie, et il sera certainement un époux idéal. Tenez,

cette bague, par exemple, je l'avais remarquée dans une vitrine de Bond Street, et il se précipite pour me l'offrir. À propos, cette boutique a été cambriolée depuis. Vous savez peut-être ce que les voleurs ont emporté ?

– Très exactement, répondit John. Un saphir de forme allongée entouré de quatre diamants, qui vaut deux mille livres. Un détective doit savoir bien des choses.

– C'est un métier passionnant, n'est-ce pas ? demanda Marie.

– Que non ! fit John en riant. Du moins, mon travail est le plus fastidieux que l'on puisse imaginer. Mais je vais vous présenter un vrai détective, l'inspecteur Pickles, mieux connu sous le nom de « Pois Vert ». Il est le plus solide pilier de Scotland Yard, du moins c'est ce qu'il prétend… »

CHAPITRE XI

Mrs. Carawood sembla soulagée après le départ de Julian et manifesta, au cours du dîner, une gaieté inaccoutumée. Ce jour-là, elle s'était hasardée à parier sur un cheval et avait gagné.

« J'ai été bien conseillée, avoua-t-elle en riant.

– Par qui ? demanda Marie, étonnée.

– Par Fenner. Il est venu aujourd'hui. Et il s'y connaît en chevaux.

– Est-ce cet homme à la cravate rouge et à l'aspect farouche ?

– Oui. C'est un anarchiste et il divise l'humanité en deux catégories : les exploiteurs et les exploités. »

Il était près d'une heure du matin quand John éteignit la lumière dans sa chambre. L'air était étouffant. Les nuages s'étaient accumulés pendant la soirée et quelques ondées étaient déjà tombées depuis le coucher du soleil. Un coup de tonnerre lointain lui parvint.

John avait le sommeil léger et l'orage menaçant suffisait à le maintenir éveillé. De temps en temps, un éclair venait illuminer la chambre d'une lumière crue.

John se leva, écarta les rideaux et regarda dehors. La pluie tombait à torrents. Un ruban de lumière traversa le ciel et aussitôt un coup de tonnerre secoua la maison. Instinctivement, John recula. La foudre avait dû tomber tout près, car l'éclair et le grondement du tonnerre avaient été presque simultanés.

John jeta un regard sur sa montre. Il était deux heures un quart et il n'éprouvait encore aucune envie de dormir. En dépit de la fenêtre ouverte, l'air était presque stagnant dans la chambre. Il alla ouvrir la porte pour créer un courant d'air, mais à ce moment un cri déchira le silence. Ce cri – un cri d'effroi – venait de la chambre de Marie.

John hésita. Que devait-il faire ? La jeune fille avait dû être réveillée par l'orage et elle avait eu peur. Debout au seuil du couloir, il ne savait quel parti prendre, quand la porte de Marie s'ouvrit toute grande.

« John !... Nounou !... Qui est-ce ?

– C'est moi, dit John qui s'approchait ayant enfilé un peignoir. Que se passe-t-il ? Vous avez peur de l'orage ?...

– J'ai peur... dit la jeune fille tremblante, mais pas de l'orage. »

Mrs. Carawood survint.

« Qu'avez-vous, ma chérie ?

– Quelqu'un est venu dans ma chambre... Un homme : il est entré par le balcon, la fenêtre était ouverte. J'ai crié : « Qui est là ? » et il a disparu.

– Il n'a rien emporté ? » demanda John.

La jeune fille venait d'allumer l'électricité et il vit qu'elle était pâle comme un linge.

« Je ne sais pas, dit-elle, en s'efforçant de sourire. Mais même s'il est parti les mains vides, mon visiteur m'a volé mon sommeil… et ma confiance dans les détectives. »

Cependant John était entré dans la chambre et l'inspectait attentivement. Marie imita son exemple. Tout à coup elle poussa un cri.

« La bague ! Je ne trouve plus ma bague ! »

Elle regarda sous la table de toilette, mais le petit écrin rouge qui contenait le présent de Julian avait effectivement disparu.

« Où l'aviez-vous mis ? demanda John.

– Ici, fit-elle en désignant un coin de la table.

– En êtes-vous sûre, ma chérie ? demanda Mrs. Carawood.

– Absolument, et l'écrin y était encore à une heure et demie.

– Comment ? s'étonna la vieille dame. Vous êtes allée vous coucher à onze heures !

– C'est vrai, mais je ne pouvais pas m'endormir… »

La visite du cambrioleur l'avait bouleversée et elle avait peine à dominer ses nerfs.

« Seriez-vous capable de reconnaître le cambrioleur ? » demanda John.

La jeune fille secoua la tête.

John passa sur le balcon. Une échelle était placée contre la balustrade. Mrs. Carawood, qui avait suivi le détective, la poussa brusquement, et l'échelle s'écroula.

« Ils ont dû bien étudier les lieux, dit-elle. Cette échelle se trouve d'habitude derrière la baraque du jardinier. Pour l'avoir trouvée, il faut que les cambrioleurs aient connu les habitudes de la maison. »

La vieille femme était encore plus impressionnée que sa pupille par cette visite nocturne.

« Je me demande ce qu'ils sont venus chercher ici, dit la jeune fille. Ils ne pouvaient raisonnablement espérer trouver des bijoux de prix dans cette maison…

– N'y pensons plus, fit Mrs. Carawood. Je crois que l'orage est fini. Je vais faire du café. Julian ne sera certainement pas content quand il apprendra le sort de son cadeau. Bien qu'à vrai dire, d'après sa description, il ne semble pas que ce soit une bague de très grande valeur.

– Il faut que je la retrouve, dit Marie avec obstination. Il le faut !

– Je me demande comment vous comptez vous y prendre pour amener le cambrioleur à vous restituer votre bien.

– Il faut que je trouve un moyen… fit-elle songeuse. Savez-vous à quoi je pense ? J'ai l'impression qu'en ouvrant l'écrin, et en voyant l'inscription sur la bague, le cambrioleur se laissera attendrir et qu'il me la rapportera. Parfaitement ! je ne serais même pas très étonnée si nous la retrouvions sur cette table même en revenant des courses demain, ou plutôt aujourd'hui… »

L'aube pointait déjà, lorsque chacun regagna sa chambre pour essayer de dormir un peu. John y parvint parfaitement et aurait peut-être rattrapé le sommeil perdu en faisant la grasse matinée s'il n'avait pas été réveillé par un bruit de cailloux lancés contre sa vitre. Il se leva et courut à la fenêtre.

« Cela fait dix minutes que j'essaye de vous tirer de votre lit, lui cria Marie. Pour un détective, vous tenez vraiment trop à votre repos. Descendez tout de suite. »

Dix minutes plus tard, il la rejoignait dans le jardin. La matinée était radieuse, le ciel pur et l'air transparent. La journée s'annonçait comme devant être splendide.

« Faisons un petit tour jusqu'au verger », proposa Marie.

Ce qu'elle appelait le verger était un coin du jardin où pommiers, pruniers et poiriers croissaient serrés les uns contre les autres.

« Le jardinier affirme que cette partie de la propriété est destinée exclusivement aux guêpes. »

Elle glissa son bras sous celui de John et l'entraîna parmi les arbres.

« J'ai une grande faveur à vous demander, John, dit-elle après un long silence.

– C'est accordé, répondit le jeune homme.

– Oubliez tout ce que j'ai dit, cette nuit, à propos de la bague. C'était stupide de ma part de supposer qu'on me la rapporterait. Mais à propos, savez-vous que la châtelaine de Mirflett, dont le domaine se trouve à trois heures d'ici, vient de s'apercevoir qu'on lui a volé son collier de perles, cette nuit ? Ainsi, les cambrioleurs ne se sont pas dérangés spécialement pour moi !

– La police est-elle au courant ? » demanda John.

La jeune fille éclata de rire.

« Quelle marmotte vous faites ! Depuis sept heures du matin, la maison est envahie par des inspecteurs en civil. Nous

avons même eu la visite de votre ami Haricot, ou comment déjà l'appelez-vous ?

– « Pois Vert », ou plutôt l'inspecteur Pickles.

– C'est cela même. Je lui ai donné tous les détails et c'est pendant qu'il prenait des notes qu'on l'a averti du cambriolage de Mirflett.

– Qui s'était chargé d'aller prévenir la police ? »

Marie sembla hésiter un instant.

« Je ne sais pas… Je crois que c'est Mrs. Carawood. Oui, c'est certainement elle. Elle ne s'est pas couchée cette nuit et était en bas à cinq heures. Sans doute a-t-elle mis au courant un policier local qui, de son côté, a téléphoné à Scotland Yard. »

Elle réfléchit un instant, et ajouta d'un ton sérieux :

« Je ne leur ai pas confié mon hypothèse… vous savez, que le cambrioleur me rapporterait ma bague. Promettez-moi de n'en rien dire à personne.

– Bien sur que je n'en parlerai pas, dit John en riant. D'ailleurs, n'était-ce pas une plaisanterie de votre part ? Croyez-vous donc que les cambrioleurs soient sentimentaux au point de se laisser attendrir aussi facilement ?

– Évidemment non, dit la jeune fille pensive. J'ai téléphoné tout à l'heure à Julian pour lui apprendre l'accident. Eh bien, il n'a pas paru le prendre au tragique.

– Et à lui, lui avez-vous fait part de votre naïve supposition ? »

Marie fit oui de la tête.

« Vous êtes une drôle de fille, Marie, dit John.

– Peut-être », dit-elle, le regard perdu dans le vague.

John Morlay eut tout à coup l'impression de voir la jeune fille pour la première fois de sa vie, tant elle lui apparaissait sous un jour nouveau.

« J'ai encore une autre faveur à vous demander, reprit Marie. Ne voudriez-vous pas persuader Mrs. Carawood de ne pas exiger de nos domestiques de m'appeler « Mademoiselle la Comtesse » ? Je sais qu'ils ont reçu l'ordre formel de ne jamais oublier mon titre. Cela m'est insupportable. »

John Morlay lui posa alors une question inattendue :

« Dites-moi franchement si vous aimez Julian Lester.

– Non, je ne l'aime pas, mais il m'amuse… je me plais en sa compagnie. Je pourrais même dire que je l'aime, puisque je dis que j'aime les chiens, les fleurs, les beaux tableaux.

– Et moi ? M'aimez-vous comme on aime les chiens ?

– Non.

– Et que pensez-vous des mariages où l'homme est beaucoup plus âgé que la femme ?

– Cela dépend, dit Marie en riant. Vous prendriez-vous par hasard pour un vieillard ? Quelle coquetterie !… Et si nous allions déjeuner ? Je meurs d'inanition. »

John eût préféré continuer la conversation, mais l'appétit de la jeune fille était un argument sans réplique.

Après le déjeuner, John se mit à la recherche de « Pois Vert » et le découvrit en effet à la cantine du poste de police d'Ascot. Celui-ci est à peu près désert pendant trois cent soixante et un jours par an, mais pendant les quatre autres jours, il est bondé de policiers venus de la capitale pour veiller à l'ordre pendant la période des courses. Le sous-inspecteur Pickles était précisément en train de déguster une canette de bière accompagnée d'un sandwich au fromage.

« Pois Vert » ne fut pas en mesure d'apprendre à son ami autre chose que ce qu'il savait déjà. Deux cambriolages avaient eu lieu au cours de la nuit, les objets volés étaient d'une part un collier de perles, de l'autre la bague de Marie.

« Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils se sont attaqués à la villa de la Comtesse Fioli. Pour moi, il y a eu confusion.

– Croyez-vous que les deux coups soient l'œuvre de la même bande ?

– C'est évident, déclara « Pois Vert ». Nous avons trouvé des empreintes identiques dans le jardin. Le sol était détrempé par la pluie et chaque pas a marqué. La trace est d'ailleurs petite, presque celle d'un pied de femme. En outre le cambrioleur a travaillé avec des gants de coton. Nous en avons retrouvé un au pied de l'échelle. Enfin, nous avons pu établir qu'il se déplace en voiture, puisque le sentier porte la trace des pneus et qu'un témoin affirme avoir vu une auto avec ses phares allumés cette nuit, au coin de la grand-route. Malheureusement, l'imbécile ne s'est pas dérangé pour noter le numéro. D'ailleurs, comme il s'agit sans doute d'une voiture volée, ce détail ne nous aurait probablement pas beaucoup avancé. »

Il leva tout à coup sur John un regard plein de malice.

« Comment va Mrs. Carawood, ce matin ? demanda-t-il.

– Je ne l'ai pas vue, répondit John. Il paraît qu'elle a passé une nuit blanche.

– Hmmm ! Ne vous a-t-elle pas entretenu par hasard de sa randonnée à Rotherhithe ? demanda « Pois Vert ». Vous ne lui avez peut-être pas posé la question.

– Décidément, cette pauvre femme n'a pas le don de vous plaire, constata John.

– Là, vous faites erreur, mon cher. Mrs. Carawood m'inspire de l'admiration.

– En tant que criminelle ? » demanda John, mais l'inspecteur Pickles ne répondit pas, de crainte sans doute de se compromettre par une déclaration trop catégorique.

Une chose était certaine. « Pois Vert » avait une idée derrière la tête et, à une ou deux reprises, il avait même failli trahir son secret. Son besoin de faire admirer ses inégalables dons de déduction était en éternel conflit avec sa prudence. En tout cas, il lui en coûtait de devoir garder pour lui sa « grande idée ».

La petite société de « Little Lodge » alla déjeuner dans un restaurant de l'hippodrome, puis assista aux courses. John n'eut donc pas l'occasion de renouer la conversation du matin. En rentrant dans la villa, John vit Marie saisir un petit colis placé sur la table du hall.

« Quand cela est-il arrivé ? demanda-t-elle à la femme de chambre.

– Avec le courrier de deux heures. »

Marie arracha les papiers et retira un écrin de cuir. Elle l'ouvrit. L'écrin contenait une bague ornée d'un jaspe sanguin bien taillé. John le contempla, abasourdi.

« Eh bien, ne vous l'avais-je pas dit ? s'exclama la jeune fille d'un air triomphant.

– Est-ce bien votre bague ? » demanda John, incrédule.

Elle acquiesça de la tête.

Mrs. Carawood n'en croyait pas ses yeux.

« Ah, chérie ! fit-elle, c'est un véritable miracle. »

L'écrin contenait, outre la bague, une petite feuille de papier portant, tracée d'une écriture maladroite, l'inscription suivante :

« Chère Mademoiselle, navré de vous avoir privé de votre cadeau. »

« Eh bien, tu ne la mets pas ? s'enquit Mrs. Carawood en voyant sa pupille ranger la bague dans l'écrin.

– Non, Nounou, répondit la jeune fille calmement. Elle ne va pas avec ma robe… et je pense que je ne porterai jamais de robe qui aille avec cette bague. »

John prit l'écrin et examina attentivement le bijou. Il l'estima à vingt-cinq livres environ. C'était la reproduction d'une bague vénitienne, soigneusement ciselée et, en somme, de bon goût.

Marie se mit à rire, mais d'un rire nerveux, et saccadé qui donna à réfléchir à l'homme curieux qu'était John Morlay, détective.

CHAPITRE XII

John Morlay retourna ce soir-là à Londres avec la sensation d'agacement qu'éprouvent ceux qui se sont dérangés de loin pour examiner un tableau et qui n'ont pu que l'entrevoir.

Les jours suivants, il eut fort à faire. Ses visites à Ascot l'avaient obligé à remettre à plus tard ses tâches courantes et son travail s'était accumulé. Lundi matin, il se trouvait à son bureau occupé à étudier un dossier quand le valet lui annonça Mrs. Carawood. John la salua comme une vieille amie, lui choisit le fauteuil le plus confortable, tout prêt à entendre le récit des derniers potins des courses d'Ascot.

La vieille dame, elle, ne paraissait pas parfaitement à son aise. Ses mains usées, qu'elle avait posées sur le bureau, s'agitaient sans cesse. Enfin, elle se releva, alla à la fenêtre et contempla un instant la foule des passants d'un air indécis.

John l'avait déjà vue en proie à l'hésitation et comprit que l'affaire qui l'amenait était de nature délicate.

« Je voudrais vous parler de Marie… commença-t-elle enfin. Son avenir m'inspire des soucis.

– À cause du cambriolage ? » demanda John.

Elle secoua énergiquement la tête.

« Oh ! un accident comme celui-là peut arriver à tout le monde. Monsieur Morlay, vous êtes un homme très occupé, n'est-ce pas ?

– Plutôt, répondit John en désignant le courrier qui s'amoncelait sur son bureau.

– Vous… comment dirais-je ?… vous ne pourriez pas consacrer tout votre temps à Marie ? »

Il dut faire un réel effort pour ne pas se déclarer prêt à abandonner toutes ses affaires afin de ne plus quitter la jeune fille d'une semelle.

« Voyez-vous, reprit Mrs. Carawood, en général je n'ai pas confiance dans les hommes, mais je fais exception pour vous. J'ai l'impression que Marie vous est très sympathique. »

Elle scruta son visage comme pour y lire la réponse.

« Oui, avoua John. Mlle Fioli m'est extrêmement sympathique. »

Mrs. Carawood hésita longtemps avant de poser une deuxième question :

« Vous… vous êtes amoureux d'elle ? Ou du moins vous croyez l'aimer ? »

John regarda son interlocutrice droit dans les yeux.

« J'aime Marie. Et je suis assez grand pour voir clair dans mes sentiments. »

Mrs. Carawood respira profondément.

« Elle aussi vous aime… Ou du moins vous lui êtes plus que sympathique… Quant à moi, je n'y verrais pas d'inconvénient, au contraire… Mais il y a tant de choses à prendre en considération. Me croiriez-vous si je vous disais que je n'ai pas dormi

cette nuit, tant je suis préoccupée à son sujet. Que diriez-vous, par exemple, si Marie n'avait pas de dot ?

– Mais rien du tout. Cela n'a aucune importance.

– Et son titre ? Y tenez-vous beaucoup ? »

Il y avait comme un défi dans l'intonation de sa voix.

« Chère Mrs. Carawood, dit John, vous n'ignorez pas que Londres est depuis quelque temps plein de ci-devant duchesses et princesses et je vous dirai franchement que je suis plutôt blasé sur cette question. Je suis très content pour Marie qu'elle puisse s'entendre appeler « Comtesse », mais cela ne m'en impose aucunement. »

Mrs. Carawood poussa un soupir de soulagement.

« Je vous crois », dit-elle.

Pourtant, il était évident que l'indifférence de John à l'égard des titres de noblesse l'avait un peu vexée.

« Vous êtes un gentleman, vous allez dans le monde et vos conceptions sont certainement différentes des miennes, dit-elle. Moi, je ne suis pas très moderne, ni pour les titres ni pour autre chose. Ainsi, Marie ignore naturellement tout de ma démarche. Néanmoins, si elle… acceptait, eh bien… je n'y verrais pas d'inconvénient… »

Il se rendait compte qu'il lui en coûtait de faire le premier pas et il se dit qu'un mobile très sérieux devait l'y avoir poussée. Y avait-il un rapport entre cette démarche et le cambriolage ? Quelques jours auparavant, Mrs. Carawood lui avait affirmé que Marie était trop jeune pour se marier et voilà qu'elle lui choisissait maintenant elle-même un époux.

Malgré son assurance habituelle, John se sentit troublé, et sa voix trembla légèrement, quand il dit :

« Si Marie acceptait de m'épouser, je serais vraiment heureux. Pour la question d'argent, il ne faut pas vous en inquiéter. J'en ai assez.

– Je le sais, Monsieur Morlay, dit Mrs. Carawood précipitamment. J'ai pris des renseignements sur vous. Je connais l'histoire de votre famille, et je pourrais même vous dire exactement à combien se monte votre fortune personnelle. Il y a, à Londres, des agences qui se chargent volontiers de telles enquêtes, ce n'est pas moi qui vous l'apprends. Et dès que j'ai pris la décision que Marie devrait se marier… très prochainement…

– Très prochainement ? répéta John.

– Oh ! ce n'est pas à une semaine près, dit Mrs. Carawood. Mais enfin, du moment qu'on décide quelque chose… À propos, connaissez-vous l'inspecteur Pickles ? C'est un détective, un vrai. Vous savez ce que j'entends par là, ajouta-t-elle en s'apercevant qu'on pouvait voir une allusion désobligeante à John dans ce qu'elle venait de dire. – Enfin, c'est un membre de Scotland Yard.

– Je le connais très bien, en effet, dit John.

– Eh bien, j'ai appris qu'il était venu plusieurs fois dans mon magasin interroger mes employés. Savez-vous ce qu'il peut bien me vouloir ?

– Ne vous inquiétez pas de cela, Mrs. Carawood. Les policiers sont toujours terriblement curieux. C'est une déformation professionnelle. Je crois qu'il voulait simplement connaître le but de vos voyages à Anvers… »

À ce moment, il entendit un petit cri et leva son regard sur Mrs. Carawood. Elle se tenait devant la fenêtre, le visage blême et haletante. John crut un instant qu'elle allait s'évanouir. D'un bond il se trouva auprès d'elle.

« Quoi ? Qu'avez-vous dit ? fit la vieille dame en s'efforçant de se ressaisir. Pourquoi j'allais à Anvers ? Pour acheter des robes, voyons. C'est facile à prouver. Je tiens ma correspondance à leur disposition.

– Vous ne vous sentez pas bien ? demanda John.

– Oh ! ce n'est rien. Je suis sujette à ces sortes de malaises. »

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, encore toute tremblante. John passa dans le petit cabinet attenant à son bureau, remplit d'eau un verre et le lui apporta. Elle but avidement et lui sourit avec gratitude.

« Oh ! excusez-moi ! Ce n'est vraiment rien. Puis-je rester encore quelques minutes ici… le temps de me remettre tout à fait ? Y a-t-il une autre sortie du bureau… une porte de derrière ?

– Oui, fit John, vivement surpris.

– Je voudrais encore vous demander quelque chose. Voulez-vous envoyer un de vos employés chercher un taxi ? Je vais rentrer, et je préfère ne pas passer par la porte principale. Si je me trouvais mal, cela ferait tout de suite un attroupement… et j'ai horreur de ça. Je préfère que personne ne me voie sortir.

– Je vais appeler un docteur, proposa John.

– Non, non, surtout pas de docteur, protesta Mrs. Carawood. Un taxi, c'est tout ce qu'il me faut. »

John envoya, une de ses dactylos chercher une voiture et la chargea d'accompagner sa visiteuse. Lorsqu'il revint du bureau voisin, il vit Mrs. Carawood debout devant la fenêtre ouverte, cherchant du regard quelque chose sur la place. Son teint mat avait repris ses couleurs habituelles et son regard s'était éclairci.

« Je suis navrée de vous causer tout ce tracas, dit-elle. Vous savez, les femmes qui s'approchent de la cinquantaine sont rarement à l'abri de ces malaises passagers. Quand viendrez-vous voir Marie ?

– Demain peut-être ? proposa-t-il.

– Demain elle vient à Londres, répondit Mrs. Carawood. Vous pourriez sortir pour prendre le thé ensemble. Elle ne m'a jamais fait de confidences en ce qui vous concerne, mais je suis certaine qu'elle a pour vous beaucoup d'affection. Bien qu'elle soit encore très jeune, elle comprend bien la vie, elle est même très intelligente. N'allez pas imaginer que je veuille faire l'article, comme on dit, la Comtesse n'en a vraiment pas besoin. Évidemment, ajouta-t-elle après une brève réflexion, quand vous serez mariés, elle portera votre nom. D'un côté, cela m'ennuie, mais de l'autre, cela vaut peut-être mieux ainsi.

– Cela vous ennuie à cause du titre, n'est-ce pas ? demanda John en souriant. Eh bien, je peux vous rassurer. Marie ne tardera sans doute pas à devenir Lady Morlay. »

Il expliqua qu'il avait un vieil oncle célibataire qui lui léguerait à sa mort son titre de baronnet. L'enquête effectuée à l'instigation de Mrs. Carawood ne lui avait pas révélé ce détail, qui, visiblement, la combla d'aise. Elle ne s'en cacha pas et assaillit John d'une foule de questions concernant son prochain anoblissement.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de la dactylo qui annonça que le taxi attendait. Mrs. Carawood prit congé de John et celui-ci se posta devant la fenêtre pour la voir partir. Puis il retourna à son bureau, mais son esprit n'était plus au travail et il ne fut plus capable, ce jour-là, de penser qu'à son futur bonheur.

CHAPITRE XIII

John Morlay décida de déjeuner de bonne heure et descendit un quart d'heure environ après le départ de Mrs. Carawood. Sur la place Hanover Square, il ne remarqua pas d'abord l'individu qui était arrêté à quelques pas de la maison où se trouvait son bureau. Il eut cependant l'impression que quelqu'un l'observait et se retourna. Cette fois, il le reconnut.

« Bonjour, ami, l'interpella-t-il. Vous ne cherchez donc plus de travail à Ascot ? »

Le repris de justice paraissait bien mal en point. Il était pâle, ses traits étaient tirés et une barbe de plusieurs jours accentuait encore sa mauvaise mine.

« Enfin, que me voulez-vous ? grogna-t-il. J'ai bien le droit d'aller où bon me semble. Nous sommes dans un pays libre, je suppose ? Mais si vous voulez m'emmener au poste pour me fouiller, ne vous gênez pas. » Il y avait un ton de défi dans sa voix, mais John y perçut également de la peur.

« Ne dites pas de sottises, fit John Morlay. Je n'ai pas l'intention de vous emmener au poste. »

L'homme désigna la maison.

« C'est ici que vous habitez ? demanda-t-il.

– Non, puisque cela vous intéresse. Je n'habite pas dans cette maison, mais j'y travaille. C'est un immeuble de bureaux, et voici ma plaque. »

Le repris de justice y jeta un coup d'œil, vit le mot « détective », dévisagea son interlocuteur avec méfiance, puis lança un regard furtif autour de lui.

« Dites donc, fit-il. Vous n'avez pas vu par hasard une dame sortir de cette maison… Entre deux âges, un peu plus jeune que moi. Peau très mate… mise élégante.

– Excellent signalement, observa John. Pourquoi me demandez-vous cela ? S'agit-il d'une dame de votre connaissance ?

– Je ne sais pas… À vrai dire, il est possible que je me trompe. En tout cas, si ce n'est pas la personne que je pense, elle lui ressemble comme une sœur jumelle. Je l'ai aperçue tout à l'heure par une fenêtre. »

Il désigna du doigt la fenêtre du bureau de John, restée ouverte.

« Elle aussi m'a vu, et elle s'est retirée brusquement », ajouta l'homme.

C'était donc là la raison de l'effroi de Mrs. Carawood ! Ce n'était pas l'allusion à ses voyages à Anvers qui l'avait désemparée. Simplement, elle avait vu cet homme.

« Si c'est bien par cette fenêtre que vous avez aperçu la personne qui vous intéresse, je puis satisfaire votre curiosité. Ma visiteuse était la Duchesse de Crelbourne.

– Une duchesse ?… mazette ! C'est bien une dame à la peau très mate, en chapeau noir ? »

John acquiesça de la tête.

« Oui, je la connais depuis longtemps. »

L'homme se gratta le menton.

« Dans ce cas, je perds mon temps. C'est bizarre, tout de même, une telle ressemblance… pourtant elle n'a pas de sœur. Et quand bien même elle en aurait une, ce ne serait pas une duchesse… »

Il haussa les épaules et s'éloigna d'un pas traînant, sans accorder plus d'attention à son informateur.

Depuis sa sortie de prison, il était désorienté. En ces quelques années, bien des choses avaient changé dans le monde du crime. Une nouvelle science de la cambriole était née. Tout, jusqu'au jargon du milieu, était nouveau pour lui. Maintenant, on opérait de préférence sous les dehors d'un danseur mondain, ce qui permettait de recueillir de précieux tuyaux mais exigeait aussi toute une formation que Smith ne possédait pas. Le peu d'entraînement acrobatique qu'il avait acquis autrefois, et qui est si utile dans ce métier, n'avait pas non plus résisté à ses longues années de réclusion. De plus, le médecin de la prison l'avait averti que son cœur pouvait flancher sous l'effet d'un trop grand effort physique. Il portait même dans sa poche un petit flacon sur lequel il comptait beaucoup, le cas échéant, mais dont il n'avait pas encore eu l'occasion de se servir.

Il vouait une haine farouche à tous les hommes, mais surtout aux femmes. Et de toutes les femmes, celle qu'il haïssait le plus était la personne qu'il avait cru reconnaître en cette duchesse…

John déjeuna ce jour-là sans accorder trop d'attention à ce qu'on lui servait. Il se demandait s'il ne ferait pas mieux de se rendre à Penton Street pour avoir une nouvelle conversation avec Mrs. Carawood. Pourquoi l'apparition de ce vagabond lui avait-elle causé une si vive émotion ? John sentait qu'il ne serait pas tranquille avant d'avoir éclairci ce point.

Si seulement il pouvait entretenir l'inspecteur Pickles de ses doutes ! Mais celui-ci était un homme dangereux. Rien n'était sacré à ses yeux, ni l'amitié, ni les promesses de discrétion, et il aurait été parfaitement capable de rompre le serment le plus solennel, pour peu qu'il y trouvât l'occasion de mettre en valeur son génie policier.

John achevait de déjeuner quand Julian survint. Il était membre du même club mais ne le fréquentait guère, le trouvant trop bourgeois à son goût. Néanmoins, ce jour-là, il daigna honorer de sa présence ce lieu banal, ce qui lui permit d'échanger quelques impressions avec le protecteur de Marie.

« Pauvre petite ! dit-il. Elle a dû avoir bien peur. Un cambrioleur dans sa chambre ! Et puis ce renvoi de la bague volée ? C'est extraordinaire ! Quelle est votre hypothèse, John ? Un détective se doit d'avoir une hypothèse pour chaque crime.

– Je vous rappelle que ce genre d'affaires n'entre pas dans ma spécialité, lui dit John froidement. Et quand bien même j'aurais une hypothèse, je n'aurais pas le temps de vous l'exposer puisque je m'en vais. »

Mais le ton peu affable de John ne parvint pas à rebuter Julian qui, fringant et serein comme à son ordinaire, se mit à parler de ses projets, et apprit à John qu'il se rendait le jour même à Wolverhampton afin de se documenter pour son livre.

« Ça par exemple ! s'écria John. C'est dans cette capitale de la quincaillerie et des produits chimiques que vous espérez trouver des détails intéressants pour l'histoire des donjons ? »

Mr. Lester éluda la question et se remit à parler de Marie. Il était curieux de savoir quelle impression son cadeau avait fait sur la jeune fille.

« Il l'a plongée dans un ravissement sans bornes, elle et toute la société d'Ascot, dit John. Jamais, depuis la création du monde, verroterie n'obtint pareil succès.

– Vous avez tort d'ironiser, John, dit Julian sans se formaliser. Un cadeau ne vaut pas par son prix, mais par l'intention de celui qui l'offre.

– Et, la vôtre se chiffre par millions, n'est-ce pas ? »

Son sentiment de supériorité rendait Julian invulnérable. Il écouta sans broncher les railleries de John. D'ailleurs, ce jour-là, il était particulièrement content de lui, ce qui le remplissait d'indulgence envers autrui. Il avait acheté quelque temps auparavant un paquet d'actions qui avaient connu depuis une hausse de 50 %.

Julian Lester portait dans une poche de son gilet un minuscule carnet dans lequel il notait quotidiennement l'état de son compte en banque. La couverture dorée de ce livre de comptes secret portait gravés les quatre mots qui résumaient le programme de Julian : Cinq cent mille livres. Cette somme était le but de son existence, le sommet de toutes ses ambitions. Ce chiffre réglait sa vie, inspirait tous ses gestes, justifiait tous ses efforts. Certes, par moments, ce petit carnet montrait que son propriétaire s'éloignait quelque peu de son but suprême, mais, d'une manière générale, les chiffres inscrits chaque jour accusaient une courbe ascendante. Au moment du grand krach de Wall Street, il y avait eu un terrible recul, mais, depuis, la lacune était comblée.

Julian s'était lancé dans sa course au demi-million en partant de zéro. Il s'était promis de se retirer des affaires dès qu'il aurait atteint cette somme qu'il s'était fixée pour but. Ce jour-là était même plus proche qu'il ne l'avait cru, puisque les riches héritières et les jeunes veuves fortunées n'étaient point, en somme, si rares que cela. Évidemment, il avait abandonné le rêve enfantin de sauver la vie à la fille d'un millionnaire dans des circonstances romanesques, mais l'entrée d'une femme dans sa vie n'en était pas moins pour lui fortement liée à des considérations financières.

Le nom de Marie Fioli continuait à être accompagné, dans ses pronostics, d'un grand point d'interrogation et il se rendait compte qu'il ne pouvait tabler sur sa dot en toute certitude.

Personne ne pouvait se flatter de connaître intimement Julian Lester. C'est ainsi que dans son entourage le plus proche on ignorait qu'il possédait près de Florence une villa destinée à devenir le lieu de sa retraite. Julian avait plus d'une fois envisagé l'échec de ses plans et il avait même pris une sorte d'assurance contre une telle catastrophe. C'était une assurance assez onéreuse d'ailleurs qui comprenait l'achat d'une petite maison, et un certain vernis d'études, ce dernier point étant d'autant plus à l'honneur de Julian qu'il n'avait aucun goût pour ce genre de travaux intellectuels. Mais Julian était extrêmement exigeant envers lui-même et ne tolérait aucune défaillance. À tout prendre, c'était certainement une des personnalités les plus fortes de son siècle.

Il se rendit à Wolverhampton muni d'un bloc-notes et d'un appareil photographique. Julian prenait et développait lui-même les photographies qui servaient à sa documentation. Il aurait pu enrichir la littérature d'un volumineux ouvrage sur *L'Art du Serrurier,* mais cette étude ne devait jamais être écrite. Du moins Julian connaissait-il ce sujet à fond. La serrurerie, sous tous ses aspects, n'avait pas de secrets pour lui. Il se vantait quelquefois, à part lui, d'être capable d'ouvrir n'importe quelle porte de n'importe quelle banque, en dépit des nombreux dispositifs que la mécanique moderne a inventés pour compliquer la tâche des cambrioleurs.

Julian n'avait rien d'un athlète ; cependant, agile comme un singe, il pouvait au besoin grimper sur la façade d'une maison, comme d'autres marchent sur le sol. Mais il avait encore d'autres spécialités. Ainsi, il possédait l'art de modifier l'aspect d'une pierre précieuse et d'évaluer sur un simple coup d'œil le calibre et la pureté des perles du collier de sa voisine de table. Il savait aussi que chaque perle possède en quelque sorte sa per-

sonnalité et que, même séparée du collier, chacune d'elles peut être facilement identifiée par un expert. Aussi ne touchait-il jamais aux perles, donnant sa préférence aux diamants, auxquels, d'ailleurs, il savait faire subir une véritable métamorphose, si bien qu'une femme aurait beau avoir porté pendant dix ans un diamant, elle ne le reconnaîtrait plus s'il avait fait un bref séjour sur l'établi de Julian.

Le caractère problématique de la fortune de Marie causait une vive préoccupation à Julian. Il décida d'en avoir le cœur net, et le plus vite possible. Il ferait le nécessaire dès qu'il aurait développé les quelques photographies qu'il allait prendre à Wolverhampton.

Julian possédait un appartement situé Bedford Square. Son père, voyageur passionné, avait rapporté de ses pérégrinations une foule d'objets curieux, tapis d'Orient, broderies de Chine, etc., que Julian conservait soigneusement et qui apportaient une note de luxe et d'originalité à sa demeure, somme toute modeste.

Une heure venait de sonner quand Julian pénétra sous la voûte de son immeuble. Il monta l'escalier plongé dans la pénombre, s'arrêta au deuxième étage, sortit une clef et ouvrit la porte. Ses gestes étaient naturellement silencieux et le seul bruit qui se fit entendre fut celui de la porte grinçant légèrement dans ses gonds.

Cependant ce grincement suffit pour mettre en garde un personnage qui se trouvait à l'intérieur. Tandis qu'il pénétrait dans l'antichambre, Julian vit un peu de lumière filtrer sous la porte de sa chambre à coucher. Mais, la seconde d'après, tout était plongé dans l'obscurité la plus complète.

Julian Lester avait beaucoup de défauts, mais il ne manquait certainement pas de courage. Il referma doucement la porte derrière lui, se dirigea vers le studio et tourna le commutateur. Sans précipitation, il sortit un pistolet automatique du

tiroir de son bureau, retourna dans l'antichambre, et fit la lumière. La porte de la chambre à coucher était fermée. D'un geste résolu il tourna le bouton, ouvrit la porte toute grande, la main sur le commutateur. La pièce fut inondée de lumière.

« Haut les mains, mon ami ! »

Cet ordre s'adressait à un individu aplati contre le mur qui, sous la menace du revolver, n'osa plus faire le moindre geste, pas même celui de lever les bras.

« Haut les mains ! répéta Julian, ou je tire.

– Je ne peux pas… balbutia le visiteur, je… j'ai le cœur malade ! »

Son visage ravagé, ses yeux profondément encavés, ses sourcils broussailleux le faisaient paraître plus vieux que son âge. Des tressaillements spasmodiques faisaient grimacer ses traits, tandis qu'il fixait l'arme braquée sur lui.

« Ne me faites pas de mal, chuchota-t-il d'une voix rauque. Laissez-moi partir. Je sors de Dartmoor… Vous n'aurez pas le cœur de m'y renvoyer tout de suite… Donnez-moi un peu de répit !… »

Son ton suppliant remplit Julian de dégoût, tout autant que ses vêtements loqueteux et crasseux, ses souliers éculés et son aspect hirsute.

« Comment êtes-vous entré ici ? »

La fenêtre ouverte rendait à vrai dire cette question superflue. Cependant l'homme fournit toutes les explications. Julian l'écoutait avec le mépris que les professionnels témoignent envers de maladroits amateurs.

Il apparut que les deux hommes étaient arrivés en même temps, l'un par la fenêtre, l'autre par la porte. Le cambrioleur n'avait donc eu le temps de toucher à rien.

« Je meurs de faim…, murmura le voleur.

– Comment t’appelles-tu ? fit Julian. Cela t’étonne que je te demande cela, hein ?

– Non. Je m’appelle Smith. »

Julian avait vite écarté l’idée d’alerter la police. La situation ne manquait pas de piquant, et l’amusait. C’était la première fois qu’il « faisait connaissance » avec un cambrioleur.

Il conduisit son visiteur à la cuisine où un dîner froid avait été préparé à l’intention du maître de la maison. Mais Julian avait pris son repas en ville.

« Assieds-toi et mange », dit-il d’un ton impératif.

CHAPITRE XIV

L'homme hésita, mais finit par s'asseoir. Pour un homme mourant de faim, il mangeait plutôt modérément, et sa version paraissait peu plausible.

Julian le regardait, ne sachant trop bien quelle attitude adopter envers ce visiteur inattendu.

« Tu es resté longtemps à l'ombre, n'est-ce pas ?

– Vingt ans, répondit l'autre.

– Pourquoi ? »

L'homme lui lança un regard soupçonneux de sous ses sourcils broussailleux.

« Meurtre, dit-il enfin d'un ton si naturel que Julian sentit un frisson le parcourir. J'avais tué un policier qui m'avait pris en flagrant délit de cambriolage. »

Il vit que son récit impressionnait désagréablement son hôte, et il s'empressa d'ajouter :

« Je l'ai tué involontairement. Mais une bande de menteurs est venue témoigner contre moi et j'ai failli être pendu. Heureusement quelqu'un est intervenu en ma faveur et on a commué ma peine en vingt ans de travaux forcés. »

Cette fois Julian semblait décidé.

« Finis de manger et fiche le camp d'ici ! »

L'homme ne demandait pas mieux et, sans même vider son assiette, bondit allègrement sur ses pieds. Mais tout à coup un cri de douleur lui échappa. Son visage pâle se congestionna, devint rouge, puis bleu, tandis que ses lèvres passaient au violet.

Julian le regardait un peu effrayé. Il le vit tirer de sa poche un petit flacon, le déboucher avec ses dents, le porter à ses lèvres et avaler quelques gorgées du liquide qu'il contenait. Puis l'homme s'effondra sur sa chaise. Une minute s'écoula et le visage émacié du forçat reprit son teint blafard.

« C'est le cœur, balbutia-t-il. Je me demande ce que je ferais sans cette drogue ? »

Il retrouva le bouchon, ferma le flacon et le glissa dans la poche de son pantalon.

« Je voudrais faire quelque chose pour vous, Monsieur, dit-il. Vous êtes le premier homme à m'avoir traité avec un peu d'humanité depuis ma sortie de prison. »

C'était une flatterie traditionnelle chez les forçats libérés, mais Julian, qui ignorait les mœurs de l'armée du crime, n'y resta pas insensible.

« Il ne tient qu'à toi d'être traité humainement », dit-il.

Le cambrioleur secoua la tête d'un air incrédule.

« C'est ce que l'on croit généralement, mais ce n'est pas vrai. Personne ne veut donner une chance à un ancien forçat. Pourtant, si je trouvais à gagner honnêtement ma vie… »

Il continua sa plaidoirie, mais Julian ne l'écoutait plus. Une idée lui était venue. Cet homme pouvait lui être utile dans l'exécution d'un projet cher à Julian.

« Où habites-tu ? demanda-t-il. Où pourrais-je te revoir ? »

Le cambrioleur lui donna son adresse. Julian la nota sur le dos d’une de ses cartes de visite qu’il glissa ensuite dans sa poche.

« Voici dix shillings pour toi, dit-il. Je pourrai peut-être te donner du travail. Viens donc me voir… ou plutôt non, j’enverrai te chercher. »

Il accompagna son visiteur non seulement jusqu’à la porte de l’appartement, mais encore jusqu’à la sortie de l’immeuble.

Julian était assez satisfait de lui-même. Il venait de se payer le luxe de se montrer généreux envers son prochain et cela ne lui avait coûté que dix shillings et un repas. Pendant la nuit, il eut cependant des doutes, se leva et inspecta son bureau : rien n’avait disparu et il put jouir sans arrière-pensée du sentiment flatteur d’avoir fait une bonne action.

Le lendemain, il sortit de bonne heure, mais ses affaires l’obligèrent à revenir à Bedford Square, vers trois heures de l’après-midi. Un petit homme aux traits pointus faisait les cent pas devant sa maison.

Julian le salua d’un mouvement de tête et, d’un geste, l’invita à le suivre dans son appartement.

« Eh bien, Martin, lui dit-il lorsqu’ils se trouvèrent dans son bureau, m’apportez-vous des nouvelles ?

– Oui, Monsieur, dit l’autre en tirant de sa poche un calepin. Je suis passé au magasin où j’ai lié amitié avec Herman. »

Cependant les renseignements qu’il fournit à Julian étaient plus que maigres. Julian n’aimait pas abandonner la surveillance de ses intérêts au seul hasard et jugeait plus prudent d’avoir deux cordes à son arc. Aussi avait-il chargé de l’enquête un des concurrents de son ami John Morlay, un de ces hommes qui se piquent de posséder le don de l’omniscience et de l’omniprésence.

« Restez en contact avec le jeune homme, lui recommanda Julian après avoir écouté son rapport. Il faut que je sache tout sur le compte de Mrs. Carawood : son origine, ses débuts, l'état exact de ses finances, ses occupations. Vous aurez une belle prime en plus de vos honoraires si vous me donnez satisfaction.

– Vous pouvez vous fier à moi, dit Martin avec suffisance. Je ne me donne pas une semaine pour arriver à retourner ce garçon comme un gant. Il me dira tout ce que je voudrai.

– Espérons-le », conclut Julian sèchement.

Il aurait bien voulu partager l'optimisme du détective, mais Herman lui faisait l'impression d'un être réticent et, de plus, dévoué à sa maîtresse comme un chien.

Le lendemain, à onze heures du matin, tandis que Mrs. Carawood effectuait la tournée de ses magasins, sa boutique de Penton Street retentissait de la voix de stentor de Fenner qui vocalisait à plaisir sur un air à la mode, tout en sciant un morceau de bois.

L'unique auditeur de ce concert, Herman, lui lançait de temps en temps des regards désespérés, mais Fenner n'en avait cure. Enfin, le jeune homme perdit patience.

« Dites donc, Fenner, une scie ne vous suffit pas ? Il vous en faut absolument deux ? »

Le menuisier s'arrêta de chanter.

« Comment ? Vous n'aimez pas la musique ? demanda-t-il avec candeur. Je vous plains, mon pauvre garçon. Pour ma part, je suis un mélomane enragé.

– Voulez-vous dire que vous aimez les melons ? » demanda Herman, pour qui le langage du menuisier était décidément trop savant.

Fenner lui lança un regard de commisération.

« Mélomane signifie amateur de musique, c'est un mot d'origine grecque.

– Vous auriez dû me dire tout de suite que vous parliez en grec », grogna Herman en haussant les épaules.

Fenner s'essuya les mains à sa salopette.

« Mrs. Carawood tarde à rentrer », dit-il d'un ton désapprobateur.

Le menuisier s'était rendu libre ce matin-là, spécialement pour effectuer dans la boutique de Penton Street quelques menues réparations dont il était le seul à voir la nécessité, et il avait été très déçu en ne trouvant pas la propriétaire.

« Quand elle fait la tournée de ses magasins, cela lui demande toujours quelques heures, déclara Herman. Et votre panneau, est-ce bientôt fini ?

– Je n'en ai plus pour très longtemps, répondit Fenner, mais il faut encore que je rabote un peu et que je passe une couche de vernis. »

Il regarda un moment Herman, l'air pensif.

« Dites donc, mon garçon, vous n'avez rien d'autre à me donner à faire ? J'ai justement un peu de temps à moi, et cela ne m'arrive pas souvent.

– Dites donc, fit Herman, est-ce que par hasard vous avez l'intention de vous établir ici à demeure ?

– Sans moi, cette boutique s'en irait vite en ruine. Venez donc voir la porte de derrière.

– Je ne peux pas quitter le magasin. »

La vendeuse était partie déjeuner et Herman était seul à garder la boutique.

« Vous n'avez rien à craindre avec la sonnerie d'alarme », insista Fenner.

Il avait absolument besoin du témoignage de Herman pour mettre à exécution sa petite idée. Il avait imaginé, en effet, de sortir une porte de ses gonds sous prétexte qu'elle fonctionnait mal. Cela lui permettrait de passer encore quelques heures sous le même toit que cette dame au teint mat qui, à ses yeux, était la quintessence de tous les charmes, l'incarnation de la beauté féminine…

Mais l'arrivée d'un visiteur vint contrecarrer son projet, le privant du témoignage d'Herman. En effet, le jeune homme allait lui répondre lorsque la porte d'entrée s'ouvrit pour livrer passage à M. Martin, détective.

CHAPITRE XV

« Bonjour, Herman, dit M. Martin.

– Bonjour, répondit le jeune homme avec humeur. Qu'est-ce que vous venez chercher ici ? Est-ce pour acheter une robe ? Dans ce cas, il faudra repasser, la vendeuse est sortie.

– Mais, mon cher ami…, commença le détective.

– Je ne suis pas votre cher ami », riposta Herman en l'interrompant.

Il jeta un regard autour de lui. Fenner s'était déjà éclipsé.

« Et ce n'est pas la peine de chercher à me vendre un coffre-fort, car je vous préviens que je n'ai pas d'argent à garder. Et ne me demandez pas non plus si Mrs. Carawood compte acheter un coffre-fort, parce que je vous ai déjà dit qu'elle n'en a pas la moindre intention. »

Martin eut un large sourire.

« Certaines personnes ont le tort de se figurer que le coffre-fort est un luxe. Rien de plus dangereux pour une dame que de garder son argent dans une simple cassette, sous son lit.

– Je ne vous ai rien dit de tel, cria Herman, rouge de colère.

– Calmez-vous donc, fit Martin d'un ton doux, je viens vous faire une proposition honnête que vous avez tout intérêt à accepter. Mrs. Carawood pourra payer le coffre-fort à tempérament et toutes les facilités de paiement lui seront accordées. »

Herman alla à la porte et l'ouvrit toute grande.

« Adieu, Monsieur, je vous conseille de ne plus mettre le pied ici. J'en ai assez de vous voir espionner la maison. Vous m'avez tout l'air d'un cambrioleur qui prépare son coup. Et si vous ne sortez pas tout de suite, j'appelle la police.

– Je désirerais parler à Mrs. Carawood », dit Martin, imperturbable.

Herman désigna la rue d'un geste majestueux.

« Vous n'avez qu'à attendre dehors. »

Depuis deux jours, l'agent de Julian Lester rôdait autour de la boutique de Penton Street, précisément à l'heure où Mrs. Carawood et sa vendeuse en étaient absentes. Grâce à des questions astucieuses, il avait tiré de Herman quelques précisions intéressantes concernant les affaires de Mrs. Carawood ; il avait ainsi appris qu'elle avait un compte en banque (ce qui lui avait permis d'en découvrir l'actif), mais surtout que la vieille dame avait l'habitude de garder ses objets de valeur et son argent dans une grosse cassette placée sous son lit et dont elle portait la clef sur elle.

Depuis deux jours, Herman connaissait les affres du remords. Il n'était pas loin de s'accuser de trahison pour avoir livré, par sottise, ce secret de sa maîtresse. C'est son dépit, transformé en rage, qui, ce matin-là, lui avait dicté son attitude envers Martin.

Une heure plus tard, Martin faisait son rapport à Julian Lester.

« Elle a vingt mille livres à son compte en banque, et ses opérations se montent à plusieurs billets de mille par semaine. Ses actions sont également déposées à sa banque, mais d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, elle n'y conserve aucun document.

– Où les garde-t-elle alors ? demanda Julian.

– Dans sa cassette, sous son lit, répondit le détective. Le jeune homme n'est pas aussi maniable que je l'espérais, mais j'ai réussi néanmoins à lui tirer les vers du nez. Je me suis fait passer pour un démarcheur en coffres-forts, ce qui m'a fourni une excellente entrée en matière. C'est une cassette noire, aux serrures de cuivre, paraît-il… je n'ai pas réussi à me la faire montrer, mais Herman me l'a décrite en détail. Les clefs sont pendues à la chaîne que Mrs. Carawood porte à son cou. La porte de la chambre à coucher est toujours fermée, sauf quand la demoiselle est à Londres.

– Il vous l'a dit ? » demanda Julian avec intérêt.

Le détective hésita.

« Il ne me l'a pas dit comme cela, mais je l'ai su par recoupements. À vrai dire, monsieur Lester, j'ai l'impression de travailler un peu dans le vide. Vous ne m'avez pas dit exactement ce que vous vouliez savoir au sujet de cette personne. Vous me faciliteriez beaucoup la tâche en me disant de quoi il en retourne, au juste. Car enfin, vous ne pouvez considérer comme une charge contre quelqu'un le fait de garder des documents dans une cassette, sous son lit.

– Je pense bien que non », dit Julian.

Il réfléchit un instant, puis reprit :

« Vous avez raison, Martin, il faut que je vous explique le but de votre enquête. J'ai toutes raisons de croire que Mrs. Carawood dissimule certains faits concernant la Comtesse Marie

Fioli. J'ai l'impression que la Comtesse possède une coquette fortune, mais qu'elle l'ignore elle-même. Or, sa situation matérielle m'intéresse vivement… »

Cela suffit pour éclairer la lanterne de Martin.

« Je vois, Monsieur, dit-il laconiquement.

– Et comme je dois prendre une décision dans le plus bref délai, ajouta Lester, il faut que l'enquête aboutisse sous peu.

– Je comprends parfaitement, dit le détective. La chose est sans doute d'autant plus urgente que vous n'êtes peut-être pas le seul à porter de l'intérêt à la situation financière de cette jeune personne. »

La réflexion manquait de délicatesse, mais Julian ne se froissait pas pour si peu. En se mettant en rapport avec une agence de police privée, il avait sacrifié son amour-propre sur l'autel de ses intérêts majeurs.

Il prit congé de Martin et se rendit dans le quartier de Pimlico. Les dernières paroles du détective lui avaient mis la puce à l'oreille. Martin avait-il appris que John Morlay faisait la cour à Marie ou n'était-ce là qu'une hypothèse gratuite ? Il savait son ami assez aguerri contre les coquetteries des femmes et ne se laissant pas facilement impressionner par un joli minois. Quant à la fortune de Marie, elle ne constituait pas non plus un attrait décisif aux yeux du détective. Riche lui-même, il n'était certes pas un coureur de dot.

Ce fut Herman qui reçut Julian Lester dans la boutique.

« Mrs. Carawood est-elle allée à Ascot pour ramener la Comtesse ? lui demanda Julian.

– Non, répondit le jeune homme. C'est M. Morlay qui ramène Mademoiselle. C'est bien la moindre des choses. Il ne la quitte plus… »

« Ils ont dû se fiancer », pensa Julian qui vit dans les paroles de Herman une allusion à une nouvelle situation créée entre la Comtesse et le détective. Julian conçut immédiatement une farouche rancune contre son ami. C'est lui-même qui la lui avait présentée et il ne lui avait pas caché qu'il comptait l'épouser…

« Pourquoi dites-vous que c'est bien la moindre des choses ? demanda-t-il cependant.

– Parce que M. Morlay est chargé de veiller sur Mademoiselle la Comtesse, voyons », répondit Herman.

Julian poussa un soupir de soulagement.

« Vous connaissez la Comtesse ? demanda-t-il.

– Si je la connais ? En voilà une question ! Mrs. Carawood l'a amenée une fois au magasin quand elle n'était encore qu'une petite fillette et moi un garçon de courses. C'était à l'époque où Mrs. Carawood n'avait pas encore tous ces magasins. »

Julian était impatient de connaître les projets de Mrs. Carawood concernant sa pupille. Herman s'empressa de satisfaire sa curiosité.

« Mademoiselle la Comtesse aura bientôt un appartement à elle en ville, et une femme de chambre. Mais pour le moment elle vient habiter ici.

– Elle peut se permettre d'avoir un appartement luxueux, dit Julian. Quand on possède sa fortune, c'est peu de chose.

– Je n'en sais rien, dit Herman en fronçant les sourcils. Mais il faut croire qu'elle est riche, en effet. Toutes les comtesses sont riches. »

Sur ces entrefaites Mrs. Carawood survint. Elle était en beauté, ce jour-là, avec un manteau vert qui la rajeunissait et faisait ressortir l'éclat mat de son teint bronzé.

« Bonjour, dit-elle, se tournant vers Julian. Vous venez sans doute pour savoir ce qui se passe à propos de la bague de Marie. Eh bien, rassurez-vous, elle lui a été rendue.

– Je le sais, répondit Julian. Je suis venu dans l'espoir de rencontrer Marie. J'aimerais à lui parler. »

Elle lui lança un regard soupçonneux où Julian crut voir une lueur de haine.

« J'aimerais vous parler, à vous aussi, Mrs. Carawood. Au fait, quels sont vos projets concernant votre pupille ? Maintenant qu'elle a quitté la pension, que comptez-vous faire d'elle ? »

À nouveau la vieille dame lança à son visiteur ce regard étrange où l'on pouvait tout lire sauf de la sympathie.

« Ce que je compte faire d'elle ? La Comtesse Fioli est absolument libre de décider elle-même de son avenir. Ce n'est plus une enfant et elle sait parfaitement ce qu'elle veut. D'ailleurs, les jeunes filles n'acceptent pas volontiers les conseils de leurs vieilles nourrices.

– Mais à supposer qu'elle vous le demande, ce conseil, que lui diriez-vous ? »

Elle le scruta un instant, puis dit avec calme :

« Je lui conseillerais d'épouser un homme qui l'aimerait pour elle-même, et pas pour son argent. »

Elle lui tendait la perche, en lui fournissant l'occasion d'aborder le sujet qui lui tenait tant au cœur.

« Mais comment pourrait-on l'aimer pour son argent, Mrs. Carawood ? Personne ne sait seulement si elle en a.

– Moi, je le sais, dit Mrs. Carawood, laconique.

– Je ne pense pas que sa dot soit assez importante pour allécher un vrai chasseur de dot, risqua Julian.

– Qu'elle le soit ou non, Marie épousera un homme digne d'elle. Je crois vous l'avoir fait comprendre l'autre jour, à Ascot. Et un homme digne d'elle ne cherchera pas à connaître le montant de sa dot. »

Julian avala la couleuvre sans broncher, mais il se promit de prendre sa revanche dans le plus bref délai.

CHAPITRE XVI

Mrs. Carawood n'était certainement pas une personne de commerce facile. Elle n'acceptait de faveur de personne et n'en accordait guère de son côté. Avec ses fournisseurs, elle se livrait volontiers à d'âpres marchandages, avec son personnel elle était exigeante et pas toujours aimable.

À peine Julian était-il parti qu'elle se tourna vers Herman et, sous l'effet d'une pensée qui venait de lui passer par la tête, demanda :

« Fenner est-il parti ?

– Non, Madame, il est en bas, après une porte.

– Mais enfin, qu'est-ce que cela veut dire ? s'exclama-t-elle. Depuis qu'il vient ici, il aurait eu le temps de reconstruire toute la maison. Allez me le chercher !

L'instant d'après, le menuisier-orateur se présentait devant Mrs. Carawood.

« J'apprends que vous avez entrepris la réparation d'une porte, Fenner ? lui dit-elle.

– Oui, Madame, j'ai presque fini. »

Elle ouvrit un tiroir et en sortit un livre de compte.

« C'est le moment de vous régler. Combien vous dois-je ? »

Fenner ferma les yeux comme si la vue du livre de compte lui blessait la vue.

« Entre amis, ces petites choses-là ne comptent pas, dit-il d’un ton sentencieux. Cela me fait plaisir d’avoir pu vous rendre service…

– Et à moi, cela me ferait plaisir de vous payer, protesta Mrs. Carawood. Vous avez tout de même fourni un certain nombre d’heures de travail !

– Est-ce la peine d’en parler, Mrs. Carawood ? Fixer une porte… passer une couche de vernis… vétilles que tout cela !

– Pas d’enfantillages, Fenner. Si j’avais fait venir un autre ouvrier, je lui aurais payé son temps, il n’y a donc pas de raison que j’abuse de votre obligeance. Et dépêchez-vous, parce que la Comtesse peut arriver d’un moment à l’autre. »

Au lieu de répondre, Fenner désigna la tenture qui séparait le bureau de Mrs. Carawood de la boutique.

« Vous trouvez que ça fait bien, cette espèce de rideau ? Puisque c’est une pièce séparée, autant la séparer proprement. Je vais vous faire une cloison. »

Mrs. Carawood posa sa plume et poussa un soupir.

« Dites donc, Fenner, est-ce que vous croyez que je vous laisserai travailler comme ça longtemps pour rien ? Herman ! »

Fenner haussa les épaules. Herman, ayant entendu l’appel de sa maîtresse, vint de la boutique.

« D’ailleurs, je ne veux pas avoir ici de travaux, pendant que Mademoiselle la Comtesse sera là, reprit Mrs. Carawood.

– Mademoiselle la Comtesse ! répéta Fenner. Au diable toutes ces distinctions sociales ! Ne sommes-nous pas tous égaux ? Est-ce qu’il y a des comtes et des comtesses au Paradis ?

– Fenner, taisez-vous ! dit Herman qui venait de surprendre une lueur de colère dans les yeux de sa maîtresse.

– Pourquoi voulez-vous que la Comtesse Fioli renonce à son titre héréditaire ? dit Mrs. Carawood. Elle est née comtesse et il est naturel qu'elle le reste. C'est comme si on vous demandait, à vous, de vous faire couper la langue.

– Et moi, je vous dis, riposta Fenner en s'enflammant, que les titres nobiliaires c'est une invention stupide des parasites de la société. Heureusement, il y a encore des gens qui ont assez de bon sens pour s'en moquer.

– Et ils ont tort, observa Mrs. Carawood. C'est par jalousie qu'ils nient la supériorité des gens titrés. »

Fenner fit alors signe à Herman de se retirer. Celui-ci le regarda étonné, puis, se disant que le menuisier voulait sans doute discuter le prix de son travail avec la patronne, il s'éclipsa discrètement.

Resté seul avec Mrs. Carawood, Fenner s'approcha d'elle et en baissant la voix :

« Voilà dix ans que je vous connais, Mrs. Carawood… »

Elle le dévisagea, surprise, mais il continua :

« Ne me regardez pas ainsi, cela fait bien dix ans. Le temps passe vite, hein ?… Je vous l'ai dit, et je vous répète, je ne veux pas de votre argent ! Je méprise l'argent… d'ailleurs j'ai quelques économies, assez pour fonder un foyer. »

Elle se leva en souriant. Son sourire atténuait ce qu'il y avait de dur dans son visage de femme d'affaires.

« Vous êtes un chic type, Fenner, encore qu'un peu bavard. Mais vraiment, je n'ai pas l'intention de me remarier.

– Vous êtes encore jeune, pourtant… Vous avez toute une vie devant vous. Pas d'enfant, aucun obstacle.

– Allons, Fenner, ne dites pas de bêtises », dit Mrs. Carawood en se troublant tout à coup.

Il prit alors un livre sur le bureau, mais la femme le lui arracha avec brusquerie.

« Ne touchez pas à cela.

– Et pourquoi ? dit Fenner. Il n'y a pas de quoi rougir. Il doit être beau ce « Roman de la demoiselle de magasin » ? D'ailleurs, le goût de la lecture n'est jamais blâmable. Cela forme l'esprit. Moi-même, je lis volontiers des ouvrages philosophiques : Spencer, Stuart Mill… Vous n'avez jamais essayé d'en lire ?

– Non, dit Mrs. Carawood. Ceux-là non plus, je ne les lis pas pour moi, mais pour Herman. Il est illettré, le pauvre garçon. »

Fenner hocha la tête d'un air navré.

« L'analphabétisme est un fléau de l'humanité, inhérent à notre régime actuel. Mais la demoiselle a reçu une belle instruction, n'est-ce pas ?

– Je vous crois ! Le Collège de Cheltenham est un des meilleurs du pays. Les pensionnaires se recrutent exclusivement dans l'aristocratie…

– L'aristocratie ! répéta Fenner avec mépris. De nouveau, ces maudites distinctions sociales ! Mademoiselle Fioli y a certainement appris le français ?

– Le français et l'allemand. Et elle chante en italien. »

D'un geste négligent, Fenner sortit un livre des rayons.

« Les Tentations de la Duchesse », dit-il en lisant le titre. Vous êtes un peu romanesque, Mrs. Carawood. »

Il venait de la piquer au vif, involontairement d'ailleurs. Pour elle, ces romans d'amour étaient ce qu'il y avait de plus beau et de plus émouvant au monde.

« Écoutez-moi, Fenner, dit-elle enfin, je n'ai rien contre vous, mais je ne puis permettre que vous perdiez votre temps à bricoler ici. Vous êtes ouvrier et votre temps est précieux. »

Là-dessus, Fenner se lança dans une explication compliquée, tendant à prouver qu'il disposait de loisirs illimités. Le chantier était provisoirement fermé à cause de la maladie de son patron. Mrs. Carawood connaissait celui-ci, car il était établi à Penton Street. C'était un vieillard aigri, une très mauvaise langue.

« Voilà seize ans que je travaille pour lui, dit Fenner. C'est plutôt un copain qu'un patron. « Tom », m'a-t-il dit l'autre jour, car il m'appelle Tom, « depuis quinze ans vous vous efforcez de me convertir à vos théories sociales, et vous n'y arrivez pas. Je ne veux pas dire par là que ceux qui pensent comme vous soient des imbéciles. Voyez-vous, pour moi, il n'y a pas de mauvaise religion, mais seulement de mauvais apôtres. Aussi, je ne pense pas que vous ayez la moindre chance de trouver en moi un adepte. Qui plus est, je suis persuadé que, si je me donnais la peine, j'aurais vite fait de vous convertir à mes idées, à moi. » Qu'en pensez-vous, Mrs. Carawood ?

– Il voulait dire sans doute que vos arguments étaient insuffisants, dit Mrs. Carawood en lançant, pour la troisième fois depuis cinq minutes, un coup d'œil sur la pendule.

– Oh non ! protesta Fenner. Après tout, il avait peut-être déjà la fièvre à ce moment-là, et il délirait… »

Mrs. Carawood ne l'écoutait plus. Marie venait de pénétrer dans le magasin.

CHAPITRE XVII

Depuis trois jours, sa « protégée » n'avait pas eu recours aux services de John Morlay. Normalement, le détective aurait dû s'en estimer content, puisque ce petit répit lui permettait de s'occuper de ses affaires courantes trop négligées depuis quelque temps. Car les escrocs n'avaient pas eu la délicatesse de suspendre leur activité pour soulager John Morlay, accaparé par les nombreuses obligations que lui imposait sa nouvelle fonction.

Et pourtant le jeune homme se sentait irrité et en proie à une angoisse inexplicable. La veille au soir, il s'était trouvé, sans savoir comment, à Penton Street devant la boutique de Mrs. Carawood, et John Morlay, qui n'était pas sot, avait vu dans cette démarche machinale un symptôme inquiétant. Qu'auraient dit ses honorables prédécesseurs au fauteuil directorial de la Maison Morlay Frères, l'oncle Percival et l'oncle Jackson, s'ils l'avaient vu rôder, comme un collégien amoureux, sous la fenêtre d'une « cliente » !

Ce matin-là, seul dans son bureau, John Morlay se livrait à une sorte d'examen de conscience lorsqu'on lui annonça un visiteur.

« C'est un moine, ajouta le valet.

– Un moine ? fit John stupéfait. Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ? Je n'ai pourtant pas de relations dans les monastères. »

L'instant d'après, il eut cependant l'impression que le visage de l'homme à barbe blanche, vêtu d'une robe de bure ceinte d'une cordelière et chaussé de sandales ne lui était pas tout à fait inconnu.

« Frère Benito, je crois ? » dit-il lorsque son souvenir se fut précisé, et il désigna un siège à son visiteur.

Le Frère Benito était un personnage assez populaire à Londres à cause de son activité philanthropique. Plus d'une fois, John avait eu l'occasion d'apercevoir son portrait dans divers journaux.

« C'est, en effet, mon nom, répondit le moine laconiquement. Merci, je ne m'assiérai pas. D'ailleurs, je ne vous retiendrai pas longtemps. C'est Sir John Calder qui m'a conseillé de m'adresser à vous... Connaissez-vous la Comtesse Marie Fioli ? »

John lui lança un regard surpris.

« Oui, je la connais.

– Et Mrs. Carawood, sa tutrice ? La connaissez-vous également ? »

John acquiesça de la tête, se demandant où le moine voulait en venir. Frère Benito ménagea une brève pause.

« L'affaire qui m'amène ici est d'une nature assez délicate. Je n'ai pas besoin de vous dire que tout en faisant partie de ce monde, je vis un peu en marge du siècle et que les choses qui revêtent aux yeux de mes prochains une importance énorme, me paraissent, à moi, bien futiles. Néanmoins, mon état ne me délie pas de certaines obligations envers la société. Aussi ne puis-je rester complètement indifférent à ce que... »

Il sembla chercher les mots qui ne venaient pas.

« Est-ce le sort de la Comtesse Marie Fioli qui vous cause des inquiétudes ? demanda John Morlay.

– En un certain sens », répondit Frère Benito, après une courte réflexion.

Puis il dit quelque chose qui fit bondir John Morlay sur ses pieds, les yeux agrandis par l'étonnement.

« Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il.

– Et pourtant c'est vrai, dit le moine tranquillement.

– Puisque vous l'affirmez, je ne puis douter de votre parole », dit John, encore mal remis de son émotion.

Oubliant sa décision de rester debout, le moine accepta un siège et entretint le détective pendant une demi-heure environ de l'affaire qui le préoccupait. À un moment, la sonnerie du téléphone retentit, mais John Morlay ne consentit pas à se laisser déranger, et donna l'ordre à sa secrétaire de ne lui passer aucune communication pendant toute la durée de sa conversation avec son visiteur.

« Je remets l'affaire entre vos mains, dit Frère Benito en guise de conclusion. Je suis soulagé de vous avoir confié les raisons de mes inquiétudes. Je sais que vous saurez défendre les intérêts de cette enfant. Je ne me pardonnerais pas si Marie devait souffrir d'un état de choses dont elle n'est pas responsable. »

Pendant tout le reste de la journée, John Morlay se débattit dans les difficultés du problème qui venait de lui être soumis.

Une semaine plus tôt, il en aurait ri, mais maintenant les choses lui apparaissaient sous un jour bien différent. Il ne savait pas encore quel parti prendre, mais il était d'accord avec le

moine : il fallait à tout prix épargner à Marie des souffrances et des déceptions douloureuses.

Il méditait profondément sur le secret de Frère Benito, quand le téléphone tinta.

« Bonjour, ange gardien ! dit une voix fraîche à l'autre bout du fil. Je viens solliciter votre compagnie pour aller prendre une tasse de thé. »

C'est tout juste s'il prit le temps de répondre, tant il avait hâte de se rendre à l'appel de sa protégée.

CHAPITRE XVIII

Mr. Fenner n'avait plus aucun travail en cours dans la boutique de Penton Street, mais il continuait néanmoins à y faire des visites quotidiennes sous prétexte que Mrs. Carawood devait être tenue au courant de l'évolution de la maladie de son patron.

« Il est déjà à moitié dans l'autre monde, déclara-t-il un jour à Herman, d'un air sombre. Il faudra que je pense à me chercher une autre place, car il n'a pas d'héritier pour s'occuper de son entreprise. Et quand on change, on ne sait jamais si on tombe sur quelque chose de mieux ou de pis. C'est très dur…

– Prenez un coussin, Monsieur Fenner.

– Je ne vous parle pas de cette chaise, mais de ma situation. C'est très dur d'avoir à s'habituer à un nouveau patron. Et ce n'est pas la peine de me donner du « monsieur », Herman, je vous l'ai dit cent fois… Il n'est pas méchant, le vieux. Il aime à bougonner, à radoter, évidemment, mais à son âge, c'est naturel. Je le respecte beaucoup, bien qu'il soit de l'autre côté de la barricade. »

Il se regarda longuement dans la grande glace du magasin.

« Dites donc, Herman, est-ce que je présente bien ? »

Herman le regarda sans comprendre.

« Si vous présentez ?… répéta-t-il.

– Mais oui, est-ce que je peux passer pour ce qu'on appelle un « bel homme » ?

– Vous voulez vous présenter à un concours de beauté ?

– Mais non ! protesta Fenner. Je vous le demande comme cela.

– Eh bien… je ne sais pas. À vrai dire, vous ne m'avez jamais frappé par votre beauté.

– Frappé ? Qui vous parle de frapper ? dit Fenner en haussant les épaules. Mais est-ce que je fais l'effet d'un homme intelligent ? Vous avez bien vu dans les journaux les portraits de ministres, de savants…

– Oh ! je ne regarde que les photos des meurtriers », répondit Herman.

Cet étrange interrogatoire fut interrompu par l'arrivée de Julian Lester. Depuis quelques jours, il sentait que Marie lui échappait. John Morlay exerçait décidément une trop grande influence sur la jeune fille, et Julian Lester avait décidé de hâter la réalisation de son plan.

Mrs. Carawood vint recevoir le visiteur. Ce n'est pas sans jalousie que Fenner le vit serrer familièrement la main de la dame de ses rêves.

« Marie n'est pas là, dit Mrs. Carawood. Elle est sortie avec Mr. Morlay.

– Vraiment ? fit Lester en tiraillant sa moustache. J'ai remarqué que depuis quelques jours elle n'est jamais là.

– Cela vous ennuie-t-il ? demanda Mrs. Carawood.

– Bien sûr, convint Julian. Et puis, il y a certaines choses que je voudrais savoir à son sujet. Vous avez été autrefois sa nurse, n'est-ce pas ?

– En effet, répondit la vieille dame.

– Et c'est sa mère qui vous a nommée tutrice de Marie ? »

Son ton était nettement hostile et Mrs. Carawood ne s'y méprit pas. Elle en ressentit comme un pincement au cœur. Elle avait toujours senti que quelque chose se cachait derrière l'amabilité presque obséquieuse de Julian, mais elle ne s'attendait pas à ce qu'il jetât si vite son masque.

« Je ne comprends pas le changement de Marie à mon égard, dit-il sur un ton de reproche. On a dû l'influencer et j'ai décidé de tirer les choses au clair. Êtes-vous sa tutrice légale ? »

Il parlait maintenant comme un juge d'instruction.

« Puisque vous savez vous-même que sa mère me l'a confiée…

– Je ne sais que ce que j'ai entendu dire. Mais pouvez-vous produire une pièce : officielle, un document… le testament enfin ? »

Mrs. Carawood ne répondit pas.

« Répondez-moi ! La Comtesse Fioli a-t-elle laissé un testament ? Et si oui, comme c'est probable, en possédez-vous une copie ?

– Non, je n'ai pas de copie du testament de la mère de Marie, répondit Mrs. Carawood en pâlissant. Je n'ai aucun document de ce genre. Elle m'a confié son enfant parce qu'elle n'avait personne au monde en dehors de moi pour la remplacer auprès de sa fille. »

Il la vit se troubler, puis se précipiter vers la porte d'entrée et l'ouvrir. Marie apparut.

La jeune fille rayonnait de joie et riait aux éclats. John Morlay, qui la suivait, n'était certainement pas pour rien dans sa gaieté. Marie raconta à sa tutrice que John l'avait menée à un thé dansant et qu'il était un cavalier parfait. Julian Lester l'écoutait, l'air pincé.

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, dit-elle enfin en se tournant vers Julian.

– Vous avez daigné vous en apercevoir ? fit Julian. Vous ne portez pas ma bague ? Où est-elle ?

– À Ascot, déclara-t-elle avec un petit mouvement de menton qui mit Julian sur ses gardes.

– Elle n'a donc pas eu le don de vous plaire ?

– Si. Je crois vous l'avoir dit dans ma lettre de remerciement. Je monte pour me débarrasser de mon chapeau. »

Elle disparut, suivie de Mrs. Carawood. John resta seul en face de Julian, Herman s'étant absenté un instant.

« Dites donc, fit John, je constate que vous avez trouvé à me remplacer avantageusement pour votre enquête ?

– Que voulez-vous dire, demanda Julian en affectant un air innocent.

– Je vous ai vu, hier, à Oxford Street, discuter avec mon collègue Martin, de l'Universal Agency. »

Julian Lester se mit à rire.

« Mes félicitations, John. Je commence à croire que vous êtes vraiment détective.

– Écoutez-moi, Julian. Autant vous dire tout de suite que vous perdez votre temps et votre argent. En somme, de quoi soupçonnez-vous cette brave Mrs. Carawood ?

– Puisque vous êtes franc, répondit Julian, je le serai aussi. Cette femme ne me dit rien qui vaille. Ou je me trompe fort, ou elle dépouille systématiquement la pauvre Marie qui ne s'en doute pas. J'ai déjà fait des tentatives pour retrouver le testament de la mère de la petite, mais il n'y en a trace nulle part. Les Fioli étaient des originaux. Ils ont perdu de grosses sommes, il y a cinquante ans, dans des combinaisons boursières et, depuis, se méfiant des banques comme de la peste, ils n'ont jamais confié leur numéraire à aucun établissement de ce genre. La défunte Comtesse a dû passer tout ce qu'elle possédait à Mrs. Carawood, de la main à la main. Et le but de mon enquête, c'est précisément de découvrir si cet héritage existe encore et, dans l'affirmative, comment il est administré. Je tiens également à savoir si la tutelle que Mrs. Carawood exerce sur Marie n'est pas purement arbitraire ?

– Tout cela est très bien, dit John en souriant. Mais pourquoi tout ce qui touche à Marie vous intéresse-t-il à ce point ? Nourrissez-vous toujours à son égard des projets matrimoniaux ? Croyez-vous donc que vous ayez quelque chance d'obtenir sa main ? »

Julian perdit un peu de son assurance.

« Vous voulez insinuer sans doute que la chance a tourné en votre faveur ? Autrement dit, que vous m'avez supplanté, pour appeler les choses par leur nom. C'est peut-être vrai. Mais même s'il en était ainsi, je ne suis pas prêt à abandonner mon enquête. Je veux que la vérité se fasse jour… dans votre intérêt, si ce n'est dans le mien. Vous voyez que l'amitié n'est pas un vain mot. »

John hocha la tête d'un air dubitatif.

« Je ne suis pas convaincu », avoua-t-il.

Julian se mit à rire.

« Dans ce cas, laissez-moi faire dans l'intérêt de Marie. Ce motif vous paraît-il plus plausible ?

– Et où comptez-vous trouver la vérité ? » demanda John.

Ce fut le hasard qui répondit pour Julian. En effet, à ce moment précis Herman entra dans la boutique chargé d'une massive cassette. Julian, qui en possédait l'exact signalement, la reconnut tout de suite à ses deux serrures de cuivre. Médusé, il resta en contemplation devant le coffret.

CHAPITRE XIX

Marie se tourna vers les deux hommes :

« Venez, dit-elle. Mrs. Carawood va vous montrer le petit singe que je fus dans mon enfance. »

Mrs. Carawood ouvrit la cassette et en sortit un paquet de photographies.

« Là, elle avait quatre ans, dit-elle en tendant à John un petit carton jauni par le temps. Et là, treize ans. »

– Il me semble, dit Julian, en observant attentivement la vieille dame, que voilà une excellente occasion de nous montrer les autres documents que cette cassette contient sans doute. Je vois, en effet, que vous y gardez les archives de la famille. »

John leva sur son ami un regard surpris. Mrs. Carawood fit retomber le couvercle.

« Si j'insiste, reprit Julian, c'est qu'un agent menant une enquête pour mon compte – pourquoi m'en cacherais-je ? – m'a remis, l'autre jour, cet entrefilet, découpé dans un numéro du *Bournemouth Herald* d'il y a vingt ans. »

Il se mit à lire une coupure qu'il venait de sortir de son portefeuille.

« La Comtesse Fioli, qui vient de mourir en son hôtel de Westgate Garden, était fort riche. N'ayant jamais voulu confier

son argent à une banque, elle conservait chez elle toute sa fortune, mais toutes les recherches faites pour découvrir son trésor sont restées vaines. »

« Eh bien ? dit John froidement. Où voulez-vous en venir ?

– Où je veux en venir ? répéta Julian d'un ton de défi. Tout simplement, je veux vous révéler l'origine de la soudaine richesse de Mrs. Carawood. On ne fonde pas du jour au lendemain une maison de commerce avec une quinzaine de succursales quand on n'a pas de capitaux. »

Mrs. Carawood avait blêmi. Sa stupeur lui avait ôté un instant l'usage de la parole, mais elle eut vite fait de se dominer.

« C'est un mensonge ! cria-t-elle. Un odieux mensonge ! J'ai gagné cet argent à la sueur de mon front. »

Marie n'avait pas compris tout de suite la gravité de l'accusation qui était lancée contre Mrs. Carawood. Mais se ressaisissant, elle prit la défense de sa tutrice.

« Comment osez-vous parler ainsi ? s'écria-t-elle au comble de l'indignation. C'est une infamie !

– Je comprends votre colère, dit Julian en souriant. Vous êtes trop pure pour imaginer pareilles machinations. Il n'en reste pas moins que les coïncidences sont troublantes. Où est passé l'argent de la Comtesse Fioli ? Où est passé son testament ? Qui sait, il est peut-être là-dedans, dit-il en désignant la cassette. Pourquoi ne pas nous montrer les papiers de votre famille, si votre tutrice n'a rien à se reprocher ? »

Mais Mrs. Carawood secouait énergiquement la tête. « Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! » répétait-elle, blême et tremblante, en protégeant la cassette de son corps.

Malgré son échec et le blâme qu'il put lire dans le regard de Marie et de John, Julian ne ressentit pas le moindre regret de ses paroles. C'est un de ces hommes qui possèdent en eux-

mêmes une foi sans bornes et à qui il n'arrive jamais de mettre en doute leur propre conduite. Il n'était même pas loin de se considérer comme la victime d'une injustice et de taxer John et surtout Marie de noire ingratitude.

Julian cultivait par principe les relations utiles. Il ne payait jamais les consultations médicales ; ses amis médecins le faisaient gracieusement profiter de leurs lumières au hasard de leurs rencontres ; il ne consultait pas non plus d'avocats, puisque ceux qu'il comptait parmi ses amis se faisaient un plaisir de le guider dans le maquis de la législation. Ce fut l'un de ceux-ci qui dit un jour à Julian :

« Laissez cela, croyez-moi. Vous n'avez aucun titre pour réclamer des comptes à la tutrice. Si vous étiez apparenté à la jeune fille, même vaguement, je ne dirais pas… Mais ainsi, vous seriez sûrement débouté par le tribunal.

– Mais si elle était fiancée ?

– Même alors. Les fiançailles n'accordent aucun droit de ce genre. Pour en avoir un, il faudrait d'abord que vous l'épousiez. »

L'avocat expliqua en détail à Julian que pour intenter un procès à Mrs. Carawood, il lui faudrait engager des frais importants, la somme qu'il énonça fit tressaillir Julian.

« Il doit tout de même exister un moyen de confondre cette sorcière, dit Julian.

– Si vous parlez de moyens légaux, je n'en vois aucun, répondit l'homme de loi. Le seul conseil que je puisse vous donner, ajouta-t-il en riant, c'est de prendre quelques leçons dans l'art de la cambriole et de vous emparer des papiers qui, à ce que vous dites, se trouvent en possession de cette douteuse tutrice. Les documents en main, vous obtiendrez certainement gain de cause. »

CHAPITRE XX

La suggestion faite en manière de plaisanterie par l'avocat donna à réfléchir à Julian Lester. Malgré lui, le souvenir d'un certain cambrioleur dont il avait fait la connaissance, une nuit, dans son propre appartement, s'imposait à son esprit.

D'abord, il essaya de ne plus y penser, mais l'idée faisait du chemin en lui, insidieusement. En tout cas, il ne devait pas entreprendre ce travail lui-même. Julian n'aimait pas avoir affaire aux chiens de garde, or Herman avait tout de cet animal. Non, décidément, pour une fois, il valait mieux avoir recours à un « collaborateur ». D'autres le faisaient régulièrement, et quant à lui, il pouvait payer ce genre de service assez libéralement pour ne pas avoir à craindre la trahison. Plus il y pensait, plus il voyait d'avantages à ce plan.

Il griffonna quelques mots sur une feuille de papier et alla lui-même la remettre à un commissionnaire, en lui recommandant de remettre la missive en mains propres du destinataire. Puis, il attendit.

Il trouva dans les journaux de quoi se distraire.

Des cambrioleurs avaient rendu visite, trois jours auparavant, à la West Canadian Bank et avaient emporté près d'un quart de million en argent liquide. Les feuilles du matin en fournissaient enfin un récit détaillé. Julian poussa un sifflement admiratif et se plongea dans la lecture de l'article.

À neuf heures, la sonnette retentit. Julian plia son journal et alla ouvrir. Mr. Smith se tenait devant lui.

« Entre, dit Julian. Et assieds-toi. »

L'homme, sa casquette à la main, le suivit et s'assit au bord d'une chaise.

« Eh bien, comment ça va-t-il ?

– Mal, répondit l'homme. Je meurs de faim. Pas moyen de trouver un boulot honnête. Dès que je trouve à m'embaucher, un de ces policiers en civil vient raconter à mon patron que je suis un ancien forçat, et je me retrouve dans la rue.

– Je pourrais peut-être vous donner de l'ouvrage, dit Julian d'un ton négligent.

– Oh ! fit l'autre. Je sais trop vieux et trop mal en point pour débuter dans un nouveau métier. Quand on a passé ses meilleures années en prison, on est vidé.

– Oh ! ce que je compte vous faire faire ne demande pas beaucoup de persévérance, reprit Julian. Il y aurait cent livres pour vous, pour une heure d'occupation environ. »

Une lueur d'intérêt passa dans les yeux de Smith.

« Je tiens à vous dire, fit Julian, que cette offre, je ne vous la fais pas en mon propre nom, mais en celui d'un ami, qui est victime d'une tentative de chantage. »

L'homme acquiesça de la tête.

« Tout le monde peut avoir des ennemis. Et je serais content de pouvoir vous tirer d'embarras…

– Je vous répète qu'il ne s'agit pas de moi, mais d'un ami. Il m'a dit qu'une certaine Mrs. Carawood détenait des lettres susceptibles de lui faire le plus grand tort, surtout en ce moment, car il a l'intention de se marier.

– Où vit-elle, cette dame ?

– À Penton Street, au 47. Voulez-vous noter l'adresse ? »

Il tendit à l'homme une feuille de papier et un stylo. Smith traça les deux mots avec beaucoup de peine.

« C'est dans Pimlico, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui, c'est un magasin de confection. Les papiers en question se trouvent dans une cassette sous le lit de la femme, dans l'appartement au-dessus de la boutique.

– Cela me paraît enfantin, dit Smith, avec condescendance. Y a-t-il un chien dans la maison ? Ce n'est pas que cela m'effraie... Et des hommes, y en a-t-il ?

– Un jeune homme. Quant à elle-même... eh bien, on pourrait s'arranger un soir pour qu'elle soit sortie... jeudi prochain, par exemple. Le jeune homme ne vous donnera pas beaucoup de mal, d'ailleurs il se couche très tôt. La chambre de Mrs. Carawood est au premier et, autant que je sache, à gauche. La cassette a deux serrures...

– Des serrures ? Aucune importance, dit Smith en l'interrompant. Évidemment, s'il s'agissait d'un coffre-fort, cela demanderait du temps. Mais une cassette ? Laissez-moi rire ! Et quels sont les papiers que je dois vous apporter ?

– Emportez tous les documents que vous y trouverez. Vous les mettrez dans un sac que vous laisserez devant ma porte. Puis vous pourrez partir. Vous aurez cinquante livres d'avance et cinquante livres quand votre travail sera fini. L'argent sera déposé sous le tapis-brosse, dans l'escalier. Voici la clef pour la porte de l'immeuble. Je vous préviens que je serai à la fenêtre à vous attendre et que, si vous venez sans le sac, il n'y aura rien pour vous sous le tapis. »

Smith le scruta du regard.

« Tout cela n'est pas sans risque pour vous… » observa-t-il.

Julian n'aimait pas penser au risque qu'il courait. Cependant, il s'était déjà ménagé un alibi. Au pire des cas, sa parole vaudrait bien celle d'un ancien forçat. Et il nierait. Le jeu en valait la chandelle. Car même s'il ne devait pas retirer un profit direct de sa démarche, au moins il ferait figure de justicier aux yeux de Marie. Et d'ailleurs, il n'avait pas encore abandonné tout espoir…

« Que ne ferait-on pas pour un ami ! dit-il gravement. Mais je compte sur votre discrétion. Si vous ne savez pas tenir votre langue, dites-le-moi tout de suite. »

Smith protesta avec véhémence de sa discrétion.

À ce moment, le sort intervint en faisant prendre à la conversation un tour qui devait avoir une profonde influence sur la future carrière de Julian Lester. Cela commença d'une manière tout à fait banale.

« Ah ! si j'avais de la santé ! soupira Smith en acceptant le rafraîchissement que son hôte lui offrait.

– Eh bien ! que feriez-vous alors ? demanda Julian.

– Je serais plein aux as à la fin de la semaine, dit Smith avec le plus grand sérieux.

– Et comment cela ? demanda Julian, intéressé.

– Oh ! ce ne serait pas difficile, dit Smith évasivement. Mais voilà, il y a mon cœur. L'autre jour, j'ai failli claquer. Un grand spécialiste est venu me voir. C'est comme je vous le dis. Un des plus fameux docteurs de Londres dans le quartier des misérables.

– Mais l'argent ? Comment auriez-vous cet argent ? »

Ce que Smith dit alors à Julian était du plus haut intérêt pour ce dernier. Il s'était trouvé, récemment, à Hanover Square, où il avait aperçu une dame. Il l'avait prise pour une personne qu'il connaissait bien, mais il avait appris que c'était une duchesse.

« C'est un détective qui me l'a affirmé… un détective privé, qui a son agence dans la maison où je l'ai vue. »

Julian se redressa brusquement sur sa chaise.

« Un certain Morlay ?

– C'est ça, Morlay. J'ai vu son nom sur la plaque : Morlay Frères, je crois.

– Eh bien ? » demanda Julian, impatient.

Après le départ du détective, Smith était resté encore un moment sur la place et il avait vu une voiture stopper devant la maison. Deux hommes en étaient descendus, portant un lourd sac de cuir. Ils avaient pris l'ascenseur. Smith avait reconnu l'un d'eux : c'était Harry le Valet, son voisin de cellule à Dartmoor, un Américain, et l'un des plus célèbres perceurs de coffres-forts du monde.

« J'ai compris tout de suite qu'il était sur une « affaire », dit Smith. C'est comme cela qu'il opère d'habitude, lui et sa bande. Ils louent un bureau quelques semaines d'avance et y restent pendant un mois, une fois le coup fait. Puis, un jour, ils prennent la poudre d'escampette. Heureux encore que Harry le Valet ne m'ait pas vu, sans quoi ma peau ne vaudrait pas cher à l'heure qu'il est. »

Julian haletait. Visiblement, Smith n'avait pas lu les journaux et ignorait le cambriolage de la Canadian Bank.

« En prison encore, Harry m'avait dit que le truc le plus pratique consistait à louer un bureau avec un coffre-fort. Si l'occasion s'en présente, on reprend une affaire déjà montée,

histoire d'avoir une raison sociale connue. C'est ce qu'ils ont dû faire. Dans un mois, quand tout le monde aura oublié l'affaire, ils s'éclipseront. Ce n'est pas bête, n'est-ce pas ? La police les cherche partout, et ils sont là, dans leur bureau, comme d'honorables commerçants. Ah ! si j'avais vingt ans de moins et un cœur solide, l'affaire serait dans le sac. »

Julian sentit ses tempes battre violemment. Après le départ de Smith, il oublia totalement la mission qu'il lui avait confiée. Une affaire d'une autre envergure sollicitait toute son attention.

CHAPITRE XXI

« Pourriez-vous me réserver une partie de votre matinée ? »

C'était Marie Fioli qui posait, par téléphone, cette question à John Morlay. Il était à peine sept heures et demie et le détective avait dû interrompre son breakfast pour se saisir de l'écouteur.

« Mon Dieu ! Vous êtes bien matinale ! s'exclama-t-il.

– Il faut que je parle d'urgence à Julian, et je compte sur vous pour me conduire chez lui.

– Que se passe-t-il donc ?

– Rien. Mrs. Carawood n'a pas pu dormir de la nuit… Elle est dans un état !…

– Et vous comptez sur Julian pour la calmer ? demanda John Morlay sur un ton de plaisanterie.

– John, il faut que je le voie. Je ne sais pas trop comment le lui dire, mais je ne puis permettre qu'il continue à persécuter ma pauvre Nounou.

– Eh bien ! soit. Je vais vous conduire chez Julian. »

Ils convinrent de se retrouver à l'angle de Penton Street et John raccrocha.

« Je vais vous demander de m'attendre sur le palier, proposa Marie lorsqu'il l'eut rejointe avec sa voiture. Vous m'excuserez, mais ce que j'ai à lui dire est de nature tout à fait confidentielle. »

John accepta, mais Julian devait déjouer ce plan. Il vint lui-même ouvrir la porte, vêtu d'une robe de chambre somptueuse, et, en apercevant le détective, lui dit avec une cordialité affectée :

« Entrez donc, Morlay. Je m'en voudrais de vous laisser attendre dehors. Je vous dois des excuses à tous les deux pour ma conduite inqualifiable. »

Il les fit entrer dans son bureau et reprit :

« Je devine le but de votre visite et je prends les devants. Je vous fais amende honorable et avoue n'avoir pour excuse que le désir d'être sûr que la Comtesse Fioli n'est pas la victime d'abominables machinations de la part d'une mégère. »

Le soleil entrait à flots par la baie ouverte, ce qui pouvait expliquer en partie l'exubérante gaieté du maître des lieux.

« Je constate que ce louable souci n'a pas triomphé de votre bonne humeur coutumière, observa John.

– Ma bonne humeur ne m'abandonne jamais, déclara Julian d'un air satisfait. C'est ma compagne la plus fidèle. Et ce matin, j'ai plus que jamais des raisons d'être gai. À propos, John, savez-vous, par hasard, s'il y a du local à louer dans votre immeuble ? »

John ne cacha pas son étonnement.

« Vous vous lancez maintenant dans les affaires ?

– Pas exactement. Je cherche un bureau tranquille pour y terminer mon livre.

– Eh bien ! je crois qu'une société qui a son siège social à l'étage au-dessus de mon bureau est sur le point de faire faillite, et qu'elle cherche à sous-louer le local… »

Marie commençait à perdre patience.

« Je suis venue pour vous parler seul à seul, Julian… » dit-elle.

Julian ouvrit la porte de sa salle à manger et invita John à y passer.

« Vous trouverez des revues et des livres sur le guéridon », dit-il aimablement.

Puis se tournant vers Marie.

« Vous devez m'en vouloir à mort, Marie, et pourtant c'est uniquement pour vous que j'ai agi ainsi. Que diriez-vous si je vous prouvais, noir sur blanc, que cette femme vous dépouille systématiquement ?…

– Ne vous donnez pas cette peine, Julian. Et occupez-vous de vous-même. Vous en aurez grandement besoin… »

Ce disant, elle prit dans son sac un petit écrin de cuir rouge, et le tendit au jeune homme. Celui-ci s'en saisit et l'ouvrit.

« Ma bague ? dit-il en fronçant les sourcils. Vous me la rendez ? »

Marie acquiesça de la tête.

« Ce n'est pas bien gentil, dit Julian. Je parie que c'est cette vieille chipie qui…

– D'abord, je vous prie de ne pas traiter Mrs. Carawood de vieille chipie. Ensuite, je vous demande de la laisser tranquille et de donner, dès aujourd'hui, l'ordre d'interrompre votre en-

quête. Enfin, je vous conseille amicalement de quitter l'Angleterre sous le plus bref délai. »

Il la regardait à travers ses paupières mi-closes, d'un air légèrement narquois.

« Et puis-je connaître la cause de votre décision ?

– Elle est bien simple, répondit Marie. En me remettant l'étui de la bague, vous m'aviez demandé de ne pas l'ouvrir avant le lendemain matin. Je vous l'avais promis, mais avant de me coucher j'y ai tout de même jeté un coup d'œil. Ce n'était pas cette bague-là. »

Elle haletait légèrement et semblait s'attendre à de violentes protestations, mais il ne dit rien.

« La bague que contenait l'étui était ornée d'un saphir ovale entouré de quatre diamants. C'est celle-là même qui avait été volée dans la vitrine de Cratcher's. Vous vous étiez trompé d'étui. Les deux écrins sont de même couleur et de mêmes dimensions. Vous vous en êtes aperçu le soir-même, et vous êtes revenu à Ascot pour reprendre ce compromettant cadeau. Puis, le lendemain, vous m'avez envoyé par la poste la bague qui m'était destinée. »

Julian l'écoutait en silence. Son visage était un masque impénétrable. Pas un regard, pas un tressaillement de muscle ne trahissait son émoi. Seules ses lèvres étaient un peu plus pincées que de coutume.

« Le mieux que vous puissiez faire, serait de quitter l'Angleterre, poursuivit la jeune fille. Je devrais peut-être avertir la police…

– Le ferez-vous ? demanda Julian d'une voix métallique.

– Non, j'ai peut-être tort, mais je préfère que vous partiez.

– Morlay est-il au courant ?

– Non.

– Merci, dit Julian en poussant un long soupir. Je ferai ce que vous me dites. Mais d'abord je dois liquider mes affaires en cours. »

Marie lui tendit la main.

« Je vous promets de ne plus vous importuner, ni vous, ni Mrs. Carawood », ajouta-t-il.

Lorsque ses hôtes furent partis, Julian se souvint qu'il avait pris certaines dispositions qui ne manqueraient pas, si elles étaient exécutées, de causer de graves ennuis à Mrs. Carawood. Il essaya de se mettre en contact avec Smith, mais comme il ne put le joindre, il renonça à son projet. Après tout, en laissant agir le vieux cambrioleur, il satisferait au moins sa curiosité.

En attendant, il avait fort à faire. Et d'abord, il identifia le bureau de Harry le Valet et apprit qu'il avait été occupé précédemment par un inventeur de jouets mécaniques à qui son industrie n'avait apporté que des déboires. Il avait été bien content de sous-louer son local avec tout le mobilier au gentleman américain qui l'avait payé rubis sur l'ongle.

« J'ai préféré louer plutôt que vendre, dit-il à Julian qui vint lui rendre visite. Je croyais pouvoir reprendre l'affaire, un jour. Mais je crains fort d'être obligé de vendre.

– C'est pour cela que je suis venu vous voir, dit Julian. Je m'occupe de la reprise des mobiliers de bureau. »

L'inventeur des jouets présenta à Julian toutes ses factures parmi lesquelles se trouvait celle des « Coffres-forts Rexor », portant l'indication du numéro de fabrication. Julian avait une excellente mémoire des chiffres et il reproduisit celui-ci très exactement dans son carnet, après avoir quitté l'infortuné commerçant.

Quelques heures plus tard, Julian était en conversation avec le directeur général de la maison Rexor. Celui-ci l'avait reçu avec cordialité, car Julian, qui le connaissait de longue date, lui avait promis de publier un article sur les progrès réalisés en matière de serrurerie en général et de coffres-forts en particulier, et où il serait question de la maison Rexor en termes élogieux.

« Au fait, dit Julian avant de quitter son ami, j'ai acheté d'occasion, il y a quelque temps, un de vos coffres-forts, et je n'ai qu'une seule clef.

– Vous souvenez-vous du numéro ?

Et Julian quitta le bureau directorial avec une deuxième clef dans sa poche.

Le lendemain, il se rendit en reconnaissance dans l'immeuble où se tenait un bureau à louer. Les deux jeunes gens qui dirigeaient l'entreprise – vente de bonbons en gros – étaient des gentlemen d'aspect respectable, portant lunettes à monture d'écaille. Ils étaient arrivés au bureau exactement à neuf heures, venant de deux directions opposées.

Julian inspecta attentivement les lieux. Le parapet saillant, le balcon, la proximité d'une bâtisse plus basse derrière l'immeuble, tout concourait à lui faciliter la tâche. Dommage seulement qu'en cette saison les nuits fussent un peu courtes !…

Julian trouva un garage à louer dans les environs. Le propriétaire lui demanda des arrhes considérables, mais le jeune homme les versa sans broncher, y amena une puissante voiture et recommanda au mécanicien de faire le plein d'essence et de la nettoyer.

Le soir, il assista au départ des associés en se demandant lequel de ces deux paisibles citoyens pouvait bien être Harry le Valet. Les journaux abondaient en détails savoureux sur le cambriolage de la Canadian Bank. Deux individus suspects venaient

justement d'être arrêtés à Southampton et Julian fut passablement ennuyé d'apprendre que la police concentrait ses efforts dans ces parages. La somme volée se montait à près de cent quatre-vingt mille livres. L'inspecteur Pickles était chargé de l'affaire.

John Morlay, qui rencontra le policier, apprit quelques détails confidentiels. Un gardien de nuit de la banque devait être dans le coup. Il avait disparu sans laisser de trace, aussitôt après le vol.

« Le cambriolage est signé, ajouta le sous-inspecteur. C'est la méthode américaine, et je parie que Harry le Valet a mis la main à la pâte. D'après les dernières nouvelles, il n'est pas à Paris, ses copains affirment qu'il est à Berlin, donc il est à Londres. Si ces oiseaux s'envolent avec la galette, je vous autorise à me dire : « Pois Vert », vous n'avez plus rien « dans le ventre. » Mais il n'y a pas de danger. Si Harry le Valet avait su à qui il avait affaire, il aurait réfléchi à deux fois avant de faire le coup. À propos, comment va Mrs. Carawood ? Est-elle retournée à Rotherhithe ? Et ce pauvre Mr. Hoad ? Sa santé laisse-t-elle toujours à désirer ?

– Quel Mr. Hoad ?

– Il est vrai qu'il ne se sert pas souvent de ce nom. Il préfère se faire appeler Smith ou Salter. L'autre nuit, il a eu une crise et une personne qui semble s'intéresser à lui a fait venir à son chevet un des meilleurs spécialistes de Londres.

– Vous voulez parler de Mrs. Carawood ? » devina John.

« Pois Vert » acquiesça de la tête.

« Exactement. Elle ne voulait pas qu'il connaisse sa situation matérielle, d'où cette mascarade. Un véritable enfantillage…

– Et le cambriolage de la Canadian Bank ? Est-ce aussi un enfantillage ?

– Mais oui, répondit « Pois Vert ». Ç’aura été le dernier exploit de Harry le Valet. »

CHAPITRE XXII

Les jours qui suivirent sa dernière entrevue avec Julian furent remplis, pour Marie Fioli, d'un bonheur nouveau. Elle pensait sans regret, maintenant, au pensionnat de Cheltenham et trouvait beaucoup d'attrait à son nouveau mode d'existence. Sa chère Mrs. Carawood ne la quittait plus guère, et lorsqu'elle était retenue par ses affaires, c'est John qui lui tenait aimablement compagnie. Le jeune homme essaya à plusieurs reprises de la faire parler de sa tutrice.

« Elle est si naïve et si romanesque ! lui dit un jour Marie en riant. Parfois je voudrais me fâcher, mais c'est impossible.

– Vous fâcher ? fit John, surpris.

– Mais oui. Elle a, par exemple, une manie qui m'exaspère : celle de m'appeler « Mademoiselle la Comtesse » à tout bout de champ. Et pourtant, elle est si raisonnable, si pratique ! Elle m'a avoué, l'autre jour, que depuis sa plus tendre enfance, elle adorait les histoires de duchesses, d'escaliers de marbre, de palais, et tout ce qui s'ensuit. Un roman dont l'héroïne n'appartiendrait pas à la plus haute noblesse lui paraîtrait totalement dépourvu d'intérêt ! »

Un autre jour, pendant qu'ils prenaient le thé, tous les deux, en ville, Marie lui conta que sa tutrice avait reçu, la veille, une étrange visite.

« Vous avez peut-être entendu déjà parler de Frère Benito ? fit-elle. On le connaît bien dans le quartier de Pimlico à cause de ses bonnes œuvres.

– Il ne m'est pas inconnu, en effet, dit John, pensif. Et quel était le but de sa visite ?

– Pour cela, vous m'en demandez trop, répondit la jeune fille. Peut-être venait-il de la part d'une œuvre de bienfaisance. Je me demande même pourquoi Nounou était si nerveuse et pourquoi elle a paru si soulagée après son départ. »

John Morlay craignit que ce ne fût pas en tant que représentant d'une œuvre de charité que le moine fût venu voir Mrs. Carawood, et la cause de la nervosité de la vieille dame lui apparut très clairement.

Le même jour, Julian reçut la visite du détective Martin.

« Si mon travail ne vous donnait pas satisfaction, il fallait me le dire tout de suite, dit ce dernier. Je n'aime pas qu'on se paye ma tête.

– Moi non plus, mais à quel propos ?

– Vous vous êtes adressé à Morlay pour la même enquête. Je l'ai tout le temps dans les jambes. Ce matin encore, j'ai rencontré son meilleur employé dans les bureaux du Département des Archives. Il cherchait un testament à la lettre F…

– Il a perdu son temps, dit Julian, méprisant. Je sais qu'il n'existe pas de copie de ce testament. »

Ainsi John Morlay, lui aussi, s'intéressait à la dot de Marie ! Après tout, son indifférence à l'égard des biens terrestres n'était peut-être qu'une pose ! Cette pensée fit sourire Julian. Ce n'est pas lui qui mettrait maintenant des bâtons dans les roues de cet hypocrite de John. Faire la chasse à une dot problématique ! L'affaire qui le préoccupait offrait bien plus d'intérêt.

* * *

Mrs. Carawood posa son livre de compte sur la table. Un long silence se fit, ponctué par le tic-tac de la pendule.

« Je me suis souvent demandé, dit Herman, quel genre d'homme était votre mari. Vous n'avez pas gardé de photo de lui ?

– Non », dit brièvement la vieille dame.

Et après un nouveau silence :

« La vie n'est pas toujours rose…

– J'en sais quelque chose, soupira Herman. Et si je n'avais pas eu la chance de vous rencontrer… Vous avez dû bien souffrir les premiers temps de votre veuvage… »

Mrs. Carawood acquiesça de la tête.

« Oui », murmura-t-elle.

Et changeant brusquement de conversation :

« Tu parais fatigué, ce soir, Herman. Va donc te coucher. »

Il lui jeta un regard de chien fidèle qui disait toute la reconnaissance dont est capable un gamin des rues lorsqu'on lui dit qu'il paraît fatigué. Cela n'a l'air de rien, mais cela fait si chaud au cœur !

« C'est drôle ! murmura-t-il, ne sachant comment exprimer le doux sentiment qui l'envahissait.

– Qu'est-ce qui est drôle ? demanda la vieille dame.

– Je ne sais pas, mais vous êtes si bonne… Je crois que je serais capable de n'importe quoi pour vous. N'importe quoi…

– Commence toujours par te mettre au lit, suggéra Mrs. Carawood en riant.

– Oh ! vous ne comprenez pas. Je veux dire que je voudrais faire quelque chose de difficile, de dangereux. Sauter par la fenêtre ! Tuer quelqu'un…

– Tu es fou, Herman ! s'exclama Mrs. Carawood. En voilà une idée ! Contente-toi d'épousseter les rayons consciencieusement et de faire les courses. Tuer ! Je n'ai pas besoin de toi comme assassin… Va donc voir qui frappe à la porte. »

C'était Mr. Fenner, l'air plus solennel que jamais. Il avait revêtu son costume noir des dimanches et portait un brassard de crêpe à la manche gauche. La chaîne d'or qui barrait son ventre était la seule note frivole de sa tenue de deuil. Il s'assit sans attendre d'y être invité, et poussa un long soupir.

« Je ne vous attendais pas ce soir, dit Mrs. Carawood.

– Toutes mes condoléances, camarade, risqua Herman.

– Ce n'est pas la peine de me donner du camarade, répondit Fenner.

– Tiens ! s'étonna le jeune homme. Vous avez changé d'idées ?

– Peut-être, admit Fenner. D'ailleurs ces histoires agacent Mrs. Carawood et ce n'est pas la peine de la contrarier. »

Se renversant dans son fauteuil, il sembla examiner le plafond de sous ses paupières mi-closes. C'était sa manière de concentrer son attention.

« Je suis obligé de reconnaître, dit-il enfin, que j'exagérais un peu… L'égalité, c'est très beau, mais, comme dit l'autre, il y a

des chevaux de course et des chevaux de trait. De même, l'humanité se compose d'individus divers dont chacun a sa fonction propre à remplir.

– Je trouve qu'il fait un peu chaud, ce soir, pour ce genre de discussions, déclara Mrs Carawood. Votre patron vous aurait-il converti à ses idées avant de mourir. Il l'avait prédit, je crois.

– Il n'en est pas question, Mrs. Carawood, je n'abandonnerai jamais mes principes. Les étoiles brillent même le jour, bien qu'elles soient invisibles. Il en est de même pour mon idéal… »

Après cette poétique métaphore, il se tut un instant, puis reprit :

« Le patron m'a légué son entreprise. Je vous ai toujours dit que c'était un brave type. Un peu grincheux, mais à l'âge qu'il avait, c'était tout naturel. Quant à l'héritage, ce n'est pas une grosse affaire, évidemment, mais une petite entreprise assez prospère, ma foi. On pourrait facilement doubler, et même tripler le chiffre d'affaires, en s'en occupant sérieusement. »

Mrs. Carawood ne chercha pas à dissimuler son amusement.

« Qu'est-ce que j'ai dit de risible ? s'étonna Fenner.

– Rien. Je pense à toutes ces étoiles qui brillent, même le jour. »

Fenner parut mal à son aise.

« Je suis très contente pour vous, reprit-elle.

– Oh ! fit-il avec une gêne évidente. Tout cela ne change rien à mes principes. La chance ne démoralise que ceux qui ne savent pas en user… Herman, j'ai à parler à Mrs. Carawood. »

Cette dernière déclaration, il l'avait faite d'un ton si impératif, que le jeune homme s'éclipsa sans mot dire.

Fenner se redressa sur son fauteuil et se penchant vers Mrs. Carawood :

« Ce gringalet n'est pas revenu, j'espère ? »

Cette peu flatteuse épithète s'appliquait, de toute évidence, à Julian Lester.

« Non, je ne l'ai pas revu. Mais pourquoi ?

– S'il vient vous ennuyer, je lui tordrai le cou…

Mrs. Carawood se mit à rire.

« Ce ne sont pas les défenseurs qui me manquent, ce soir, décidément ! Mais vraiment, Fenner, j'espère ne pas avoir besoin de vos services. D'ailleurs, nous ne vous verrons plus beaucoup, sans doute, maintenant que vous êtes à la tête d'une importante entreprise d'ébénisterie. »

Fenner n'aurait pu espérer de meilleure entrée en matière.

« C'est justement à ce sujet que je me suis permis de venir vous déranger ce soir. Puis-je fumer ? »

Il sortit de sa poche une boîte de cigarettes ornée d'une gravure qui retint un instant son attention.

« À en croire la publicité, ces cigarettes sont adoptées par les dames du harem du Sultan. Ces Turcs, tout de même ! Quelle folie d'avoir tant de femmes. Moi, je n'en voudrais qu'une seule !

– On ne sait jamais, observa Mrs. Carawood avec finesse. Jusqu'ici vous ne fumiez que la pipe, maintenant vous avez pris goût aux cigarettes. Jusqu'ici, vous viviez en célibataire, maintenant vous pensez à prendre femme. Demain peut-être vous

trouverez qu'une seule femme ne vous suffit pas. Les étoiles brillent, mais les hommes changent. »

Fenner posa sur elle un regard chargé de reproches.

« Il n'existe qu'une seule femme au monde, pour moi, Mrs. Carawood, et vous le savez bien. Si elle disait « oui », elle ferait de moi l'homme le plus heureux de la terre.

– Vous êtes gourmand, Fenner. Vous voudriez tout avoir à la fois. L'héritage et le reste.

– Ne plaisantez pas, c'est sérieux… Que diriez-vous d'une petite voiture pour circuler dans la ville et pour aller en excursion, le dimanche ? Et d'une maison de campagne… et d'un voyage de noces à Paris ? »

Elle fut dispensée de répondre par l'arrivée simultanée de Marie et de John, la première descendant l'escalier qui menait à l'appartement, le second venant du dehors. Il avait pris rendez-vous avec la jeune fille qu'il devait conduire à un concert.

« Bonsoir, Monsieur Fenner, dit Marie. Je crois vous avoir déjà parlé de notre ami, champion de l'égalité absolue ? dit-elle en se tournant vers John.

– N'exagérons rien, protesta Fenner.

– Je vous connais, en effet, par ouï-dire, fit John. Vous êtes menuisier, je crois ?

– Pas exactement. Je suis propriétaire d'une entreprise d'ébénisterie », rectifia Fenner avec dignité.

Mrs. Carawood s'était approchée de Marie et lui avait passé tendrement un bras autour de la taille. Dès que la jeune fille apparaissait rien n'existait plus pour elle ; ni Fenner, ni John Morlay, ni le reste du monde.

John observait les deux femmes avec intensité. Frère Benito avait raison, la chose était frappante.

« Il est l'heure pour moi, dit Fenner en se levant.

– Et pour nous aussi », dit Marie en se tournant vers John.

Fenner prit congé, après avoir décliné l'offre de John qui lui proposait de le déposer chez lui en voiture.

« Je vais prendre un taxi », dit-il, en affectant un ton détaché, tout en lançant un regard de côté sur Mrs. Carawood pour juger de l'effet produit. Mais la vieille dame n'y prit même pas garde. Elle n'avait d'yeux que pour Marie qu'elle accompagna jusqu'à la voiture.

« Amusez-vous bien, Comtesse », dit-elle.

Elle revint dans la boutique et poussa un soupir. Herman l'attendait, pour lui souhaiter bonne nuit.

« Au fait, dit-il, je me demandais si en épousant Mr. Morlay, Mademoiselle pourrait garder son titre de comtesse. »

Mrs. Carawood parut interloquée. Elle scruta un instant le jeune homme du regard.

« Quelle drôle de question ! dit-elle enfin. Bien sûr que non. »

CHAPITRE XXIII

Mrs. Carawood demeura un long moment pensive, puis se remit à ses comptes interrompus par la visite de Fenner. Elle avait l'habitude de noter scrupuleusement ses moindres dépenses personnelles, à l'exception de celles qui concernaient Marie Fioli.

Un bruit venant de la porte de derrière la fit se retourner. Elle s'attendait à voir rentrer Herman, mais bientôt le silence se rétablit. Mrs. Carawood recommença l'addition de sa colonne de chiffres. Quelques minutes s'écoulèrent, puis le bruit se reproduisit, faisant bondir Mrs. Carawood sur ses pieds. Elle tremblait légèrement et fixait la porte, les yeux agrandis de peur.

« C'est vous, Herman ? cria-t-elle. Cessez cette plaisanterie ! Vous voulez m'effrayer ? »

La porte s'ouvrit alors toute grande, mais l'homme qui apparut sur le seuil n'était pas Herman. C'était un individu au visage livide, aux pommettes saillantes, à la bouche grimaçante.

« Toi ! fit Mrs. Carawood d'une voix rauque. Joe ! »

L'homme la considérait en silence. Des deux, c'était peut-être lui le plus surpris. Il ne s'attendait pas à trouver cette femme ici. Un rictus goguenard et menaçant apparut sur son visage :

« C'est donc toi ?… grogna-t-il. Ça, par exemple ! Ah ! je comprends maintenant. L'autre soir, quand tu as cru que j'étais mourant, tu t'es mise en haillons pour venir me voir, pour que je ne devine pas que tu avais des sous. C'est donc toi, la fameuse Mrs. Carawood ? Pas mal !

– Que me veux-tu ? s'écria Mrs. Carawood en retrouvant l'usage de la parole et la maîtrise de ses nerfs. Je t'ai toujours envoyé régulièrement de l'argent. Comment as-tu appris mon adresse ? Que viens-tu faire ici ? »

– Comment ? Tu n'es pas contente de recevoir la visite de ton mari ? railla Joe. Tu es bien venue me voir, l'autre soir. Alors, je te rends la politesse. Ça t'en bouche un coin, hein ? Tu croyais que je ne sortirais plus de mon galetas de Rotherhithe que les pieds en avant ? »

Elle le fixait, effondrée, réalisant peu à peu tout ce que ce retour signifiait : la fin d'un rêve merveilleux, l'anéantissement de dix-huit années d'efforts pour se construire une vie nouvelle… Elle se laissa tomber sans force dans un fauteuil.

« C'est terrible ; terrible ! gémit-elle.

– Terrible, répéta Joe. Que diront tes amis ? Hein ? Un mari qui sort de prison, ce n'est pas très présentable. »

À ce moment Herman apparut. Il était en bras de chemise et ses bretelles pendaient derrière lui. Visiblement, il s'était rhabillé à la hâte, alarmé par les éclats de voix.

« Qui est-ce ? demanda Smith.

– C'est Herman… » commença Mrs. Carawood.

Mais Smith ne l'écoutait plus. Une expression de douleur tordit ses traits. Il porta la main à sa gorge comme s'il manquait d'air, tout en fouillant précipitamment dans une de ses poches. Il en sortit enfin une boîte en carton et l'ouvrit avec des doigts tremblants. Elle contenait plusieurs petites ampoules. Smith en

écrasa une entre le pouce et l'index et aspira avidement le gaz qui s'en échappa. Peu à peu, son visage reprit un teint normal, ses yeux retrouvèrent leur éclat. Il avait l'air d'un homme miraculeusement sorti de l'agonie.

« Ça s'appelle l'angine de poitrine, dit-il. On m'a donné ces ampoules ce matin, à l'hôpital. Sans elles, je serais fichu… C'est plus efficace que la potion que j'avais avant… Mes crises deviennent de plus en plus fréquentes… heureusement ça passe vite. »

Son regard s'arrêta à nouveau sur Herman.

« Qui est-ce, Mrs. Carawood ? demanda le jeune homme.

– Mrs. Carawood ! railla Smith. Impayable !

– C'est mon nom, dit la femme en faisant appel à toute son énergie. Je connais ce monsieur depuis très longtemps, Herman, ne t'inquiète pas. Va te coucher. »

Machinalement, Herman ramassa la boîte en carton que le malade avait laissé échapper, et il la plaça sur la cheminée près d'un bibelot.

« Il a l'air bizarre…, dit-il à voix basse en passant devant Mrs. Carawood. Cela ne me dit rien de vous laisser seule avec lui. Si j'allais chercher M. Fenner ?

– Non, c'est inutile. Il va partir dans un instant. »

Herman s'éloigna à contrecœur, sans oser pourtant désobéir à sa bienfaitrice.

« Alors, encore une fois, qu'est-ce que c'est que ce garçon ? Ton fils ?

– Non. C'est un pauvre petit que j'ai adopté. Il était si malheureux !

– Et moi ? je n'étais pas malheureux à Dartmoor, peut-être ? L'idée ne t'est même pas venue de t'en informer… Tu espérais que j'y laisserais mes os, n'est-ce pas ? Et maintenant, tout le monde t'appelle Mrs. Carawood. Tu t'es donc remariée ?

– Non. Tu te trompes si tu crois que j'ai souhaité ta mort. J'ai toujours fait tout ce que je pouvais pour toi, parce que je ne pouvais pas oublier que tu étais mon mari… Sans l'avocat que je t'ai procuré, on t'aurait peut-être conduit à la potence. Et quand tu as failli mourir, je ne t'ai pas non plus abandonné.

– Merci, dit Smith, ironique. Puisque tu es une épouse modèle, tu vas me soigner désormais. Mais au fait, tu avais eu un enfant, peu après mon départ pour Dartmoor. Qu'est-ce que tu en as fait ?

– Oui, un garçon…, balbutia Mrs. Carawood. Il est mort. Il avait quelques semaines… »

Soudain, elle se tut. Un klaxon familier retentit dehors. Elle courut à la porte et jeta un regard dehors.

« Vite, Joe ! Cache-toi derrière la tenture ! On vient !

– Je n'ai pas à me cacher, dit l'homme, têtu. J'ai purgé ma peine, et je suis en règle.

– Cache-toi tout de même, insista Mrs. Carawood. On ne sait jamais avec la police. C'est plus sûr ! »

Elle tremblait et sa peur se communiqua à l'ancien forçat que le seul mot de police suffisait à décontenancer. Instinctivement, il alla se dissimuler derrière le rideau.

Mrs. Carawood ouvrit la porte devant Marie.

« Qu'y a-t-il ? fit-elle, les yeux fixés sur la tenture.

– Figure-toi que j'ai oublié les billets pour le concert sur la cheminée, dit la jeune fille en riant. Nous étions déjà arrivés, ce-

la va nous faire rater la première partie ! Tiens ! Qu'est-ce que c'est ? fit-elle en saisissant la boîte en carton.

– N'y touche pas ! » cria Mrs. Carawood.

L'idée que les doigts de Marie pouvaient effleurer un objet appartenant à Joe l'horrifiait.

« Pose-le là. C'est un médicament.

– Tu es donc malade, Nounou ? Pourquoi me l'avoir caché ?

– Mais non, je ne suis pas malade, Marie. Voici vos billets. Je vous assure que je n'ai rien, un peu de fatigue, c'est tout. L'air de la campagne me fera du bien. »

John, qui avait suivi Marie dans la boutique, promenait autour de lui un regard scrutateur. Plusieurs détails l'avaient frappé : la mine défaite de Mrs. Carawood lançant des regards effrayés vers la tenture qui séparait le magasin du bureau, l'odeur étrange qui flottait dans l'air, les débris de verre par terre. Et surtout la hâte évidente de Mrs. Carawood à voir partir sa pupille.

« Vous êtes déjà en retard, balbutiait-elle. Partez donc ! »

Elle sentait obscurément qu'elle jouait fort mal la comédie, que chacun de ses gestes la trahissait. Mais comment dominer ses nerfs, alors que, d'un moment à l'autre, Joe pouvait surgir de derrière le rideau ?

« Si vous vous sentez mal, nous n'allons pas vous laisser seule, fit John.

– Mais si, mais si. D'ailleurs, je ne suis pas seule. Il y a Herman. Et puis, encore une fois, je ne suis pas malade, mais seulement fatiguée. J'allais justement me coucher. »

Ils se laissèrent enfin convaincre. Mrs. Carawood les accompagna à la porte et suivit du regard le faisceau lumineux que la voiture de John laissait derrière elle.

Joe sortit alors de sa cachette. Il se planta devant Mrs. Carawood, remuant les mâchoires comme s'il cassait des noix, tic qu'il avait acquis à Dartmoor, du temps qu'il n'osait ni parler, ni faire un geste.

« Ce sont des clients », bégaya Mrs. Carawood désespérément.

Il marcha sur elle, menaçant.

« Pas la peine de mentir ! Je veux la vérité.

– Je... je ne mens pas ! C'est une comtesse. »

Il la saisit par l'épaule et la secoua furieusement.

« Une comtesse ! Tu es toujours aussi romanesque ! Veux-tu que je te dise qui est cette petite ? C'est notre fille ! »

Elle sentit ses genoux fléchir et le sol se dérober sous ses pieds.

« Ne dis pas de sottises, Joe, essaya-t-elle de protester. Toutes ces années de prison t'ont rendu fou. »

Il la secoua de plus belle.

« Je ne suis pas fou ! Ou du moins pas assez pour ne pas reconnaître ma propre enfant. C'est exactement ton portrait, quand tu avais son âge. La voix, le rire, tout y est. »

D'un geste brusque, elle se dégagea de son étreinte.

« Tu mériterais de retourner en prison pour dire une chose pareille, Joe. C'est une calomnie. Cette petite est une comtesse, et non la fille d'un bagnard.

– Comme tu mens maladroitement ! Et à quoi cela te sert-il ? »

Elle savait que la partie était perdue, et pourtant elle s'accrochait désespérément à ce qui lui apparaissait comme la dernière chance de salut. Elle avait lutté toute sa vie durant, elle allait lutter jusqu'à son dernier souffle.

« Joe, je t'assure que cela t'a tourné la tête d'être remis en liberté après tant d'années passées à Dartmoor. Je te répète que cette jeune fille est une cliente.

– Assez ! hurla Joe. Tu me fatigues avec tes bobards ! »

Mrs. Carawood baissa la tête… Elle comprenait qu'elle était vaincue.

CHAPITRE XXIV

« Cette gosse est ma fille ! hurla Joe en frappant un coup de poing sur la table. Et si tu oses affirmer le contraire… »

L'homme qui se tenait devant elle, qui la menaçait, était bien le Joe d'autrefois, celui dont elle s'était en vain efforcée d'effacer le souvenir.

« Je suis son père et j'ai bien le droit d'avoir une explication avec elle. C'est bien ça ! On élève dans la soie et le velours l'enfant d'un bagnard ! Je te reconnais bien, va ! Je t'en ficherai, des comtesses ! Quand je pense à l'argent que tu as dépensé pour elle, pendant que j'étais privé de tout, je voudrais t'étrangler. Tu m'envoyais deux livres par semaine, comme on jette un os à un chien, et tu en dépensais des centaines pour cette morveuse !

Il se tourna vers la porte, mais elle s'agrippa à lui désespérément. Cet homme était décidé à trahir son secret, il fallait l'en empêcher à tout prix. Elle le soignerait, lui offrirait tout ce qu'elle possédait pour essayer de l'amadouer, de lui inspirer des sentiments plus humains.

« Joe, murmura-t-elle, et si je reconnaissais qu'elle est bien notre fille ?…

– Si tu le reconnaissais ? Comme si je ne le savais pas sans cela ! Laisse-moi partir. Je suis pressé de faire plus ample connaissance avec ma fille. Je saurai où la trouver.

– Tu ne feras pas cela, Joe. Si tu me promets de rester tranquille, je te raconterai tout, sans rien cacher. Et je te donnerai tout ce que tu voudras, tout l'argent que je possède.

– Je l'espère bien, dit Joe, cynique. Il n'est que temps. »

La femme espérait que cette promesse ferait abandonner à son mari son attitude hostile, lui laissant un peu de répit, le temps de trouver un moyen de sauver cet édifice précieux et fragile qu'elle échafaudait depuis si longtemps…

« Je vais tout t'avouer, Joe, gémit-elle… Essaie de comprendre… Eh bien, cette petite est notre fille ; ce que je te disais d'un fils, qui serait mort, n'était qu'invention. Je n'ai jamais eu qu'elle, Marie. Depuis sa naissance, une pensée m'obsédait : mon enfant n'avait-elle pas hérité de son père des instincts criminels… n'était-elle pas vouée à une vie misérable de hors-la-loi ? Il y avait des moments où je souhaitais sincèrement qu'elle meure avant d'atteindre l'âge de raison. Mais à mesure qu'elle grandissait, je me suis mise à l'aimer… et à la plaindre d'être née de parents comme nous. Je décidai de l'élever comme si elle appartenait à un autre monde, de ne lui jamais faire connaître son père…

– De quel droit ? s'indigna Joe.

– Ne m'avais-tu pas raconté, toi-même, Joe, ton enfance misérable et tes efforts pour l'oublier ? Peine perdue ! L'exemple de ton père, alcoolique, mort en prison, était toujours devant tes yeux. Qui sait, peut-être si tu n'avais pas connu tes parents, ne serais-tu pas devenu ce que tu es… Quand nous nous sommes mariés, je croyais fermement qu'il te restait une chance de salut… Je t'aimais malgré tout. »

Elle crut un instant qu'elle avait réussi à l'attendrir, à faire vibrer une corde sensible de son âme. Il la fixait en silence, le visage figé.

« Quand tu es parti, Joe, il ne m'est plus resté que cette petite à aimer, poursuivit Mrs. Carawood. Je n'avais pas oublié mon enfance terne et sans joie dans l'orphelinat et je voulais donner à ma fille tout ce dont j'avais manqué moi-même… De la tendresse, de la douceur, de la distinction…

– De la distinction ! s'exclama Joe. Ce sont toutes ces histoires de princesses dont tes livres sont pleins qui t'ont tourné la tête. Tu vois la vie comme un roman…

– Comme un roman…, répéta Mrs. Carawood, pensive. Pourquoi pas, après tout ? C'est tellement plus beau, les romans ! »

Joe haussa les épaules d'un air dédaigneux.

« Tu n'as pas changé, toujours aussi toquée. »

Mais sa femme ne l'écoutait pas. Elle revivait le roman de sa vie.

« Je n'avais jamais rencontré de gens bien. Je ne les connaissais que par les livres. Pourtant, j'avais reçu une bonne éducation à l'orphelinat. Et le jour où je me plaçai comme femme de chambre chez la Comtesse Fioli, cela fut pour moi comme une révélation… Une merveilleuse révélation ! Cette gentillesse, cette distinction, ces bonnes manières, tout cela me charma. Joe, tu ne peux pas comprendre, puisque tu n'as jamais vécu dans ce milieu. Je croyais rêver… Je cherchais à les imiter, à acquérir un peu de leur façon de parler, de marcher, de manger. C'est tellement beau de vivre ainsi ! Mais pour moi, il était trop tard. J'avais tout mon passé de fille du peuple qui pesait sur moi. Comment rejeter cet horrible fardeau ?… »

Elle pensait aux années passées à l'orphelinat où elle lisait en cachette des romans merveilleux, dans lesquels les Cendrillons trouvent toujours leur Prince Charmant. Son Prince Charmant à elle avait été le fils d'un malfaiteur, malfaiteur lui-même, Joe Hoad !

« Mais pour Marie il n'était pas trop tard ! reprit-elle avec un soupir. Quand je commençai à travailler chez la Comtesse, elle était en nourrice. Ce n'est certainement pas chez cette paysanne qu'elle aurait pu apprendre à devenir une vraie demoiselle. Je me suis dit que si elle pouvait grandir dans l'entourage de la Comtesse Fioli, rien n'était encore perdu…

« Justement, l'enfant de la Comtesse, une petite fille, venait de mourir et, la pauvre femme ne parvenait pas à surmonter son chagrin. Je lui dis alors que j'avais moi-même un enfant et elle me permit de la faire venir auprès de moi, pour quelque temps. La petite était mignonne, on aurait dit une vraie gosse de riche. La Comtesse s'attacha à elle et me dit de la garder aussi longtemps que je voudrais.

« Quand mon travail était fini, j'avais la permission de prendre le landau de l'enfant morte pour promener Marie. Ah ! si tu avais pu la voir, assise dans cette magnifique voiture toute garnie de soie rose ! La Comtesse Fioli venait alors de rentrer d'Italie où elle avait perdu sa fillette, et on ne la connaissait pas beaucoup dans la région. Souvent, pendant ces promenades, je me rendais compte qu'on prenait Marie pour l'enfant de la Comtesse et moi pour sa nurse. Je ne détrompais personne…

« La Comtesse mourut à son tour. Elle n'était pas riche, comme certains l'avaient dit. La maladie de son mari et celle de son enfant l'avaient ruinée… Néanmoins, elle me légua cent livres en récompense de mes services loyaux et le reste à un couvent, à Rome. Toutes les légendes sur un trésor caché dans sa maison ne reposent sur rien…

« Après la mort de ma patronne, j'ai dû quitter sa maison. J'ai emmené Marie… et je me suis mise à l'appeler « Mademoiselle la Comtesse »…

CHAPITRE XXV

Joe partit d'un rire sonore :

« Pauvre idiote ! À force de te farcir la tête d'histoires romanesques, tu es devenue complètement folle. Mais je ne vois pas encore où tu as pu prendre tout cet argent.

– Je ne l'ai pas volé, en tout cas. J'ai durement travaillé pour le gagner, sou à sou. Pour élever Marie comme je le voulais il me fallait de l'argent. La pension pour fillettes à Bexhill où je l'ai mise à trois ans était très chère. Mais là elle n'avait affaire qu'à des enfants de nobles. Puis, je l'ai envoyée à Cheltenham, le meilleur pensionnat d'Angleterre pour les jeunes filles de la bonne société. Alors, j'ai dû travailler comme une enragée me privant de tout, pendant longtemps. »

L'homme lui lança un regard foudroyant.

« Il n'y en avait que pour elle. Et moi ? Je n'aurais jamais su que j'avais une femme si riche sans le type qui m'a envoyé ici pour une affaire… Mais ceci est une autre histoire. »

Mrs. Carawood l'écoutait à peine. Elle reprit le fil de ses pensées.

« Je ne pensais pas à toi, je voulais t'oublier, faire comme si tu n'existais plus. Vois-tu, il y a des femmes qui sont des épouses, moi je suis mère, rien qu'une mère… J'aurais tout donné pour que cette petite échappe à son destin, pour qu'elle

devienne une jeune fille distinguée, comme l'aurait été, si elle n'était pas morte, la fille de la Comtesse Fioli…

– Et si je comprends bien, tu lui as trouvé pour mari ce jeune gentleman ? dit Joe, sans se départir de son attitude cynique.

– Je ne lui ai pas cherché de mari, mais il est possible qu'elle épouse en effet ce jeune homme. À ses côtés, elle sera en sécurité. C'est un garçon parfaitement honorable. »

Elle ne dit pas qu'en apprenant la libération de Joe, elle avait décidé de hâter le mariage de Marie, afin de la mettre hors d'atteinte de son père.

« Il a de l'argent ? »

Elle acquiesça de la tête.

L'homme se mit à arpenter la boutique.

« Dans ce cas, il payera s'il veut l'avoir », dit-il en venant se camper devant sa femme.

Mrs. Carawood eut la sensation que le monde s'écroulait. Elle eut un gémissement de bête blessée.

« Joe, tu n'iras pas le trouver, promets-le-moi. Tu ne lui parleras pas ! Il ne le faut pas, tu m'entends ! cria-t-elle d'une voix rauque.

– Je voudrais bien savoir qui m'en empêchera, railla Joe. Et s'il n'ouvre pas son portefeuille tout grand, eh bien, tant pis pour lui ! Je le connais, cet oiseau-là. Il s'appelle Morlay, n'est-ce pas ? C'est un policier, ou presque. Je n'aime pas beaucoup cette engeance-là.

– Joe, murmura la pauvre femme suppliante, tais-toi ! Je vais te donner de l'argent… beaucoup d'argent… tant que tu en voudras.

– Cela, ça va de soi, fit Joe. Mais deux porte-monnaie, ça fait toujours plus qu'un. Toi, tu me dois de l'argent pour toutes ces années de misère, lui parce qu'il veut ma fille. La fille de Joe Hoad, ça vaut bien quelques billets.

– Et tu veux tout lui dire, n'est-ce pas ? dit Mrs. Carawood, les yeux brillants. Que tu es le père de Marie et que tu as été au bagne pour avoir assassiné de sang-froid un policier… ?

– Tais-toi ! » hurla Joe.

Un tremblement nerveux parcourut ses membres. Son visage grimaça étrangement.

« Pourtant, si tu te présentes à lui, il faudra bien que tu lui dises qui tu es, reprit Mrs. Carawood. Et même si tu ne le dis pas, il le saura, c'est son métier de tout savoir. Crois-tu donc que de vous deux, ce soit toi le plus fort ? Si tu vas le trouver, Joe, tu es perdu, tu m'entends. Perdu à jamais !… »

Il lui semblait que si elle pouvait le faire hésiter jusqu'au lendemain matin, tout pourrait encore s'arranger. Elle trouverait certainement des arguments plus convaincants et lui-même, se rendant à ses raisons, abandonnerait son attitude intransigeante.

« Je te supplie, Joe, attends jusqu'à demain… Je t'expliquerai… Tu comprendras… »

Elle était à ses genoux, suppliante, prête à toutes les humiliations pour sauver le bonheur de Marie.

Un bruit de pas la fit se retourner. C'était Herman. Il n'avait pu s'endormir, sentant Mrs. Carawood en danger. D'abord il avait prêté l'oreille dans l'obscurité pour saisir les paroles échangées en bas, mais la pluie, qui depuis quelques instants battait furieusement contre les vitres, dominait tout autre bruit. Il s'était donc levé et était venu se glisser jusqu'au seuil de la boutique. Ce qu'il vit le fit bondir en avant.

Mrs. Carawood se traînait en gémissant aux pieds de l'inconnu qui la contemplait d'un air dédaigneux.

« Et toi ? hurla Joe se tournant vers Herman. Que fais-tu ici ? Tu viens chercher un coup de pied ?

– Monte dans ta chambre, Herman », dit doucement Mrs. Carawood.

Herman ne connaissait pas son secret. Et Joe risquait de le trahir. Or, Marie devait rester comtesse…

Comme le jeune homme ne bougeait pas, fixant le couple avec des yeux hagards, Joe donna libre cours à sa fureur.

« Tu es encore là, espèce de singe ? Déguerpis, et plus vite que ça. Tu n'as donc pas entendu ce que ma femme vient de te dire ?

– Votre femme… ? balbutia Herman.

– Oui, oui, dit Mrs. Carawood. Il dit vrai… Va-t'en, Herman…

Le jeune homme ne bougeait toujours pas. Il semblait rivé au seuil par une force invisible.

« Cela t'épate d'apprendre que je suis son mari, hein ? Et que Marie est ma fille ? »

Herman le fixait, hébété.

« Vous mentez, balbutia-t-il.

– Non, Herman, c'est vrai aussi, murmura Mrs. Carawood. Marie est notre enfant… Ce n'est pas une vraie comtesse… C'est bête, n'est-ce pas ? J'ai fait l'impossible pour qu'elle soit heureuse… j'ai travaillé comme une brute… j'ai menti, et maintenant il vient tout détruire. Oh ! Herman… la petite ne me le pardonnera jamais. »

Cependant Joe s'installait dans le fauteuil le plus profond et allongeait les jambes sur une chaise qu'il avait placée devant lui.

« Je vais passer la nuit ici, déclara-t-il. Vous pouvez vider les lieux tous les deux. J'ai envie de dormir. »

Croyant à une accalmie, Mrs. Carawood poussa un soupir de soulagement. Peut-être le lendemain matin se montrerait-il moins intraitable. Elle lui donnerait de l'argent, le persuaderait de partir… Elle avait toute la nuit devant elle pour réfléchir…

Marie ne rentrerait pas avant l'aube. Le concert terminé, John devait la conduire à une soirée dansante qui se prolongerait, sans doute fort tard.

Herman la regardait tandis qu'elle gagnait la porte, d'une démarche lourde. Il la trouvait soudain vieillie, brisée et une haine farouche montait en lui contre cet intrus…

La femme s'était éloignée, mais Herman restait toujours là, cloué à sa place.

« Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? cria Joe. Fiche-moi le camp !

– C'est vous qui allez partir d'ici, dit le jeune homme d'une voix ferme qu'il ne se connaissait pas. Vous n'avez pas le droit de faire souffrir Mrs. Carawood… personne n'a le droit de la faire souffrir… »

Il sentit les larmes l'étrangler. Il les avala et, serrant les poings, fit un pas en avant.

« Fiche-moi la paix ! hurla Joe. Tu ne sais pas à qui tu as affaire. Je suis Joe Hoad, l'assassin du policier de Blackheath Road. Et ceux qui se mettent en travers de mon chemin, j'ai l'habitude de les expédier là d'où l'on ne revient pas.

– Essayez un peu, dit Herman, qui se sentit tout à coup de force à affronter les pires dangers. Si vous ne partez pas tout de suite, j'appelle la police. »

La police ! Ce gamin le menaçait d'appeler la police ! En proie à une rage impuissante, Joe sentit tout le sang lui monter au visage. Il étranglerait ce morveux comme un chien s'il ne le laissait pas tranquille. Il voulut proférer à son tour une menace, mais un spasme contracta ses mâchoires et il ne put que bredouiller quelques sons inintelligibles. Ses forces l'abandonnèrent, le souffle lui manqua. La crise recommençait.

Hébété Herman le regardait suffoquer, se serrer le cœur des deux mains, puis tendre le bras vers la cheminée, essayer de faire un pas…

« … La boîte, gémit-il… les ampoules… pitié ! »

Il retomba dans son fauteuil en haletant comme un homme menacé par l'asphyxie.

Herman le contemplait froidement.

« Et vous ? Avez-vous eu pitié de Mrs. Carawood ? » dit-il d'une voix dure.

Joe fit à nouveau un effort pour se lever. Il réussit à se dresser sur ses pieds, mais tout à coup son visage devint livide et il s'écroula de tout son long sur le sol.

Herman resta un moment, sans geste, à tendre l'oreille. Le halètement avait cessé. Aucun bruit ne venait des chambres du premier. Tout était silencieux, la pluie continuait à battre les vitres sur un rythme monotone.

Résolument, Herman se dirigea vers la porte qui donnait dans la rue, et l'ouvrit. Puis il revint auprès du corps inerte, le saisit par les bras et le traîna dehors.

« Il est mort, tant mieux ! » marmonna-t-il, en refermant la porte de la boutique.

Sans joie mais aussi sans remords, Herman monta dans sa chambre et se recoucha.

CHAPITRE XXVI

Cette nuit-là, l'agent de service passant par Penton Street pour faire sa ronde se heurta à un corps gisant sur le trottoir. Il crut qu'il s'agissait d'un ivrogne et le secoua par le bras, mais l'homme retomba inerte.

Dans les poches du cadavre on trouva des papiers d'identité au nom de Joe Hoad surnommé Smith, ancien prisonnier de Dartmoor, et une fiche d'hôpital attestant que le sujet était atteint d'angine de poitrine. Interrogé, le docteur déclara avoir remis au malade, qui subissait des crises fréquentes, une boîte contenant des ampoules de nitrate d'amyle, en lui recommandant de la porter toujours sur lui. Sans doute l'ex-bagnard l'avait-il perdue dans un débit de boissons, où il semblait être passé ce soir-là… Toujours est-il qu'on conclut à une mort par étouffement consécutive à une crise, et l'affaire fut classée après une brève enquête.

« C'est tout de même incompréhensible, dit Mrs. Carawood à Herman, deux jours plus tard, tandis qu'ils se tenaient, le soir, dans le petit bureau de la boutique.

En affirmant aux policiers que je ne pouvais leur fournir aucune explication, je n'ai menti qu'à moitié. C'est absolument incompréhensible !

– Il n'y a rien d'incompréhensible à cela, répondit Herman d'une voix mal assurée. Il est mort, voilà tout. Et cela vaut mieux ainsi », ajouta-t-il au bout d'un instant.

Mrs. Carawood lui lança un regard plein de tendresse maternelle. Elle était épuisée par le manque de sommeil, car depuis la visite de Joe Hoad elle avait passé deux nuits blanches, et savait gré à Herman de n'avoir pas évoqué une seule fois les aveux dont il avait été témoin. Sa délicatesse était touchante, et Mrs. Carawood savait l'apprécier.

« Il est temps d'aller au lit, dit-elle. Nous avons tous deux besoin de sommeil. Heureusement que Mademoiselle la Comtesse est à Ascot ! »

Mrs. Carawood se leva la première, mais au moment où elle atteignait l'escalier on frappa à la porte de la boutique.

« Va voir qui c'est », dit-elle à Herman.

C'était John Morlay. Il arrivait d'Ascot où il venait de passer l'après-midi.

« Marie… ? demanda Mrs. Carawood, inquiète.

– Marie va très bien, répondit le jeune homme. C'est à son sujet, d'ailleurs, que je viens vous voir. »

Mrs. Carawood le fixait, étonnée. Il avait l'air solennel et joyeux tout à la fois.

« J'ai à vous parler, dit-il après un bref silence. Je pense que ce que je vais vous dire vous soulagera, vous libérera d'un poids. »

Il hésita, en regardant Herman.

« Vous pouvez parler devant lui, dit Mrs. Carawood.

– Je sais qui est Marie…, reprit John. L'unique survivant de la famille Fioli est à l'heure actuelle le Frère Benito.

– Vous savez ? murmura Mrs. Carawood en pâlissant.

– Oui. Le Frère Benito a appris que Marie portait son nom et il en a conçu des soupçons. Il savait que sa sœur avait perdu son enfant. Il savait aussi que vous aviez une fille et il a compris le reste… »

Alors, la tête penchée sur la poitrine, Mrs. Carawood lui conta tout. Son rêve impossible, sa lutte farouche pour la conquête du bonheur de Marie, son amour fanatique pour cette enfant qu'elle avait voulu soustraire aux lois cruelles de l'hérédité, élever au-dessus de sa condition par la force de la volonté, du travail… et du mensonge.

« Je ne frustrais personne en l'appelant comtesse, gémit-elle. Et à elle, cela lui donnait tant de prestige… »

Elle lui conta aussi le retour de Joe, ses menaces, sa dureté, sa rapacité inhumaine. Lorsqu'elle eut terminé, John se tourna vers Herman.

« Et après ? demanda-t-il.

– Après, je lui ai dit de s'en aller.

– Et il n'a pas voulu ?

– Non. Il m'a menacé de me tuer… Et puis, il a commencé à étouffer et il m'a demandé de lui passer son médicament.

– Eh bien ? demanda John en posant sur le jeune homme un regard pénétrant.

– Eh bien, je ne le lui ai pas donné. »

Il y avait un ton de défi dans la voix d'Herman. Mrs. Carawood pâlit et leva sur le détective un regard effrayé.

« Il avait de l'angine de poitrine, murmura-t-elle. De toutes façons, ses jours étaient comptés. Mais il aurait eu le temps de ruiner le bonheur de Marie… »

John fronça les sourcils. En somme, le protégé de Mrs. Carawood était presque un meurtrier.

« C'est curieux, dit Mrs. Carawood. Je pensais aller vous trouver demain matin, mais c'est vous qui êtes venu le premier. J'avais décidé de ne pas vous cacher plus longtemps la vérité sur la naissance de Marie. À vous seul… Quelqu'un est-il encore au courant ?

– Non. Le Frère Benito m'a confié ses doutes dans le plus grand secret. Il me soupçonnait peut-être de me livrer avec vous à une combinaison frauduleuse… Et je me demande même si ce que nous faisons est très licite… Mais au fait, il doit y avoir encore quelqu'un qui se doute de la vérité. C'est un sous-inspecteur de Scotland Yard. Il vous a suivie à Rotherhithe, une nuit. Vous étiez habillée comme une pauvresse. »

Mrs. Carawood tressaillit.

« J'avais appris que Joe était mourant, balbutia-t-elle. Il habitait avec un brave garçon qui lui avait donné l'hospitalité. Par l'intermédiaire de celui-ci je lui envoyais un peu d'argent chaque semaine. Je vivais dans la terreur qu'il me retrouve. Et un jour, dans votre bureau…

– Je sais, dit Morlay. Vous l'avez vu par la fenêtre. Rassurez-vous. Marie n'apprendra jamais tout cela. Ce serait inutile.

– Merci, dit Mrs. Carawood d'une voix à peine perceptible. Marie n'est pas responsable de mes mensonges. Il ne faut pas qu'elle ait à en souffrir. Si quelqu'un doit en répondre, expier, c'est moi, moi seule !

– Calmez-vous, Mrs. Carawood. Le mal n'est pas très grand. Marie va se marier, et elle devra du même coup abandonner son nom de Fioli et son titre de comtesse.

– Mais il faut que son mari sache… bredouilla la pauvre femme, prostrée.

– Il le sait déjà, fit John simplement.

– Vous voudriez… malgré tout… ? murmura Mrs. Carawood. Ma fille ? la fille d'un malfaiteur ?…

– Si Marie consent à m'épouser, elle me rendra le plus heureux des hommes, dit John Morlay. Mais il faut que je le lui demande. Il est grand temps. »

CHAPITRE XXVII

Dans cette explication ponctuée de coups de revolver qui éclata entre deux hommes dans un bureau proche du Hanover Square, « Pois Vert » joua le rôle du troisième larron. Alerté par les agents de service, il arriva sur les lieux et cueillit les deux bonshommes. Il reconnut aussitôt l'un d'eux, car le cherchant depuis plusieurs jours, il s'était procuré de nombreuses photos de lui. C'était Harry le Valet. Il accusait son compagnon de trahison et sa colère lui avait fait oublier la prudence la plus élémentaire. « Je tiens l'auteur du cambriolage de la Canadian Bank, annonça aussitôt au téléphone « Pois Vert » à son supérieur. Ils s'accusent mutuellement d'avoir fait disparaître leur butin et ils ont failli s'entretuer. Je vais tout de suite passer à l'examen de leur bureau. »

L'inspection du bureau ne lui apprit pas grand-chose. Les seuls indices qu'il recueillit furent une chaise renversée, un mur éclaboussé d'encre, un encrier brisé et enfin le coffre-fort grand ouvert, vide et ne portant aucune trace d'effraction. Il y avait aussi une corde dont une extrémité était attachée au balcon, tandis que l'autre pendait librement à l'extérieur de la fenêtre ouverte. « Pois Vert » tira sur la corde : elle était fine, légère, souple mais très solide. Un homme pouvait l'enrouler autour de sa taille, sous ses habits, sans faire le moindre bourrelet. Le sous-inspecteur de Scotland n'était pas loin de croire que « Chat Solitaire » s'était aventuré dans ces parages. Il se livra à une pe-

tite enquête auprès des autres locataires de l'immeuble, mais aucun d'eux ne put le renseigner utilement.

À Scotland Yard, en examinant les rapports de ses subalternes, il s'arrêta à une piste assez vague, mais qui lui parut prometteuse. Il s'agissait d'un nouveau virtuose de la cambriole fraîchement débarqué à Paris, et que l'on pouvait trouver dans un certain bar proche de la Place de l'Opéra. Le lendemain, à onze heures moins le quart, « Pois Vert » se trouvait à la gare Victoria, prêt à prendre le rapide de Paris. Sur le quai, il vit un jeune homme s'approcher de lui.

« Bonjour, Monsieur Lester », dit-il en le reconnaissant.

Il n'était pas mécontent d'avoir un compagnon de voyage. Julian, lui aussi, semblait ravi. Ils prirent place dans un compartiment, l'un en face de l'autre.

« Vous quittez Londres pour longtemps ? demanda Mr. Lester.

– Oh ! non, une petite visite à Paris, histoire de rafraîchir mes connaissances en français. »

En fait de connaissances en français, « Pois Vert » savait tout juste dire « bonjour » et « merci », mais il était plein d'indulgence pour son ignorance.

« Moi, je vais en Suisse, déclara Julian. À Londres, il n'y a pas moyen de travailler. Je compte terminer mon ouvrage dans une paisible retraite alpine. Le spectacle des hautes cimes m'a toujours inspiré. Je voudrais même me défaire de mon cottage sur le Solent. Si vous pouviez me trouver un acquéreur, n'oubliez pas de me faire signe. »

La conversation roula ensuite sur le sujet qui défrayait les journaux : le cambriolage de la Canadian Bank.

« Il paraît que ce sont les deux individus qu'on a arrêtés pendant qu'ils réglaient leurs comptes à coups de revolver qui ont fait le coup, suggéra Mr. Lester.

– Ce n'est pas certain, répondit « Pois Vert ». Il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on écrit dans les journaux. Je connais certaines pièces du dossier qui me font hésiter sur mes conclusions, mais c'est un secret professionnel…

– Évidemment », répéta Julian, et il n'insista plus.

Le voyage jusqu'à Dover fut fort agréable. Les deux compagnons bavardèrent amicalement pendant toute la durée du parcours et le temps passa rapidement.

« Je pourrais vous faciliter les formalités de la douane, proposa aimablement le sous-inspecteur Pickles.

– Oh ! ne vous donnez pas la peine, répondit Julian. Je n'ai pas d'autres bagages que ces deux valises. Malheureusement, je ne vois pas de porteur libre. »

« Pois Vert », qui n'avait emporté qu'une serviette de cuir, s'offrit à aider son compagnon. Il prit une valise et la transporta sur le quai du *Simplon* qui devait emmener Mr. Lester vers sa paisible retraite.

Ils ne devaient plus jamais se revoir, et même les meilleurs amis de Julian ne devaient plus entendre parler de lui. Néanmoins, Julian Lester, qui n'était pas un ingrat, n'oublia pas « Pois Vert » et lui garda, au fond de son âme, une vive reconnaissance pour l'avoir aidé à transporter dans le train le produit du cambriolage de la Canadian Bank.

Avant de partir, Julian avait écrit à John Morlay une lettre pathétique dans laquelle il lui souhaitait beaucoup de bonheur aux côtés de Marie Fioli, et où il faisait en quelque sorte figure de martyr de l'amitié.

La lettre à Marie n'était pas moins émouvante. Il ne lui reprochait rien, mais lui faisait comprendre qu'il partait le cœur brisé. Il partait pour un pays étranger, afin d'oublier celle qui aurait pu, si elle l'avait voulu, le faire remonter du fond de l'abîme où un destin implacable l'avait précipité. Mais l'amour ne connaissait pas de lois, etc… etc…

Il avait choisi pour écrire cette lettre un papier légèrement parfumé.

CHAPITRE XXVIII

C'était une radieuse journée d'été ; pas le moindre nuage ne troublait l'immensité bleue du ciel, pas la moindre brise ne ridait le miroir lisse de la rivière. La jeune fille étendue au fond du canot tapissé de coussins contemplait en silence l'horizon. Les yeux fixés sur son compagnon, elle savourait son bonheur.

Le jeune homme déposa enfin ses avirons.

« Et maintenant, vous allez passer votre épreuve de bonne ménagère, dit-il gaiement.

– Je sais préparer le thé », déclara fièrement Marie en saisissant la mallette contenant le matériel de pique-nique.

La dînette terminée, ils lavèrent les ustensiles dans la rivière et la mallette fut refermée. John s'allongea sur l'herbe, une cigarette aux lèvres. Marie était assise près de lui.

« Je suis comme une rivière…, murmura-t-elle.

– … fraîche, claire et transparente, poursuivit John.

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je vivais insouciante, comme un cours d'eau qui coule sans se préoccuper de savoir où il arrivera.

– Et maintenant, vous voilà arrivée à la mer, suggéra le jeune homme.

– Non… à une sorte de désert où je disparais, tarie.

– Allons donc ! Qu'est-ce que c'est que ces idées mélancoliques ? Par ce temps splendide, c'est un crime.

– Non ! s'écria Marie. Ce n'est pas un crime. Il faut regarder les choses en face. J'ai compris la vérité. Je suis pauvre… terriblement pauvre, une comtesse mendiante, voilà ce que je suis. »

John se dressa sur son séant.

« Qui vous a dit cela ? demanda-t-il en la scrutant anxieusement du regard.

– Personne. J'ai réfléchi sur certaines choses et j'ai tiré des conclusions. Mes yeux se sont ouverts. John, vous connaissez certainement la vérité !

– Je ne suis pas le confident de Mrs. Carawood.

– C'est possible, néanmoins je suis certaine que vous savez tout. J'ai tout de même le droit de savoir, moi aussi. Dites-le-moi, je vous en supplie : suis-je pauvre ou riche ?

– Vous n'êtes pas riche, dit John en baissant la voix.

– Et c'est à Mrs. Carawood que je dois cette existence facile ? » demanda Marie en pâlissant légèrement.

Il fit oui de la tête. Une expression de tendresse infinie passa dans les yeux de la jeune fille.

« Chère Nounou… Pauvre chère Nounou… »

Elle retenait à grand-peine les larmes qui se pressaient à ses yeux.

« Que dois-je faire, maintenant, John ? Je ne puis continuer à vivre ainsi. Accepter sa générosité sans avoir l'air de me douter de rien ? Il faut que je travaille, que je gagne à mon tour

de l'argent. Mon Dieu, comme j'ai été aveugle ! Et pourtant non, il y avait des moments où je me doutais bien de quelque chose… mais je n'allais pas jusqu'au bout de ma pensée. Ah ! John, que dois-je faire ? »

John s'entendit alors répondre, comme on entend parler un étranger :

« Vous devez vous marier, Marie. »

Elle le regarda interloquée.

« Mais… ce n'est pas un gagne-pain… Et puis, je ne vois personne… personne que je veuille épouser… », John eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre.

« C'est dommage, murmura-t-il, et il s'en voulut de la banalité de sa réponse. J'espérais… »

Il sentait le regard de Marie fixé sur lui et ses pensées s'embrouillaient. Néanmoins, il poursuivit :

« Autrefois, je croyais que les amoureux étaient des sortes de fous, de pauvres bougres irresponsables… Eh bien, je ne le pense plus maintenant. »

Le regard de la jeune fille suivait maintenant le cours paisible de la rivière.

« Évidemment, reprit John d'une voix étouffée, on ne peut demander à une jeune fille qui rêve d'un Prince Charmant d'aimer un vulgaire détective… »

Marie secoua la tête.

« Je n'ai jamais rêvé d'un Prince Charmant. Mais s'il apparaissait un jour dans mes songes, je sais comment il serait : il serait grand, fort, excellent rameur, très gentil et… un peu bête. »

Il lui prit la main et la caressa doucement. La jeune fille ne la retira pas. Et elle ne protesta pas non plus quand deux bras vigoureux lui enlacèrent la taille.

CHAPITRE XXIX

Une atmosphère solennelle régnait dans Penton Street. Bien que les voisins de Mrs. Carawood fussent privés du spectacle du cortège nuptial, à moins de s'être rendus à l'église de Saint-Asaph, la rue participait incontestablement à la cérémonie.

Mr. Fenner, en tant qu'ami de la maison, se sentait autorisé à recueillir les félicitations des habitants de Penton Street. Il avait revêtu son costume noir dont il avait fleuri la boutonnière. En cette occasion solennelle, il avait fermé son chantier, après s'être engagé à payer ses ouvriers au plein tarif pour la journée de congé. À vrai dire, il n'avait d'abord voulu leur accorder qu'un demi-salaire, mais les ouvriers avaient protesté, déclarant qu'ils préféraient travailler plutôt que de célébrer le mariage d'une jeune comtesse. Et Mr. Fenner avait dû céder.

Herman lui aussi avait adopté une mise de circonstance : complet noir, haut de forme, dans laquelle il se sentait d'ailleurs très mal à l'aise. Il eut hâte, après la cérémonie, de retourner à Penton Street, pour retrouver son pantalon en tire-bouchon et son tablier vert. Fenner se joignit à lui.

« Un cigare ? » proposa Fenner lorsqu'ils pénétrèrent dans la boutique.

L’ancien menuisier ne s’était pas attardé outre mesure à l’étape des cigarettes. Maintenant c’étaient de gros havanes qui remplaçaient la pipe prolétarienne.

Herman accepta un cigare, tira une bouffée, puis le jeta dans la cheminée.

« Pour savoir goûter un bon cigare, il faut avoir atteint un certain degré de raffinement, déclara Fenner avec condescendance. Mais au fait, ne trouvez-vous pas, Herman, que cela fait beaucoup d’événements en quinze jours : d’abord cette enquête au sujet du nommé Joe Hoad trouvé mort devant le magasin, maintenant le mariage. J’y pense toujours, au mystère de cet ivrogne mort subitement. Et mes collègues de la Fédération des Patrons Ébénistes partagent mon point de vue… Il y a du louche là-dessous. Le mystère est resté entier, bien que la police y ait mis le nez.

– Le mystère ? Quel mystère ? fit Herman. Un ancien bagnard, ivrogne et malade, meurt dans la rue. Et vous appelez cela un mystère ! »

Le jeune homme, d’habitude d’humeur placide, paraissait nerveux et irritable.

Mais Fenner prit un air dubitatif.

« Mort précisément devant la boutique de Mrs. Carawood, dit-il pensif. C’est étrange…

– Là ou ailleurs ; qu’est-ce que cela fait ? riposta Herman. Il fallait bien qu’il meure quelque part.

– Dites donc, dit Fenner, vous m’avez vu à l’église parler à Lord Pertham ?

– Ce gros patapouf à tête de citrouille ? Eh bien, si tous les lords lui ressemblent… »

Fenner parut outragé.

« Vous avez beau dire, malgré son embonpoint, Pertham a de la race. On n'est pas lord pour rien. Nous avons eu un brin de conversation ensemble. Vous ne le croiriez pas, mais cet éminent aristocrate a dû interrompre des travaux de construction dans son domaine à cause des exigences insensées des ouvriers. C'est révoltant !

– Vraiment ? » fit Herman, indifférent.

Une auto s'arrêta devant la boutique et Mrs. Carawood en descendit, belle et radieuse. Elle semblait rajeunie et ses rides même avaient disparu comme par miracle, effacées par le rayonnement de son bonheur.

« Eh bien, monsieur Fenner, dit-elle en entrant, comment avez-vous trouvé la cérémonie religieuse ?

– Magnifique, répondit l'ébéniste. Un vrai mariage de comtesse.

– Je vais monter me changer », dit Mrs. Carawood un peu troublée.

L'ex-anarchiste ferma la porte derrière elle et s'approcha d'Herman. L'expression de son visage était grave et il poussa un soupir. Il avait tout l'air d'un homme qui s'apprête à faire des confidences et quête un mot d'encouragement. Mais Herman le regardait, impassible.

« Je voudrais vous parler d'une question personnelle qui me tient au cœur, dit enfin Fenner.

– Ah ? fit Herman.

– Il s'agit de Mrs. Carawood. Voilà bien longtemps qu'elle vit seule. Cela ne vaut rien aux femmes. Qu'en dites-vous ?

– Oh ! moi… fit Herman sans se compromettre.

– Eh bien, moi je vous dis qu'une femme, surtout une femme qui tient une affaire, a besoin d'un homme. J'estime beaucoup Mrs. Carawood…

– Qui ne l'estime pas ? fit Herman.

– D'autre part, un homme qui nourrit des ambitions politiques, comme c'est mon cas, ne doit pas rester célibataire. Je dois donner des réceptions et pour cela une maîtresse de maison sachant tenir sa place dans le monde est indispensable. Mrs. Carawood est exactement la personne qu'il me faut. »

Il se pencha sur l'oreille de Herman.

« Si vous lui glissiez un mot en ma faveur, je ne vous oublierais pas. Je sais me montrer généreux.

– Quel mot voulez-vous que je lui glisse ?

– Cela dépend des circonstances, voyons ! Vous pourriez par exemple lui demander si elle n'a pas remarqué de changement chez Mr. Fenner…

– Oh ! elle a certainement remarqué un changement. Par exemple, maintenant vous fumez le cigare au lieu de la pipe.

– Il ne s'agit pas de cela, fit Fenner en haussant les épaules, il faut attirer son attention sur le fait que je suis devenu plus… sérieux. Et vous pourriez ajouter quelque chose dans ce genre-là : « Mrs. Carawood, la maison aurait besoin d'un homme. Une femme ne peut pas tout faire dans le commerce. »

– Une femme comme Mrs. Carawood s'y connaît mieux en commerce que n'importe quel homme, répondit Herman, têtu.

– Je veux bien, dit Fenner conciliant. Mais vous pouvez lui dire encore autre chose. Faites-lui comprendre que je… qu'elle… enfin que nous nous compléterions admirablement.

– Puisque vous y tenez, j'essayerai », dit Herman en soupirant.

Cette mission lui pesait tellement qu'il décida de s'en débarrasser au plus vite, et n'attendit même pas le départ de Fenner pour ce faire. Dès que Mrs. Carawood fut redescendue, il se tourna vers elle.

« N'avez-vous pas remarqué que Mr. Fenner est devenu beaucoup plus sérieux ? » dit-il à brûle-pourpoint.

Mrs. Carawood ne put réprimer un sourire.

« Je n'ai jamais douté qu'il fût sérieux, répondit-elle.

– Croyez-vous qu'il soit bon pour une femme de vivre seule ? poursuivit Herman pressé d'en finir.

– À moins que tu ne t'apprêtes à me quitter, Herman, je ne suis pas seule. »

Elle avait deviné par qui ces questions étaient inspirées et compris que le jeune homme remplissait auprès d'elle les fonctions d'ambassadeur. Amusée, elle attendait la suite.

« Vous et Mr. Fenner, vous vous compléteriez admirablement », récita Herman d'un seul trait.

Mais dans le cœur de Mrs. Carawood, il n'y avait de place que pour l'amour maternel. Les déclarations indirectes de Fenner n'éveillaient en elle aucun écho.

« Fenner, vous avez mal choisi votre moment, dit-elle, évasive. La jeune mariée va arriver d'un moment à l'autre… et je voudrais rester seule avec elle. De toutes façons, je ne l'aurai plus très souvent auprès de moi, ajouta-t-elle tristement.

– Vous me promettez de réfléchir ? insista Fenner. Je vous ai demandé l'autre jour…

– N’y pensez plus, Fenner, je vous prie. Je ne compte pas me remarier… jamais. Le mariage n’est pas fait pour moi.

– J’attendrai, dit Fenner. Vous reviendrez peut-être un jour sur votre décision.

– C’est peu probable, dit Mrs. Carawood.

– Je ne désespère pas. Et maintenant, je m’en vais. Je dois aller à la réunion des patrons ébénistes. Les récentes revendications des ouvriers constituent vraiment un défi au bon sens. Au revoir, Mrs. Carawood, au revoir, Herman, et merci tout de même. »

Après le départ de Fenner, Mrs. Carawood resta un long moment pensive. Un nouveau chapitre de sa vie commençait. Elle avait conduit Marie au port.

« Herman, dit-elle, apporte-moi le coffret qui est sous mon lit. »

Le jeune homme sortit pour revenir au bout d’un instant, portant la boîte qui contenait les archives de la vieille dame. Elle l’ouvrit et en sortit une enveloppe. Discrètement, Herman s’éclipsa. Mrs. Carawood tira de l’enveloppe un papier, s’assit et lut à mi-voix :

« *Marie-Louise Hoad… Père, Joseph Hoad, plombier. Mère…* »

La mère, elle la connaissait bien…

Mrs. Carawood frotta une allumette et l’approcha du papier. La flamme le dévora en quelques secondes.

« Herman ! »

Le jeune homme accourut.

« Il y a un paquet sur ma table de toilette. J’en aurai besoin dans un moment. »

Herman la regarda en silence. Il avait appris, le matin même, que sa bienfaitrice avait vendu ses magasins. Il se demandait ce qu'il allait devenir. Sans doute lui dirait-elle qu'elle n'avait plus besoin de lui.

« Je vais être plus libre maintenant, dit Mrs. Carawood. Je pourrai m'occuper un peu de toi. Il te reste bien des choses à apprendre, Herman, pour rattraper les années perdues.

– Je sais déjà signer mon nom, dit le jeune homme en rougissant. Mais je crois que je suis trop bête et que je ne saurai jamais lire ni un livre ni un journal.

– Pourtant l'instruction est une chose très importante, dit Mrs. Carawood. L'instruction et les bonnes manières, c'est cela qui fait les gens du monde… »

Herman arrondit les yeux.

« Du monde ?… balbutia-t-il. Si on n'y est pas né, on n'y appartient jamais.

– Si ! Avec de la volonté, de la persévérance, en en faisant l'unique but de sa vie, on peut arriver à forcer les portes du monde », répliqua Mrs. Carawood avec un accent de triomphe, en contemplant les cendres du document détruit.

CHAPITRE XXX

Ce jour-là, Marie ne risquait plus, en franchissant le seuil de la boutique de Penton Street, de s'entendre appeler « Mademoiselle la Comtesse ». Elle n'était plus, maintenant, que Mrs. John Morlay. Et elle était loin de le regretter.

« John, laissez-moi y aller seule. Vous me rejoindrez tout à l'heure, voulez-vous ? » dit-elle, obéissant à un obscur mobile.

Quelques minutes plus tard, elle était dans les bras de Mrs. Carawood, sanglotant doucement.

« Ma chérie ! murmurait la vieille dame en caressant les cheveux noirs de Marie. Ma petite chérie !… »

Marie domina son émotion et se tamponna les yeux.

« Tu es contente de moi, Nounou ? J'ai été bien, à l'église ?

– Vous avez été adorable, Marie. Et votre mari aussi. Je n'ai jamais été aussi fière de vous.

– Ce sera un bon débarras pour toi, Nounou, lorsque je serai partie. Tu n'auras plus besoin de travailler jour et nuit pour me payer tout ce luxe. Tu pourras penser un peu à toi-même !

– Mais oui, mais oui, ma chère petite comtesse… »

Elle se tourna vers la porte et appela Herman.

« Apporte-moi le paquet ! » lui dit-elle, à travers la tenture.

Le jeune homme apparut bientôt et posa un petit paquet sur la table.

Avec des mains tremblantes, Mrs. Carawood le défit. Il contenait un écrin qu'elle ouvrit. Une rangée de perles magnifiques brillait d'un éclat mat sur un fond de velours bleu nuit.

« C'est une petite chose, dit-elle sur un ton d'excuse. Je l'ai acheté avec une partie de l'argent que votre mère vous a laissé. »

Marie contemplait, émerveillée, le somptueux collier.

« Nounou, il ne fallait pas ! Des perles pour moi ? Elles sont magnifiques… Pourquoi as-tu fait cela ? »

Elle sentit les larmes couler le long de ses joues et ne fit aucun effort pour les refouler.

« Elles ne sont pas très grosses, mais belles, dignes de ma petite comtesse », dit doucement Mrs. Carawood.

Elle prit la main de Marie et la baisa avec ferveur.

« Vous allez être heureuse, Marie… et… »

Sa voix s'étranglait dans sa gorge et elle dut s'interrompre un instant pour dominer son émotion.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu, balbutia-t-elle. Laissez-moi vous regarder… Vous êtes si belle en jeune mariée ! Vous êtes tout ce que je possède au monde… Rien d'autre ne compte pour moi… Mon seul désir est que vous soyez heureuse… toujours !

– Oh ! Nounou ! comme tu es bonne ! Quel dommage que tu n'aies pas une fille à toi. Tu serais la meilleure des mères, la plus généreuse, la plus dévouée. Ou plutôt non, j'aime mieux que tu n'en aies pas. Comme cela je ne partage ton affection avec personne.

– Avec personne ! » répéta Mrs. Carawood avec chaleur.

Marie serra contre elle la vieille dame et l'embrassa tendrement.

« Je sais que tu m'as donné tout ce qu'une mère peut donner à son enfant, murmura-t-elle. Ma mère n'aurait pu m'entourer d'une plus grande tendresse. Nounou, est-ce que je ressemble à Maman ? »

Mrs. Carawood secoua la tête.

« Oh ! non, Marie, vous êtes infiniment plus belle ! Fermez vos yeux, Marie, pour un instant. »

Marie obéit.

« Essayez de vous imaginer, Marie… de vous imaginer que… commença Mrs. Carawood ; mais ses paroles se noyèrent dans un murmure indistinct.

– M'imaginer quoi, Nounou ?

– Rien, Marie… répétez simplement : « Maman ».

Et pour la première et dernière fois de sa vie, Mrs. Carawood connut la joie, qu'elle s'était interdite à jamais, de s'entendre appeler par ce nom doux entre tous…

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en novembre 2012

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Françoise.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *La Châtelaine d'Ascot par Edgar Wallace,* Paris, Hachette, 1939. La maquette de première page a été réalisée par Laura Barr-Wells en novembre 2012. Elle a utilisé comme fond d'image une photo Wikimedia : *The Valley Gardens in Windsor Great Park*, prise par Seabhcan le 25 avril 2005.

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Autres sites de livres numériques** :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des http://www.ebooksgratuits.com et partenaires :

http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://www.echosdumaquis.com,
http://fr.wikisource.org,
http://www.gutenberg.org.